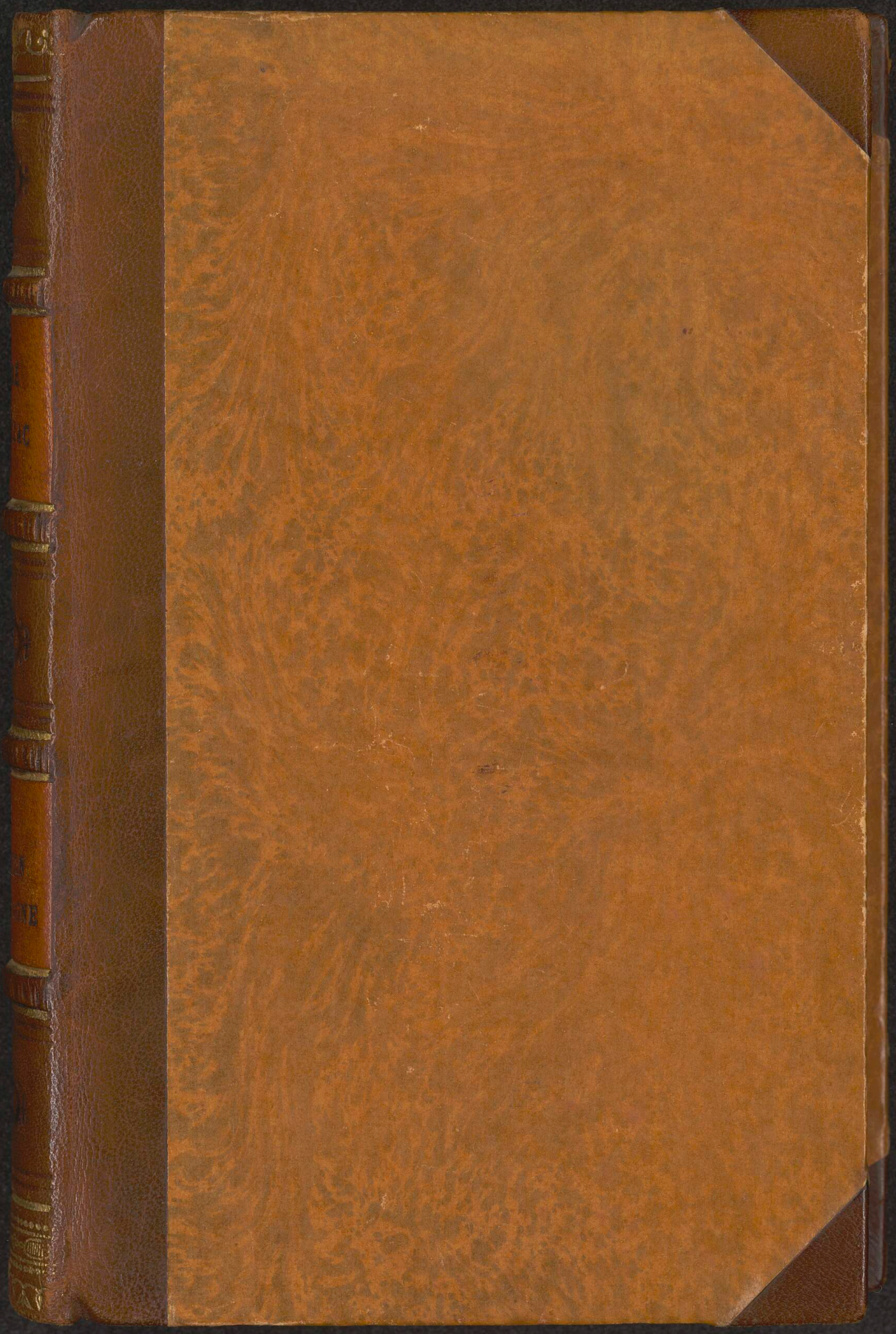
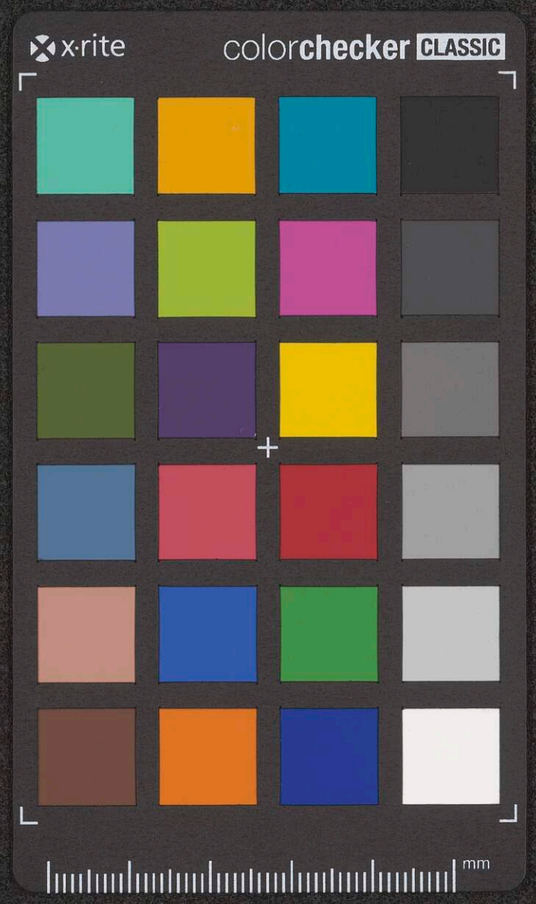
MC/578





MC/578



MC/578

MC/578

LE

MÉDECIN DE CAMPAGNE

MC/578

H. DE BALZAC

— ŒUVRES COMPLÈTES —

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884

Droits de reproduction et de traduction réservés

MC/578

LE

MÉDECIN DE CAMPAGNE

Aux cœurs blessés, l'ombre et le silence.

A MA MÈRE

—

CHAPITRE PREMIER

Le pays et l'homme.

En 1829, par une jolie matinée de printemps, un homme âgé d'environ cinquante ans suivait à cheval un chemin montagneux qui mène à un gros bourg situé près de la Grande-Chartreuse. Ce bourg est le chef-lieu d'un canton populeux circonscrit par une longue vallée. Un torrent à lit pierreux souvent à sec, alors rempli par la fonte des neiges, arrose cette vallée serrée entre deux montagnes parallèles, qui dominent de toutes parts les pics de la Savoie et ceux du Dauphiné. Quoique les paysages compris entre la chaîne des deux Maurienes aient un air de famille, le canton à travers lequel cheminait l'étranger présente des mouvements de terrain et des accidents de lumière qu'on chercherait vainement ailleurs. Tantôt la vallée, subitement

MC/578

MC/578

élargie, offre un irrégulier tapis de cette verdure que constantes irrigations dues aux montagnes entretiennent si fraîche et si douce à l'œil pendant toutes les saisons. Tantôt un moulin à scie montre ses humbles constructions pittoresquement placées, sa provision de sapins sans écorce, et son cours d'eau pris au torrent et conduit par de grands tuyaux de bois carrés creusés, d'où s'échappe par les fentes une nappe de fines humides. Çà et là, des chaumières entourées de jardins pleins d'arbres fruitiers couverts de fleurs réveillent idées qu'inspire une misère laborieuse. Plus loin, maisons à toitures rouges, composées de tuiles plates rondes semblables à des écailles de poisson, annonce l'aisance due à de longs travaux. Enfin, au-dessus chaque porte se voit le panier suspendu dans lequel chent les fromages. Partout les haies, les enclos sont égayés par des vignes mariées, comme en Italie, à petits ormes dont le feuillage se donne aux bestiaux Par un caprice de la nature, les collines sont si rapprochées en quelques endroits qu'il ne se trouve plus fabriques, ni champs, ni chaumières. Séparées seulement par le torrent qui surgit dans ses cascades, deux hautes murailles granitiques s'élèvent tapissées sapins à noir feuillage et de hêtres hauts de cent pieds Tous droits, tous bizarrement colorés par des taches de mousse, tous divers de feuillage, ces arbres forment de magnifiques colonnades bordées au-dessous et au dessus du chemin par d'informes haies d'arbousier de viornes, de buis, d'épine noire. Les vives senteurs ces arbustes se mêlaient alors aux sauvages parfums la nature montagnarde, aux pénétrantes odeurs

unes pousses du mélèze, des peupliers et des pins ommeux. Quelques nuages couraient parmi les ro- ners en en voilant, en en découvrant tour a tour les mes grisâtres, souvent aussi vaporeuses que les nuées ont les moelleux flocons s'y déchiraient. A tout mo- ent le pays changeait d'aspect et le ciel de lumière ; s montagnes changeaient de couleurs, les versants de uances, les vallons de formes : images multipliées que es oppositions inattendues, soit un rayon de soleil à avers les troncs d'arbres, soit une clairière naturelle u quelques éboulis, rendaient délicieuses à voir au ilieu du silence, dans la saison où tout est jeune, où soleil enflamme un ciel pur. Enfin c'était un beau pays, était la France !

Homme de haute taille, le voyageur était entièrement êtu de drap bleu aussi soigneusement brossé que de- ait l'être chaque matin son cheval au poil lisse, sur quel il se tenait droit et vissé comme un vieil officier cavalerie. Si déjà sa cravate noire et ses gants de aim, si les pistolets qui grossissaient ses fontes, et le rtemanteau bien attaché sur la croupe de son cheval, eussent indiqué le militaire, sa figure brune marquée petite vérole, mais régulière et empreinte d'une in- uciance apparente, ses matières décidées, la sécurité son regard, le port de sa tête, tout aurait trahi ces abitudes régimentaires qu'il est impossible au soldat e jamais dépouiller, même après être rentré dans la haies d'arbousierie domestique. Tout autre se serait émerveillé des se. Les vives senteurs beautés de cette nature alpestre, si riante au lieu où mêlaient alors aux sauvages parfums de se fond dans les grands bassins de la France ; montagnarde, aux pénétrantes odeurs dans l'officier, qui sans doute avait parcouru les pays

MC/578

où les armées françaises furent emportées par
guerres impériales, jouissait de ce paysage sans para
surpris de ces accidents multipliés. L'étonnement
une sensation que Napoléon semble avoir détruite d
l'âme de ses soldats. Aussi le calme de la figure e
un signe certain auquel un observateur peut rec
naître les hommes jadis enrégimentés sous les ai
éphémères mais impérissables du grand empereur.
homme était en effet un des militaires, mainte
assez rares, que le boulet a respectés, quoiqu'ils a
labouré tous les champs de bataille où comm
Napoléon. Sa vie n'avait rien d'extraordinaire. Il s'
bien battu en simple et loyal soldat, faisant son de
pendant la nuit aussi bien que pendant le jour,
comme près du maître, ne donnant pas un coup
sabre inutile, et incapable d'en donner un de trop
portait à sa boutonnière la rosette appartenant au
ficiers de la Légion d'honneur, c'est qu'après la bat
de la Moskowa, la voix unanime de son régiment l'a
désigné comme le plus digne de la recevoir dans c
grande journée. Du petit nombre de ces hommes fr
en apparence, timides, toujours en paix avec e
mêmes, dont la conscience est humiliée par la s
pensée d'une sollicitation à faire, de quelque na
qu'elle soit, ses grades lui furent conférés en vertu
lentes lois de l'ancienneté. Devenu sous-lieutenan
1802, il se trouvait seulement chef d'escadron en 18
malgré ses moustaches grises ; mais sa vie était si p
que nul homme de l'armée, fût-il général, ne l'a
dait sans éprouver un sentiment de respect invo
taire, avantage incontesté que peut-être ses supéri

ne lui pardonnaient point. En récompense, les simples
soldats lui vouaient tous un peu de ce sentiment que
es enfants portent à une bonne mère ; car, pour eux,
l savait être à la fois indulgent et sévère. Jadis soldat
omme eux, il connaissait les joies malheureuses et les
oyeuses misères, les écarts pardonnables ou punis-
ables des soldats qu'il appelait toujours *ses enfants*,
t auxquels il laissait volontiers prendre en campagne
es vivres ou des fourrages chez les bourgeois. Quant
son histoire intime, elle était ensevelie dans le plus
rofond silence. Comme presque tous les militaires de
'époque, il n'avait vu le monde qu'à travers la fumée
es canons, ou pendant les moments de paix si rares au
milieu de la lutte européenne soutenue par l'empereur.
S'était-il ou non soucié du mariage ? la question restait
ndécise. Quoique personne ne mît en doute que le
commandant Genestas n'eût eu de bonnes fortunes en
séjournant de ville en ville, de pays en pays, en assis-
tant aux fêtes données et reçues par les régiments,
cependant personne n'en avait la moindre certitude.
Sans être prude, sans refuser une partie de plaisir,
sans froisser les mœurs militaires, il se taisait ou ré-
pondait en riant lorsqu'il était questionné sur ses
amours. A ces mots : — Et vous, mon commandant ?
adressés par un officier après boire, il répliquait : —
Buvons, messieurs !

Espèce de Bayard sans faste, monsieur Pierre-Joseph
Genestas n'offrait donc en lui rien de poétique ni rien
de romanesque, tant il paraissait vulgaire. Sa tenue
était celle d'un homme cossu. Quoiqu'il n'eût que sa
solde pour fortune, et que sa retraite fût tout son ave-

MC/578

nir, néanmoins, semblable aux vieux loups du co
merce auxquels les malheurs ont fait une expérien
qui avoisine l'entêtement, le chef d'escadron gard
toujours devant lui deux années de solde et ne dép
sait jamais ses appointements. Il était si peu joue
qu'il regardait sa botte quand en compagnie on p
mandait un rentrant ou quelque supplément de p
pour l'écarté. Mais s'il ne se permettait rien d'extra
dinaire, il ne manquait à aucune chose d'usage.
uniformes lui duraient plus longtemps qu'à tout au
officier du régiment, par suite des soins qu'inspire
médiocrité de fortune, et dont l'habitude était dever
chez lui machinale. Peut-être l'eût-on soupçon
d'avarice sans l'admirable désintéressement, sans
facilité fraternelle avec lesquels il ouvrait sa bours
quelque jeune étourdi ruiné par un coup de cartes
par toute autre folie. Il semblait avoir perdu jadis
grosses sommes au jeu, tant il mettait de délicatess
obliger; il ne se croyait point le droit de contrôler
actions de son débiteur et ne lui parlait jamais de
créance. Enfant de troupe, seul dans le monde, il s'é
fait une patrie de l'armée et de son régiment une
mille. Aussi, rarement cherchait-on le motif de sa r
pectable économie, on se plaisait à l'attribuer au dé
assez naturel d'augmenter la somme de son bien-é
pendant ses vieux jours. A la veille de devenir lieut
nant-colonel de cavalerie, il était présumable que s
ambition consistait à se retirer dans quelque campag
avec la retraite et les épaulettes de colonel. Après
manœuvre, si les jeunes officiers causaient de Genesta
ils le rangeaient dans la classe des hommes qui o
obtenu au collége les prix d'excellence, et qui durant
eur vie restent exacts, probes, sans passions, utiles et
ades comme le pain blanc; mais les gens sérieux le
ugeaient bien différemment. Souvent quelque regard,
souvent une expression pleine de sens comme l'est la
parole du sauvage, échappaient à cet homme et attes-
aient en lui les orages de l'âme. Bien étudié, son front
alme accusait le pouvoir d'imposer silence aux passions
et de les refouler au fond de son cœur, pouvoir chère-
ment conquis par l'habitude des dangers et des mal-
heurs imprévus de la guerre. Le fils d'un pair de
France, nouveau venu au régiment, ayant dit un jour,
en parlant de Genestas, qu'il eût été le plus conscien-
cieux des prêtres ou le plus honnête des épiciers : —
Ajoutez : le moins courtisan des marquis ! répondit-il
en toisant le jeune fat qui ne se croyait pas entendu
par son commandant. Les auditeurs éclatèrent de rire;
e père du lieutenant était le flatteur de tous les pou-
voirs, un homme élastique habitué à rebondir au-des-
sus des révolutions, et le fils tenait du père. Il s'est ren-
contré dans les armées françaises quelques-uns de ces
caractères, tout bonnement grands dans l'occurrence,
redevenant simples après l'action, insouciants de gloire,
oublieux du danger; il s'en est rencontré peut-être
beaucoup plus que les défauts de notre nature ne per-
mettraient de le supposer. Cependant l'on se tromperait
étrangement en croyant que Genestas fût parfait. Dé-
fiant, enclin à de violents accès de colère, taquin dans
les discussions et voulant surtout avoir raison quand il
avait tort, il était plein de préjugés nationaux. Il avait
conservé de sa vie soldatesque un penchant pour le bon

MC/578

vin. S'il sortait d'un repas dans tout le décorum de s
grade, il paraissait sérieux, méditatif, et il ne vou
alors mettre personne dans le secret de ses pens
Enfin, s'il connaissait assez bien les mœurs du mo
et les lois de la politesse, espèce de consigne qu'il
servait avec la raideur militaire; s'il avait de l'es
naturel et acquis, s'il possédait la tactique, la manœuv
la théorie de l'escrime à cheval et les difficultés de l'
vétérinaire, ses études furent prodigieusement né
gées. Il savait, mais vaguement, que César était
consul ou un empereur romain ; Alexandre, un G
ou un Macédonien ; il vous eût accordé l'une ou l'au
origine ou qualité sans discussion. Aussi, dans les c
versations scientifiques ou historiques, devenai
grave, en se bornant à y participer par de petits co
de tête approbatifs, comme un homme profond arr
au pyrrhonisme. Quand Napoléon écrivit à Schœnbru
le 13 mai 1809, dans le bulletin adressé à la gra
armée, maîtresse de Vienne, que, *comme Médée,*
princes autrichiens avaient de leurs propres mains égo
leurs enfants, Genestas, nouvellement nommé capitai
ne voulut pas compromettre la dignité de son grade
demandant ce qu'était Médée, il s'en reposa sur le
nie de Napoléon, certain que l'empereur ne devait d
que des choses officielles à la grande armée et à
maison d'Autriche; il pensa que Médée était une
chiduchesse de conduite équivoque. Néanmoins, com
la chose pouvait concerner l'art militaire, il fut inquiet
la Médée du bulletin, jusqu'au jour où mademois
Raucourt fit reprendre *Médée*. Après avoir lu l'affiche,
capitaine ne manqua pas de se rendre le soir au Théât

Français pour voir la célèbre actrice dans ce rôle my-
thologique dont il s'enquit à ses voisins. Cependant un
homme qui, simple soldat, avait eu assez d'énergie
pour apprendre à lire, écrire et compter, devait com-
prendre que, capitaine, il fallait s'instruire. Aussi, de-
puis cette époque, lut-il avec ardeur les romans et
les livres nouveaux, qui lui donnèrent des demi-
connaissances desquelles il tirait un assez bon parti.
Dans sa gratitude envers ses professeurs, il allait jusqu'à
prendre la défense de Pigault-Lebrun, en disant qu'il
le trouvait instructif et souvent profond.

Cet officier, à qui sa prudence acquise ne laissait faire
aucune démarche inutile, venait de quitter Grenoble et
se dirigeait vers la Grande-Chartreuse, après avoir
obtenu la veille de son colonel un congé de huit jours.
Il ne comptait pas faire une longue traite; mais, trompé
de lieue en lieue par les dires mensongers des paysans
qu'il interrogeait, il crut prudent de ne pas s'engager
plus loin sans se réconforter l'estomac. Quoiqu'il eût
peu de chances de rencontrer une ménagère en son
logis par un temps où chacun s'occupe aux champs, il
s'arrêta devant quelques chaumières qui aboutissaient
à un espace commun, en décrivant une place carrée
assez informe, ouverte à tout venant. Le sol de ce ter-
ritoire de famille était ferme et bien balayé, mais coupé
par des fosses à fumier. Des rosiers, des lierres, de
hautes herbes s'élevaient le long des murs lézardés. A
l'entrée du carrefour se trouvait un méchant groseiller
sur lequel séchaient des guenilles. Le premier habitant
que rencontra Genestas fut un pourceau vautré dans un
tas de paille, lequel, au bruit des pas du cheval, gro-

MC/578

gna, leva la tête, et fit enfuir un gros chat noir. Un jeune paysanne, portant sur sa tête un gros paqu d'herbes, se montra tout à coup, suivie à distance pa quatre marmots en haillons. mais hardis, tapageurs aux yeux effrontés, jolis, bruns de teint, de vrais diable qui ressemblaient à des anges. Le soleil petillait et don nait je ne sais quoi de pur à l'air, aux chaumières, au fumiers, à la troupe ébouriffée. Le soldat demanda s' était possible d'avoir une tasse de lait. Pour toute ré ponse, la fille jeta un cri rauque. Une vieille femm apparut soudain sur le seuil d'une cabane, et la jeun paysanne passa dans une étable, après avoir indiqu par un geste la vieille, vers laquelle Genestas se dirigea non sans bien tenir son cheval, afin de ne pas blesse les enfants qui déjà lui trottaient dans les jambes. I réitéra sa demande, que la bonne femme se refusa net tement à satisfaire. Elle ne voulait pas, disait-elle, en lever la crème des potées de lait destinées à faire l beurre. L'officier répondit à cette objection en promet tant de bien payer le dégât; il attacha son cheval au montant d'une porte et entra dans la chaumière. Les quatre enfants, qui appartenaient à cette femme, pa raissaient avoir tous le même âge, circonstance bizarre qui frappa le commandant. La vieille en avait un cin quième presque pendu à son jupon, et qui, faible, pâle, maladif, réclamait sans doute les plus grands soins ; partant, il était le bien-aimé, le Benjamin.

Genestas s'assit au coin d'une haute cheminée sans feu, sur le manteau de laquelle se voyait une Vierge en plâtre colorié, tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Enseigne sublime! Le sol servait de plancher à la maison.

A la longue, la terre primitivement battue était devenue raboteuse, et, quoique propre, elle offrait en grand les callosités d'une écorce d'orange. Dans la cheminée étaient accrochés un sabot plein de sel, une poêle à frire, un chaudron. Le fond de la pièce se trouvait rempli par un lit à colonnes garni de sa pente découpée. Puis, çà et là, des escabelles à trois pieds, formés par des bâtons fichés dans une simple planche de fayard, une huche au pain, une grosse cuillère en bois pour puiser de l'eau, un seau et des poteries pour le lait, un rouet sur la huche, quelques clayons à fromages, des murs noirs, une porte vermoulue ayant une imposte à claire-voie : tels étaient la décoration et le mobilier de cette pauvre demeure. Maintenant, voici le drame auquel assista l'officier, qui s'amusait à fouetter le sol avec sa cravache sans se douter que là se déroulerait un drame. Quand la vieille femme, suivie de son Benjamin teigneux, eut disparu par une porte qui donnait dans sa laiterie, les quatre enfants, après avoir suffisamment examiné le militaire, commencèrent par se délivrer du pourceau. L'animal, avec lequel ils jouaient habituellement, était venu sur le seuil de la porte; les marmots se ruèrent sur lui si vigoureusement et lui appliquèrent des giffles si caractéristiques, qu'il fut forcé de faire prompte retraite. L'ennemi dehors, les enfants attaquèrent une porte dont le loquet, cédant à leurs efforts, s'échappa de la gâche usée qui le retenait; puis ils se jetèrent dans une espèce de fruitier où le commandant, que cette scène amusait, les vit bientôt occupés à ronger des pruneaux secs. La vieille au visage de parchemin e aux guenilles sales rentra dans ce moment, en tenant à la

MC/578

main un pot de lait pour son hôte.—Ah ! les vauriens ! dit-elle. Elle alla vers les enfants, empoigna chacun d'eux par le bras, le jeta dans la chambre, mais sans lui ôter ses pruneaux, et ferma soigneusement la porte de son grenier d'abondance. — Là là, mes mignons, soyez donc sages.—Si l'on n'y prenait garde, ils mangeraient le tas de prunes, les enragés, dit-elle en regardant Genestas. Puis elle s'assit sur une escabelle, prit le teigneux entre ses jambes, et se mit à le peigner en lui levant la tête avec une dextérité féminine et des attentions maternelles. Les quatre petits voleurs restaient les uns debout, les autres accolés contre le lit ou la huche, tous morveux et sales, bien portants d'ailleurs, grugeant leurs prunes sans rien dire, mais regardant l'étranger d'un air sournois et narquois.

— C'est vos enfants ? demanda le soldat à la vieille.

— Faites excuse, monsieur, c'est les enfants de l'hospice. On me donne trois francs par mois et une livre de savon pour chacun d'eux.

— Mais, ma bonne femme, ils doivent vous coûter deux fois plus.

— Monsieur, voilà bien ce que nous dit monsieur Benassis ; mais si d'autres prennent les enfants au même prix, faut bien en passer par là. N'en a pas qui veut, des enfants ! On a encore besoin de la croix et de la bannière pour en obtenir. Quand nous leur donnerions notre lait pour rien, il ne nous coûte guère. D'ailleurs, monsieur, trois francs, c'est une somme. Voilà quinze francs de trouvés sans les cinq livres de savon. Dans nos cantons, combien faut-il donc s'exterminer le tempérament avant d'avoir gagné dix sous par jour !

— Vous avez donc des terres à vous ? demanda le commandant.

— Non, monsieur. J'en ai eu du temps de défunt mon homme ; mais depuis sa mort j'ai été si malheureuse que j'ai été forcée de les vendre.

— Eh bien, reprit Genestas, comment pouvez-vous arriver sans dettes au bout de l'année en faisant le métier de nourrir, de blanchir et élever des enfants à deux sous par jour ?

— Mais, reprit-elle en peignant toujours son petit teigneux, nous n'arrivons point sans dettes à la Saint-Sylvestre, mon cher monsieur. Que voulez-vous ? le bon Dieu s'y prête. J'ai deux vaches. Puis ma fille et moi nous glanons pendant la moisson, en hiver nous allons au bois ; enfin, le soir, nous filons. Ah ! par exemple, il ne faudrait pas toujours un hiver comme le dernier. Je dois soixante-quinze francs au meunier pour de la farine. Heureusement, c'est le meunier de monsieur Benassis. Monsieur Benassis, voilà un ami du pauvre ! il n'a jamais demandé son dû à qui que ce soit, il ne commencera point par nous. D'ailleurs, notre vache a un veau, ça nous acquittera toujours un brin.

Les quatre orphelins, pour qui toutes les protections humaines se résumaient dans l'affection de cette vieille paysanne, avaient fini leurs prunes. Ils profitèrent de l'attention avec laquelle leur mère regardait l'officier en causant, et se réunirent en colonne serrée pour faire encore une fois sauter le loquet de la porte qui les séparait du bon tas de prunes. Ils y allèrent, non comme les soldats français vont à l'assaut, mais silencieux comme

MC/578

des Allemands, poussés qu'ils étaient par une gourmandise naïve et brutale.

— Ah! les petits drôles! Voulez-vous bien finir?

La vieille se leva, prit le plus fort des quatre, lui appliqua légèrement une tape sur le derrière et le jeta dehors; il ne pleura point, les autres demeurèrent tout pantois.

— Ils vous donnent bien du mal.

— Oh! non monsieur, mais ils sentent mes prunes, les mignons. Si je les laissais seuls pendant un moment, ils se crèveraient.

— Vous les aimez?

A cette demande la vieille leva la tête, regarda le soldat d'un air doucement goguenard, et répondit: — Si je les aime! J'en ai déjà rendu trois, ajouta-t-elle en soupirant, je ne les garde que jusqu'à six ans.

— Mais où est le vôtre?

— Je l'ai perdu.

— Quel âge avez-vous donc? demanda Genestas pour détruire l'effet de sa précédente question.

— Trente-huit ans, monsieur. A la Saint-Jean prochaine, il y aura deux ans que mon homme est mort.

Elle achevait d'habiller le petit souffreteux, qui semblait la remercier par un regard pâle et tendre.

— Quelle vie d'abnégation et de travail! pensa le cavalier.

Sous ce toit, digne de l'étable où Jésus-Christ prit naissance, s'accomplissaient gaiement et sans orgueil les devoirs les plus difficiles de la maternité. Quels cœurs ensevelis dans l'oubli le plus profond! Quelle richesse et quelle pauvreté! Les soldats, mieux que les autres hommes, savent apprécier ce qu'il y a de magnifique dans le sublime en sabots, dans l'Evangile en haillons. Ailleurs se trouve le Livre, le texte historié, brodé, découpé, couvert en moire, en tabis, en satin; mais là, certes, était l'esprit du Livre. Il eût été impossible de ne pas croire à quelque religieuse tradition du ciel, en voyant cette femme qui s'était faite mère comme Jésus-Christ s'est fait homme, qui glanait, souffrait, s'endettait pour des enfants abandonnés, et se trompait dans ses calculs, sans vouloir reconnaître qu'elle se ruinait à être mère. A l'aspect de cette femme il fallait nécessairement admettre quelque sympathie entre les bons d'ici-bas et les intelligences d'en haut; aussi le commandant Genestas la regarda-t-il en hochant la tête.

— Monsieur Benassis est-il un bon médecin? demanda-t-il enfin.

— Je ne sais pas, mon cher monsieur, mais il guérit les pauvres pour rien.

— Il paraît, reprit-il en se parlant à lui-même, que cet homme est décidément un homme.

— Oh! oui, monsieur, et un brave homme! aussi n'est-il guère de gens ici qui ne le mettent dans leurs prières du soir et du matin!

— Voilà pour vous, la mère, dit le soldat en lui donnant quelques pièces de monnaie. Et voici pour les enfants, reprit-il, en ajoutant un écu. — Suis-je encore bien loin de chez monsieur Benassis? demanda-t-il quand il fut à cheval.

— Oh! non, mon cher monsieur, tout au plus une petite lieue.

Le commandant partit, convaincu qu'il lui restait deux

MC/578

lieues à faire. Néanmoins, il aperçut bientôt à traver
quelques arbres un premier groupe de maisons, pui
enfin les toits du groupe ramassés autour d'un cloch
qui s'élève en cône et dont les ardoises sont arrêtées su
les angles de la charpente par des lames de fer-blan
étincelant au soleil. Cette toiture, d'un effet original, a
nonce les frontières de la Savoie, où elle est en usag
En cet endroit la vallée est large. Plusieurs maison
agréablement situées dans la petite plaine ou le long d
torrent animent ce pays bien cultivé, fortifié de to
côtés par les montagnes, et sans issue apparente.
quelques pas de ce bourg assis à mi-côte, au midi, G
nestas arrêta son cheval sous une avenue d'ormes, d
vant une troupe d'enfants, et leur demanda la maison d
monsieur Benassis. Les enfants commencèrent par s
regarder les uns les autres, et par examiner l'étrang
de l'air dont ils observent tout ce qui s'offre pour la pr
mière fois à leurs yeux; autant de pensées différente
Puis le plus effronté, le plus rieur de la bande, un pet
gars aux yeux vifs, aux pieds nus et crottés, lui répét
selon la coutume des enfants : — La maison de mo
sieur Benassis, monsieur ? Et il ajouta : Je vais vous
mener. Il marcha devant le cheval autant pour conqué
rir une sorte d'importance en accompagnant un étra
ger, que par une enfantine obligeance, ou pour obéir
l'impérieux besoin de mouvement qui gouverne à cet âg
l'esprit et le corps. L'officier suivit dans sa longueur l
principale rue du bourg, rue caillouteuse, à sinuosité
bordée de maisons construites au gré des propriétaires
Là un tour s'avance au milieu de la voie publique, ic
un pignon s'y présente de profil et la barre en partie

puis un ruisseau venu de la montagne la traverse par ses rigoles. Genestas aperçut plusieurs couvertures en bardeaux noirs, plus encore en chaume, quelques-unes en tuiles, sept ou huit en ardoises, sans doute celles du curé, du juge de paix et des bourgeois du lieu. C'était toute la négligence d'un village au delà duquel il n'y aurait plus eu de terre, qui semblait n'aboutir et ne tenir à rien; ses habitants paraissaient former une même famille en dehors du mouvement social, et ne s'y rattacher que par le collecteur d'impôts ou par d'imperceptibles ramifications. Quand Genestas eut fait quelques pas de plus, il vit en haut de la montagne une large rue qui domine ce village. Il existait sans doute un vieux et un nouveau bourg. En effet, par une échappée de vue, et dans un endroit où le commandant modéra le pas de son cheval, il put facilement examiner des maisons bien bâties dont les toits neufs égayent l'ancien village. Dans ces habitations nouvelles que couronne une avenue de jeunes arbres, il entendit les chants particuliers aux ouvriers occupés, le murmure de quelques ateliers, un grognement de limes, le bruit des marteaux, les cris confus de plusieurs industriels. Il remarqua la maigre fumée des cheminées ménagères et celle plus abondante des forges du charron, du serrurier, du maréchal. Enfin, à l'extrémité du village vers laquelle son guide le dirigeait, Genestas aperçut des fermes éparses, des champs bien cultivés, des plantations parfaitement entendues, et comme un petit coin de la Brie perdu dans un vaste pli de terrain dont, à la première vue, il n'eût pas soupçonné l'existence entre le bourg et les montagnes qui terminent le pays.

MC/578

Bientôt l'enfant s'écria :

— Voilà la porte de *sa* maison, dit-il.

L'officier descendit de cheval, en passa la bride dan son bras; puis, pensant que toute peine mérite salair il tira quelques sous de son gousset et les offrit à l'enfa qui les prit d'un air étonné, ouvrit de grands yeux, n remercia pas, et resta là pour voir.

— En cet endroit la civilisation est peu avancée, le religions du travail y sont en pleine vigueur, et la mer dicité n'y a pas encore pénétré, pensa Genestas.

Plus curieux qu'intéressé, le guide du militaire s'ac cota sur un mur à hauteur d'appui qui sert à clore l cour de la maison, et dans lequel est fixée une grille e bois noirci, de chaque côté des pilastre de la porte.

Cette porte, pleine dans sa partie inférieure et jadi peinte en gris, est terminée par des barreaux jaune taillés en fer de lance. Ces ornements, dont la couleu a passé, décrivent un croissant dans le haut de chaqu vantail, et se réunissent en formant une grosse pomm de pin figurée par le haut des montants quand la port est fermée. Ce portail, rongé par les vers, tacheté par le velours des mousses, est presque détruit par l'action al ternative du soleil et de la pluie. Surmontés de quelques aloès et de pariétaires venus au hasard, les pilastres ca chent les tiges de deux acacias *inermis* plantés dans la cour, et dont les touffes vertes s'élèvent en forme de houppes à poudrer. L'état de ce portail trahissait chez le propriétaire une insouciance qui parut déplaire à l'of- ficier, il fronça les sourcils en homme contraint de re- noncer à quelque illusion. Nous sommes habitués à juger les autres d'après nous, et si nous les absolvons

complaisamment de nos défauts, nous les condamnons sévèrement de ne pas avoir nos qualités. Si le commandant voulait que monsieur Benassis fût un homme soigneux ou méthodique, certes, la porte de sa maison annonçait une complète indifférence en matière de propriété. Un soldat amoureux de l'économie domestique autant que l'était Genestas devait donc conclure promptement du portail à la vie et au caractère de l'inconnu; ce à quoi, malgré sa circonspection, il ne manqua point. La porte était entre-bâillée, autre insouciance! Sur la foi de cette confiance rustique, l'officier s'introduisit sans façon dans la cour, attacha son cheval aux barreaux de la grille, et pendant qu'il y nouait la bride, un hennissement partit d'une écurie vers laquelle le cheval et le cavalier tournèrent involontairement les yeux; un vieux domestique en ouvrit la porte, montra sa tête coiffée du bonnet de laine rouge en usage dans le pays, et qui ressemble parfaitement au bonnet phrygien dont on affuble la Liberté. Comme il y avait place pour plusieurs chevaux, le bonhomme, après avoir demandé à Genestas s'il venait voir monsieur Benassis, lui offrit pour son cheval l'hospitalité de l'écurie, en regardant avec une expression de tendresse et d'admiration l'animal qui était fort beau.

Le commandant suivit son cheval, pour voir comment il allait se trouver. L'écurie était propre, la litière y abondait, et les deux chevaux de Benassis avaient cet air heureux qui fait reconnaître entre tous les chevaux un cheval de curé. Une servante, arrivée de l'intérieur de la maison sur le perron, semblait attendre officiellement les interrogations de l'étranger, à qui déjà le valet d'écurie avait appris que monsieur Benassis était sorti,

MC/578

— Notre maître est allé au moulin à blé, dit-il. S vous voulez l'y joindre, vous n'avez qu'à suivre le sen tier qui mène à la prairie, le moulin est au bout.

Genestas aima mieux voir le pays que d'attendre i définiment le retour de Benassis, et s'engagea dans chemin du moulin à blé. Quand il eut dépassé la lig inégale que trace le bourg sur le flanc de la montagn il aperçut la vallée, le moulin, et l'un des plus délicie paysages qu'il eût encore vus.

Arrêtée par la base des montagnes, la rivière forn un petit lac au-dessus duquel les pics s'élèvent d'éta en étage, en laissant deviner leurs nombreuses vallé par les différentes teintes de la lumière ou par la pure plus ou moins vive de leurs arêtes chargées toutes sapins noirs. Le moulin, construit récemment à la chu du torrent, dans le petit lac, a le charme d'une mais isolée qui se cache au milieu des eaux, entre les têt de plusieurs arbres aquatiques. De l'autre côté de la vière, au bas d'une montagne alors faiblement éclair à son sommet par les rayons rouges du soleil co chant, Genestas entrevit une douzaine de chaumièr abandonnées, sans fenêtres ni portes; leurs toitur dégradées laissaient voir d'assez fortes trouées, les terr d'alentour formaient des champs parfaitement labour et semés; leurs anciens jardins convertis en prairi étaient arrosés par des irrigations disposées avec autan d'art que dans le Limousin. Le commandant s'arrêta m chinalement pour contempler les débris de ce villag

Pourquoi les hommes ne regardent-ils point sans un émotion profonde toutes les ruines, même les plus hum bles? Sans doute elles sont pour eux une image d

malheur dont le poids est senti par eux si diversement. Les cimetières font penser à la mort, un village abandonné fait songer aux peines de la vie ; la mort est un malheur prévu. Les peines de la vie sont infinies. L'infini n'est-il pas le secret des grandes mélancolies ? L'officier avait atteint la chaussée pierreuse du moulin sans avoir pu s'expliquer l'abandon de ce village ; il demanda Benassis à un garçon meunier assis sur des sacs de blé à la porte de la maison.

— Monsieur Benassis est allé là, dit le meunier en montrant une des chaumières ruinées.

— Ce village a donc été brûlé ? dit le commandant.

— Non, monsieur.

— Pourquoi donc alors est-il ainsi? demanda Genestas.

— Ah! pourquoi? répondit le meunier en levant les épaules et rentrant chez lui, monsieur Benassis vous le dira.

L'officier passa sur une espèce de pont fait avec de grosse pierres entre lesquelles coule le torrent, et arriva bientôt à la maison désignée. Le chaume de cette habitation était encore entier, couvert de mousse, mais sans trous, et les fermetures semblaient être on bon état. En y entrant, Genestas vit du feu dans la cheminée au coin de laquelle se tenaient une vieille femme agenouillée devant un malade assis sur une chaise, et un homme debout, le visage tourné vers le foyer. L'intérieur de cette maison formait une seule chambre éclairée par un mauvais châssis garni de toile. Le sol était en terre battue. La chaise, une table et un grabat composaient tout

MC/578

le mobilier. Jamais le commandant n'avait rien vu de si simple ni de si nu, même en Russie où les cabanes des mougiks ressemblent à des tanières. Là rien n'attestait les choses de la vie, il ne s'y trouvait même pas le moindre ustensile nécessaire à la préparation des aliments les plus grossiers. Vous eussiez dit la niche d'un chien sans son écuelle. N'était le grabat, une souquenille pendue à un clou et des sabots garnis de paille, seuls vêtements du malade, cette chaumière eût paru déserte comme les autres. La femme agenouillée, paysanne fort vieille, s'efforçait de maintenir les pieds du malade dans un baquet plein d'une eau brune. En distinguant un pas que le bruit des éperons rendait insolite pour des oreilles accoutumées au marche monotone des gens de la campagne, l'homme se tourna vers Genestas en manifestant une sorte de surprise partagée par la vieille.

— Je n'ai pas besoin, dit le militaire, de demander si vous êtes monsieur Benassis. Étranger, impatient de vous voir, vous m'excuserez, monsieur, d'être venu vous chercher sur votre champ de bataille, au lieu de vous avoir attendu chez vous. Ne vous dérangez pas, faites vos affaires. Quand vous aurez fini, je vous dirai l'objet de ma visite.

Genestas s'assit à demi sur le bord de la table et garda le silence. Le feu répandait dans la chaumière une clarté plus vive que celle du soleil dont les rayons, brisés par le sommet des montagnes, ne peuvent jamais arriver dans cette partie de la vallée. A la lueur de ce feu, fait avec quelques branches de sapin résineux qui entretenaient une flamme brillante, le militaire aperçut la

figure de l'homme qu'un secret intérêt le contraignait à chercher, à étudier, à parfaitement connaître. Monsieur Benassis, le médecin du canton, resta les bras croisés, écouta froidement Genestas, lui rendit son salut, et se retourna vers le malade sans se croire l'objet d'un examen aussi sérieux que le fut celui du militaire.

Benassis était un homme de taille ordinaire, mais large des épaules et large de poitrine. Une ample redingote verte, boutonnée jusqu'au cou, empêcha l'officier de saisir les détails si caractéristiques de ce personnage ou de son maintien ; mais l'ombre et l'immobilité dans laquelle resta le corps servirent à faire ressortir la figure, alors fortement éclairée par un reflet des flammes. Cet homme avait un visage semblable à celui d'un satyre, même front légèrement cambré, mais plein de proéminences toutes plus ou moins significatives; même nez retroussé, spirituellement fendu dans le bout, mêmes pommettes saillantes. La bouche était sinueuse, les lèvres étaient épaisses et rouges. Le menton se relevait brusquement. Les yeux bruns et animés par un regard vif auquel la couleur nacrée du blanc de l'œil donnait un grand éclat, exprimaient des passions amorties. Les cheveux jadis noirs et maintenant gris, les rides profondes de son visage et ses gros sourcils déjà blanchis, son nez devenu bulbeux et veiné, son teint jaune et marbré par des taches rouges, tout annonçait en lui l'âge de cinquante ans et les rudes travaux de sa profession. L'officier ne put que présumer la capacité de la tête, alors couverte d'une casquette ; mais quoique cachée par cette coiffure, elle lui parut être une de ces têtes proverbialement nommées *têtes carrées*. Habitué,

MC/578

par les rapports qu'il avait eus avec les hommes
nergie que rechercha Napoléon, à distinguer les
des personnes destinées aux grandes choses, Gen
devina quelque mystère dans cette vie obscure,
dit en voyant ce visage extraordinaire : — Par
hasard est-il resté médecin de campagne? Après a
sérieusement observé cette figure qui, malgré ses
logies avec les autres figures humaines, trahissait
secrète existence en désaccord avec ses appare
vulgarités, il partagea nécessairement l'attention
le médecin donnait au malade, et la vue de ce ma
changea complétement le cours de ses réflexions.

Malgré les innombrables spectacles de sa vie milita
le vieux cavalier ressentit un mouvement de surp
accompagné d'horreur en apercevant une face huma
où la pensée ne devait jamais avoir brillé, face livid
la souffrance apparaissait naïve et silencieuse, com
sur le visage d'un enfant qui ne sait pas encore parler
qui ne peut plus crier, enfin la face tout animale d
vieux crétin mourant. Le crétin était la seule variété
l'espèce humaine que le chef d'escadron n'eût pas enc
vue. A l'aspect d'un front dont la peau formait un
pli rond, de deux yeux semblables à ceux d'un pois
cuit, d'une tête couverte de petits cheveux rabou
auxquels la nourriture manquait, tête toute déprimé
dénuée d'organes sensitifs, qui n'eût pas éprou
comme Genestas, un sentiment de dégoût involonta
pour une créature qui n'avait ni les grâces de l'anim
ni les priviléges de l'homme, qui n'avait jamais eu
raison ni instinct, et n'avait jamais entendu ni pa
aucune espèce de langage? En voyant arriver ce pauv

re au terme d'une carrière qui n'était point la vie, il
emblait difficile de lui accorder un regret ; cependant la
ieille femme le contemplait avec une touchante inquié-
ude, et passait ses mains sur la partie des jambes que
eau brûlante n'avait pas baignée, avec autant d'affec-
on que si c'eût été son mari. Benassis lui-même,
après avoir étudié cette face morte et ces yeux sans
mière, vint prendre doucement la main du crétin et
ui tâta le pouls.

— Le bain n'agit pas, dit-il en hochant la tête, re-
ouchons-le.

Il prit lui-même cette masse de chair, la transporta
ur le grabat d'où il venait sans doute de la tirer, l'y
tendit soigneusement en allongeant les jambes déjà
presque froides, en plaçant la main et la tête avec les
attentions que pourrait avoir une mère pour son enfant.

— Tout est dit, il va mourir, ajouta Benassis, qui
resta debout au bord du lit.

La vieille femme, les mains sur ses hanches, regarda
le mourant en laissant échapper quelques larmes. Ge-
nestas lui-même demeura silencieux, sans pouvoir s'ex-
pliquer comment la mort d'un être si peu intéressant
lui causait tant d'impression. Il partageait instinc-
tivement déjà la pitié sans bornes que ces malheureuses
créatures inspirent dans les vallées privées de soleil où
la nature les a jetées. Ce sentiment, dégénéré en super-
stition religieuse chez les familles auxquelles les crétins
appartiennent, ne dérive-t-il pas de la plus belle des
vertus chrétiennes, la charité, et de la foi le plus ferme-
ment utile à l'ordre social, l'idée des récompenses fu-
tures, la seule qui nous fasse accepter nos misères?

MC/578

L'espoir de mériter les félicités éternelles aide les pare
de ces pauvres êtres et ceux qui les entourent à exer
en grand les soins de la maternité dans la sublime p
tection incessamment donnée à une créature inerte
d'abord ne la comprend pas, et qui plus tard l'oub
Admirable religion ! elle a placé les secours d'une b
faisance aveugle près d'une aveugle infortune. Là où
trouvent des crétins, la population croit que la prése
d'un être de cette espèce porte bonheur à la fam
Cette croyance sert à rendre douce une vie qui, dan
sein des villes, serait condamnée aux rigueurs d'
fausse philanthropie et à la discipline d'un hosp
Dans la vallée supérieure de l'Isère, où ils abond
les crétins vivent en plein air avec les troupeaux q
sont dressés à garder. Au moins sont-ils libres et r
pectés comme doit l'être le malheur.

Depuis un moment, la cloche du village tintait
coups éloignés par intervalles égaux, pour appren
aux fidèles la mort de l'un d'eux. En voyageant d
l'espace, cette pensée religieuse arrivait affaiblie
chaumière, où elle répandait une douce mélanco
Des pas nombreux retentirent dans le chemin et ann
cèrent une foule, mais une foule silencieuse. Puis
chants de l'Église détonnèrent tout à coup en réveill
les idées confuses qui saisissent les âmes les plus in
dules, forcées de céder aux touchantes harmonies d
voix humaine. L'Église venait au secours de cette cr
ture qui ne la connaissait point. Le curé parut, préc
de la croix tenue par un enfant de chœur, suivi du
cristain portant le bénitier, et d'une cinquantaine
femmes, de vieillards, d'enfants, tous venus pour jo

leurs prières à celles de l'Église. Le médecin et le
taire se regardèrent en silence et se retirèrent dans
oin pour faire place à la foule, qui s'agenouilla au
ans et au dehors de la chaumière. Pendant la con-
nte cérémonie du viatique, célébrée pour cet être
n'avait jamais péché, mais à qui le monde chrétien
it adieu, la plupart de ces visages grossiers furent
èrement attendris. Quelques larmes coulèrent sur de
s joues crevassées par le soleil et brunies par les
aux en plein air. Ce sentiment de parenté volontaire
tout simple. Il n'y avait personne dans la commune
'eût plaint ce pauvre être, qui ne lui eût donné son
quotidien ; n'avait-il pas rencontré un père en
ue enfant, une mère chez la plus rieuse petite fille?
- Il est mort, dit le curé.

e mot excita la consternation la plus vraie. Les
es furent allumés. Plusieurs personnes voulurent
er la nuit auprès du corps. Benassis et le militaire
rent. A la porte, quelques paysans arrêtèrent le
ecin pour lui dire : — Ah ! monsieur le maire, si
ne l'avez pas sauvé, Dieu voulait sans doute le
eler à lui.

- J'ai fait de mon mieux, mes enfants, répondit le
eur. Vous ne sauriez croire, monsieur, dit-il à Ge-
as quand ils furent à quelques pas du village aban-
é dont le dernier habitant venait de mourir, com-
de consolations vraies la parole de ces paysans
erme pour moi. Il y a dix ans, j'ai failli être lapidé
ce village aujourd'hui désert, mais alors habité
trente familles.

enestas mit une interrogation si visible dans l'air de

MC/578

sa physionomie et dans son geste, que le méde raconta, tout en marchant, l'histoire annoncée début.

— Monsieur, quand je vins m'établir ici, je t dans cette partie du canton une douzaine de créti le médecin en se retournant pour montrer à l' les maisons ruinées. La situation de ce hameau d fond sans courant d'air, près du torrent dont l'ea vient des neiges fondues, privé des bienfaits du qui n'éclaire que le sommet de la montagne, tou vorise la propagation de cette affreuse maladie. L ne défendent pas l'accouplement de ces malhe protégés ici par une superstition dont la puissanc tait inconnue, que j'ai d'abord condamnée, puis rée. Le crétinisme se serait donc étendu depuis droit jusqu'à la vallée. N'était-ce pas rendre un service au pays que d'arrêter cette contagion ph et intellectuelle ? Malgré son urgence, ce bienfait coûter la vie à celui qui entreprendrait de l'opér comme dans les autres sphères sociales, pour accits et quelques entêtés me demeurèrent hostiles. Par le bien, il fallait froisser, non pas des intérêts, chose plus dangereuse à manier, des idées religi converties en superstition, la forme la plus indes sollicitai d'abord la place de maire du canton, et l' puis, après avoir reçu l'approbation verbale du pr fis nuitamment transporter à prix d'argent quels unes de ces malheureuses créatures du côté d'Aig en Savoie, où il s'en trouve beaucoup et où elle vaient être très-bien traitées. Aussitôt que cet acte manité fut connu, je devins en horreur à toute la

n. Le curé prêcha contre moi. Malgré mes efforts r expliquer aux meilleures têtes du bourg combien t importante l'expulsion de ces crétins, malgré les s gratuits que je rendais aux malades du pays, on tira un coup de fusil au coin d'un bois. J'allai voir êque de Grenoble et lui demandai le changement du é. Monseigneur fut assez bon pour me permettre de isir un prêtre qui pût s'associer à mes œuvres, et s le bonheur de rencontrer un de ces êtres qui sem- nt tombés du ciel. Je poursuivis mon entreprise. Après ir travaillé les esprits, je déportai nuitamment six res crétins. A cette seconde tentative, j'eus pour dé- seurs quelques-uns de mes obligés et les membres du seil de la commune de qui j'intéressai l'avarice en r prouvant combien l'entretien de ces pauvres êtres it coûteux, combien il serait profitable pour le bourg convertir les terres possédées sans titre par eux en mmunaux qui manquaient au bourg. J'eus pour moi riches ; mais les pauvres, les vieilles femmes, les en- comme dans les autres sphères sociales, pour accits et quelques entêtés me demeurèrent hostiles. Par heur, mon dernier enlèvement se fit incomplète- nt. Le crétin que vous venez de voir n'était pas rentré ez lui, n'avait point été pris, et se retrouva le lende- main, seul de son espèce, dans le village où habitaient core quelques familles dont les individus, presque bébiles, étaient encore exempts de crétinisme. Je vou- ur arracher ce malheureux de sa maison. Mon inten- ais du crétin me devancèrent, et je trouvai dans sa **paumière un rassemblement de femmes, d'enfants, de**

MC/578

vieillards, qui tous me saluèrent par des injures a
pagnées d'une grêle de pierres. Dans ce tumulte,
lieu duquel j'allais peut-être périr victime de l'e
ment réel qui saisit une foule exaltée par les
l'agitation de sentiments exprimés en commun,
sauvé par le crétin! Ce pauvre être sortit de sa c
fit entendre son gloussement, et apparut comme
suprême de ces fanatiques. A cette apparition, l
cessèrent. J'eus l'idée de proposer une transactio
pus l'expliquer à la faveur du calme si heureus
survenu. Mes approbateurs n'oseraient sans doute
soutenir dans cette circonstance, leur secours deva
purement passif; ces gens superstitieux allaient
avec la plus grande activité à la conservation d
dernière idole; il me parut impossible de la leu
Je promis donc de laisser le crétin en paix dans sa
son, à la condition que personne n'en approcherai
les familles de ce village passeraient l'eau et viend
loger au bourg dans des maisons neuves que je me
geai de construire en y joignant des terres dont
plus tard devait m'être remboursé par la commun
bien, mon cher monsieur, il me fallut six mois
vaincre les résistances que rencontra l'exécution
marché, quelque avantageux qu'il fût aux familles
village. L'affection des gens de la campagne pour
masures est un fait inexplicable. Quelque insalubr
puisse être sa chaumière, un paysan s'y attache beau
plus qu'un banquier ne tient à son hôtel. Pourquoi?
sais. Peut-être la force des sentiments est-elle en ra
de leur rareté. Peut-être l'homme qui vit peu par la
sée vit-il beaucoup par les choses, et moins il en

e, plus sans doute il les aime. Peut-être en est-il du
san comme du prisonnier ?... il n'éparpille point les
ces de son âme, il les concentre sur une seule idée,
arrive alors à une grande énergie de sentiment. Par-
nez ces réflexions à un homme qui échange rare-
nt ses pensées. D'ailleurs, ne croyez pas, monsieur,
je me sois beaucoup occupé d'idées creuses. Ici tout
t être pratique et action. Hélas! moins ces pauvres
s ont d'idées, plus il est difficile de leur faire enten-
leurs véritables intérêts. Aussi me suis-je résigné
utes les minuties de mon entreprise. Chacun d'eux
disait la même chose, une de ces choses pleines de
s sens et qui ne souffrent pas de réponse : — Ah!
nsieur, vos maisons ne sont point encore bâties ! —
bien ! leur disais-je, promettez-moi de venir les
iter aussitôt qu'elles seront achevées. Heureusement
nsieur, je fis décider que notre bourg est propriétaire
toute la montagne au pied de laquelle se trouve le
age maintenant abandonné. La valeur des bois situés
les hauteurs put suffire à payer les terres et celui
maisons promises qui se construisirent. Quand un
l de mes ménages récalcitrants y fut logé, les autres
tardèrent pas à le suivre. Le bien-être qui résulta de
changement fut trop sensible pour ne pas être appré-
par ceux qui tenaient le plus superstitieusement à
r village sans soleil, autant dire sans âme. La con-
sion de cette affaire, la conquête des biens commu-
ux dont la possession nous fut confirmée par le conseil
tat, me firent acquérir une grande importance dans
canton. Mais, monsieur, combien de soins! dit le mé-
in en s'arrêtant et en levant une main qu'il laisse

MC/578

retomber par un mouvement plein d'éloquence. Mo
connais la distance du bourg à la préfecture d'o
ne sort, et de la préfecture au conseil d'État o
n'entre. Enfin, reprit-il, paix aux puissances de la
elles ont cédé à mes importunités, c'est beaucoup.
saviez le bien produit par une signature insouciam
donnée !... Monsieur, deux ans après avoir tent
grandes petites chosee et les avoir mises à fin, t
pauvres ménages de ma commune possédaient au
deux vaches, et les envoyaient pâturer dans la mo
où, sans attendre l'autorisation du conseil d'État,
pratiqué des irrigations transversales semblables à
de la Suisse, de l'Auvergne et du Limousin.
grande surprise, les gens du bourg y virent p
d'excellentes prairies, et obtinrent une plus
quantité de lait, grâce à la meilleure qualité des
rages. Les résultats de cette conquête furent imm
Chacun imita mes irrigations. Les prairies, les be
toutes les productions se multiplièrent. Dès lors
sans crainte entreprendre d'améliorer ce coin d
encore inculte et de civiliser ses habitants jusq
dépourvus d'intelligence. Enfin, monsieur, nous
solitaires nous sommes très-causeurs; si l'on n
une question, l'on ne sait jamais où s'arrêtera la ré
lorsque j'arrivai dans cette vallée, la population
sept cents âmes ; maintenant on en compte deux
L'affaire du dernier crétin m'a obtenu l'estime de
monde. Après avoir montré constamment à mes
nistrés de la mansuétude et de la fermeté tout à l
je devins l'oracle du canton. Je fis tout pour mér
confiance sans la solliciter ni sans paraître la dé

ulement, je tâchai d'inspirer à tous le plus grand res-
ect pour ma personne par la religion avec laquelle je s
mplir tous mes engagements, même les plus frivoles.
près avoir promis de prendre soin du pauvre être que
us venez de voir mourir, je veillai sur lui mieux que
s précédents protecteurs ne l'avaient fait. Il a été
urri, soigné comme l'enfant adoptif de la commune.
us tard, les habitants ont fini par comprendre le ser-
ce que je leur avais rendu malgré eux. Néanmoins ils
nservèrent encore un reste de leur ancienne superstи-
n ; je suis loin de les en blâmer; leur culte envers le
étin ne m'a-t-il pas souvent servi de texte pour en-
ger ceux qui avaient de l'intelligence à aider les
alheureux? Mais nous sommes arrivés, reprit après
ne pause Benassis en apercevant le toit de sa maison.
Loin d'attendre de celui qui l'écoutait la moindre
hrase d'éloge ou de remercîment, en racontant cet
isode de sa vie administrative, il semblait avoir cédé
ce naïf besoin d'expansion auquel obéissent les gens
tirés du monde.

— Monsieur, lui dit le commandant, j'ai pris la liberté
e mettre mon cheval dans votre écurie, et vous aurez
bonté de m'excuser quand je vous aurai appris le but
e mon voyage.

— Ah! quel est-il? lui demanda Benassis en ayant
air de quitter une préoccupation et de se souvenir que
on compagnon était un étranger.

Par suite de son caractère franc et communicatif, il
vait accueilli Genestas comme un homme de connais-
ance.

— Monsieur, répondit le militaire, j'ai entendu parler

MC/578

de la guérison presque miraculeuse de monsieur Gravier, de Grenoble, que vous avez pris chez vous. Je viens dans l'espoir d'obtenir les mêmes soins, sans avoir mêmes titres à votre bienveillance : cependant, peut-être la mérité-je! Je suis un vieux militaire auquel d'anciennes blessures ne laissent pas de repos. Il vous faut bien au moins huit jours pour examiner l'état dans lequel je suis, car mes douleurs ne se réveillent que de temps à autre, et...

— Eh bien, monsieur, dit Benassis en l'interrompant, la chambre de monsieur Gravier est toujours prête, venez... Ils entrèrent dans la maison, dont la porte fut alors poussée par le médecin avec une vivacité que Genestas attribua au plaisir d'avoir un pensionnaire. Jacquotte, cria Benassis, monsieur va dîner ici.

— Mais, monsieur, reprit le soldat, ne serait-il pas convenable de nous arranger pour le prix?...

— Le prix de quoi? dit le médecin.

— D'une pension. Vous ne devez pas me nourrir, moi et mon cheval, sans...

— Si vous êtes riche, répondit Benassis, vous payerez bien; sinon, je ne veux rien.

— Rien, dit Genestas, me semble trop cher. Mais riche ou pauvre, dix francs par jour, sans compter le prix de vos soins, vous seront-ils agréables?

— Rien ne m'est plus désagréable que de recevoir un prix quelconque pour le plaisir d'exercer l'hospitalité, reprit le médecin en fronçant les sourcils. Quant à mes soins, vous ne les aurez que si vous me plaisez. Les riches ne sauraient acheter mon temps, il appartient aux gens de cette vallée. Je ne veux ni gloire ni fortune,

ne demande à mes malades ni louanges ni reconnaissance. L'argent que vous me remettrez ira chez les pharmaciens de Grenoble, pour payer les médicaments indispensables aux pauvres du canton.

Qui eût entendu ces paroles, jetées brusquement mais sans amertume, se serait intérieurement dit, comme Genestas : — Voilà une bonne pâte d'homme.

— Monsieur, répondit le militaire avec sa ténacité accoutumée, je vous donnerai donc dix francs par jour, et vous en ferez ce que vous voudrez. Cela posé, nous nous entendrons mieux, ajouta-t-il en prenant la main du médecin et la lui serrant avec une cordialité pénétrante. Malgré mes dix francs, vous verrez bien que je ne suis pas un arabe.

Après ce combat, dans lequel il n'y eut pas chez Benassis le moindre désir de paraître ni généreux ni philanthrope, le prétendu malade entra dans la maison de son médecin où tout se trouva conforme au délabrement de la porte et aux vêtements du possesseur. Les moindres choses y attestaient l'insouciance la plus profonde pour ce qui n'était pas d'une essentielle utilité. Benassis fit passer Genestas par la cuisine, le chemin le plus court pour aller à la salle à manger. Si cette cuisine, enfumée comme celle d'une auberge, était garnie d'ustensiles en nombre suffisant, ce luxe était l'œuvre de Jacquotte, ancienne servante du curé, qui disait *nous*, et régnait en souveraine sur le ménage du médecin. S'il y avait en travers du manteau de la cheminée une bassinoire bien claire, probablement Jacquotte aimait à se coucher chaudement en hiver, et par ricochet bassinait les draps de son maître, qui, disait-elle, ne songeait à rien; mais

MC/578

Benassis l'avait prise à cause de ce qui eût été pour tout autre un intolérable défaut. Jacquotte voulait dominer au logis, et le médecin avait désiré rencontrer une femme qui dominât chez lui. Jacquotte achetait, vendait, accommodait, changeait, plaçait et déplaçait, arrangeait et rangeait tout selon son bon plaisir; jamais son maître ne lui avait fait une seule observation. Aussi Jacquotte administrait-elle sans contrôle la cour, l'écurie, le verger, la cuisine, la maison, le jardin et le maître. De sa propre autorité se changeait le linge, se faisait la lessive, s'emmagasinaient les provisions. Elle décidait de l'entretien au logis et de la mort des cochons, grondait le jardinier, arrêtait le menu du déjeuner et du dîner, allait de la cave au grenier, du grenier dans la cave, en y balayant tout à sa fantaisie sans rien trouver qui lui résistât. Benassis n'avait voulu que deux choses : dîner à six heures, et ne dépenser qu'une certaine somme par mois. Une femme à laquelle tout obéit chante toujours; aussi Jacquotte riait-elle, rossignolait-elle par les escaliers, toujours fredonnant quand elle ne chantait point, chantant quand elle ne fredonnait pas. Naturellement propre, elle tenait la maison proprement. Si son genre eût été différent, monsieur Benassis eût été bien moins heureux, disait-elle, car le pauvre homme était si peu regardant qu'on pouvait lui faire manger des choux pour des perdrix; sans elle, il eût gardé bien souvent la même chemise pendant huit jours. Mais Jacquotte était une infatigable plieuse de linge, par caractère frotteuse de meubles, amoureuse d'une propreté tout ecclésiastique, la plus minutieuse, la plus reluisante, la plus douce des propretés. Ennemie de la poussière, elle époussetait

avait, blanchissait sans cesse. L'état de la porte extérieure lui causait une vive peine. Depuis dix ans elle tirait de son maître, tous les premiers du mois, la promesse de faire mettre cette porte à neuf, de rechampir les murs de la maison, et de tout arranger *gentiment*, et monsieur n'avait pas encore tenu sa parole. Aussi, quand elle venait à déplorer la profonde insouciance de Benassis, manquait-elle rarement à prononcer cette phrase sacramentale par laquelle se terminaient tous les éloges de son maître : « On ne peut pas dire qu'il soit bête, puisqu'il fait quasiment des miracles dans l'endroit; mais il est quelquefois bête tout de même, mais bête qu'il faut tout lui mettre dans la main comme à un enfant! » Jacquotte aimait la maison comme une chose à elle. D'ailleurs, après y avoir demeuré pendant vingt-deux ans, peut-être avait-elle le droit de se faire illusion? En venant dans le pays, Benassis, ayant trouvé cette maison en vente par suite de la mort du curé, avait tout acheté, murs et terrain, meubles, vaisselle, vin, poules, le vieux cartel à figures, le cheval et la servante. Jacquotte, le modèle du genre cuisinière, montrait un corsage épais, invariablement enveloppé d'une indienne brune semée de pois rouges, ficelé, serrré de manière à faire croire que l'étoffe allait craquer au moindre mouvement. Elle portait un bonnet rond plissé, sous lequel sa figure un peu blafarde et à double menton paraissait encore plus blanche qu'elle ne l'était. Petite, agile, la main leste et potelée, Jacquotte parlait haut et continuellement. Si elle se taisait un instant, et prenait le coin de son tablier pour le relever triangulairement, ce geste annonçait quelque longue remontrance adressée au maître ou au

MC/578

valet. De toutes les cuisinières du royaume, Jacquot était certes la plus heureuse. Pour rendre son bonhe aussi complet qu'un bonheur peut l'être ici-bas, sa nité se trouvait sans cesse satisfaite, le bourg l'accep comme une autorité mixte placée entre le maire et garde champêtre. En entrant dans la cuisine, le ma n'y trouva personne.

— Où diable sont-ils donc allés? dit-il. — Pardonn moi, reprit-il en se tournant vers Genestas, de vous troduire ici. L'entrée d'honneur est par le jardin, mais suis si peu habitué à recevoir du monde, que... Jacquo

A ce nom proféré presque impérieusement, une v de femme répondit dans l'intérieur de la maison. instant après, Jacquotte prit l'offensive en appela son tour Benassis, qui vint promptement dans la s à manger.

—Vous voilà bien, monsieur! dit-elle, vous n'en fa jamais d'autres. Vous invitez toujours du monde à di sans m'en prévenir, et vous croyez que tout est trou quand vous avez crié : Jacquotte! Allez-vous pas re voir ce monsieur dans la cuisine? Ne fallait-il pas ou le salon et y allumer du feu? Nicolle y est et va t arranger. Maintenant promenez votre monsieur p dant un moment dans le jardin; ça l'amusera, homme, s'il aime les jolies choses, montrez-lui la ch mille de défunt monsieur, j'aurai le temps de tout prêter, le dîner, le couvert et le salon.

— Oui. Mais, Jacquotte, reprit Benassis, ce monsi va rester ici. N'oublie pas donner un coup d'œil à chambre de M. Gravier de voir aux draps et à to de...

— N'allez-vous pas vous mêler des draps, à présent? épliqua Jacquotte. S'il couche ici, je sais bien ce qu'il udra lui faire. Vous n'êtes seulement pas entré dans chambre de M. Gravier depuis dix mois. Il n'y a ien à y voir, elle est propre comme mon œil. Il va onc demeurer ici, ce monsieur? ajouta-t-elle d'un ton adouci.

— Oui.

— Pour longtemps?

— Ma foi, je ne sais pas. Mais qu'est-ce que cela te uit?

— Ah! qu'est-ce que cela me fait, monsieur? Ah! ien, qu'est-ce que cela me fait! En voilà bien d'une utre! Et les provisions, et tout, et...

Sans achever le flux de paroles par lequel, en toute utre occasion, elle eût assailli son maître pour lui ré- rocher son manque de confiance, elle le suivit dans cuisine. En devinant qu'il s'agissait d'un pension- aire, elle fut impatiente de voir Genestas, à qui elle t une révérence obséquieuse en l'examinant de la tête ux pieds. La physionomie du militaire avait alors une xpression triste et songeuse qui lui donnait un air ude; le colloque de la servante et du maître lui semblait évéler en ce dernier une nullité qui lui faisait rabattre, uoique à regret, de la haute opinion qu'il avait prise n admirant sa persistance à sauver ce petit pays des nalheurs du crétinisme.

— Il ne me revient pas du tout, ce particulier, dit acquotte.

— Si vous n'êtes pas fatigué, monsieur, dit le mé-

MC/578

decin à son prétendu malade, nous ferons un tou jardin avant le dîner.

— Volontiers, répondit le commandant.

Ils traversèrent la salle à manger, et entrèrent le jardin par une espèce d'antichambre ménagé bas de l'escalier, et qui séparait la salle à mange salon. Cette pièce, fermée par une grande porte-fe tre, était contiguë au perron de pierre, ornement façade sur le jardin. Divisée en quatre grands c égaux par des allées bordées de buis qui dessin une croix, ce jardin était terminé par une épaisse mille, bonheur du précédent propriétaire. Le mili s'assit sur un banc de bois vermoulu, sans voir l treilles, ni les espaliers, ni les légumes desquels quotte prenait grand soin par suite des traditions gourmand ecclésiastique auquel était dû ce jardin cieux, assez indifférent à Benassis.

Quittant la conversation banale qu'il avait engag le commandant dit au médecin : — Comment a vous fait, monsieur, pour tripler en dix ans la popul tion de cette vallée où vous aviez trouvé sept ans âmes et qui, dites-vous, en compte aujourd'hui deux mille?

— Vous êtes la première personne qui m'ait fait question, répondit le médecin. Si j'ai eu pour bu mettre en plein rapport ce petit coin de terre, l'en nement de ma vie occupée ne m'a pas laissé le de songer à la manière dont j'ai fait en grand, le frère quêteur, une espèce de *soupe au caillou*. sieur Gravier lui-même, un de nos bienfaiteurs, qui j'ai pu rendre le service de le guérir, n'a pas

a théorie en courant avec moi à travers nos monta-
es, pour y voir le résultat de la pratique.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Be-
ssis se mit à réfléchir sans prendre garde au regard
rçant par lequel son hôte essayait de le pénétrer.

— Comment cela s'est fait, mon cher monsieur? rit-il, mais naturellement et en vertu d'une loi
ciale d'attraction entre les nécessités que nous nous
ons et les moyens de les satisfaire. Tout est là. Les
uples sans besoins sont pauvres. Quand je vins m'é-
blir dans ce bourg, on y comptait cent trente familles
paysans, et, dans la vallée, deux cents feux envi-
n. Les autorités du pays, en harmonie avec la misère
blique, se composaient d'un maire qui ne savait
s écrire, et d'un adjoint, métayer domicilié loin de
commune; d'un juge de paix, pauvre diable vivant
ses appointements, et laissant tenir par force les
tes de l'état civil à son greffier, autre malheureux à
ine en état de comprendre son métier. L'ancien curé
à l'âge de soixante-dix ans, son vicaire, homme
instruction, venait de lui succéder. Ces gens résu-
ent l'intelligence du pays et le régissaient. Au mi-
u de cette belle nature, les habitants croupissaient
ns la fange et vivaient de pommes de terre et de
ge; les fromages que la plupart d'entre eux por-
ent sur de petits paniers à Grenoble ou aux envi-
lons constituaient les seuls produits desquels ils ti-
rent quelque argent. Les plus riches ou les moins
caillou. Maresseux semaient du sarrasin pour la consommation
bourg, quelquefois de l'orge ou de l'avoine, mais
point de blé. Le seul industriel du pays était le maire,

MC/578

qui possédait une scierie et achetait à bas pri
coupes de bois pour les débiter. Faute de chem
transportait ses arbres un à un dans la belle saiso
les traînant à grand'peine au moyen d'une chaî
tachée au licou de ses chevaux, et terminée pa
crampon de fer enfoncé dans le bois. Pour aller à
noble, soit à cheval, soit à pied, il fallait pass
un large sentier situé en haut de la montagne, la
était impraticable. D'ici au premier village que
avez vu en arrivant dans le canton, la jolie rout
laquelle vous êtes sans doute venu, ne formait
temps qu'un bourbier. Aucun événement poli
aucune révolution n'était arrivée dans ce pays
sible et complétement en dehors du mouvement
Napoléon seul y avait jeté son nom, il y est u
gion, grâce à deux ou trois vieux soldats du pa
venus dans leurs foyers, et qui, pendant les v
racontent fabuleusement à ces gens simples les
tures de cet homme et de ses armées. Ce reto
d'ailleurs un phénomène inexplicable. Avan
arrivée, les jeunes gens partis à l'armée y re
tous. Ce fait accuse assez la misère du pays po
dispenser de vous la peindre. Voilà, monsieur,
quel état j'ai pris ce canton duquel dépendent, a
des montagnes, plusieurs communes bien cul
assez heureuses et presque riches. Je ne vous
pas des chaumières du bourg, véritables écu
bêtes et gens s'entassaient alors pêle-mêle. Je
par ici en revenant de la Grande-Chartreuse
trouvant pas d'auberge, je fus forcé de coucher
le vicaire, qui habitait provisoirement cette m

en vente. De question en question, j'obtins une
naissance superficielle de la déplorable situa-
de ce pays, dont la belle température, le sol ex-
nt et les productions naturelles m'avaient émer-
pé. Monsieur, je cherchais alors à me faire une vie
que celle dont les peines m'avaient lassé. Il me
au cœur une de ces pensées que Dieu nous envoie
nous faire accepter nos malheurs. Je résolus d'é-
ce pays comme un précepteur élève un enfant.
e sachez pas gré de ma bienfaisance, j'y étais trop
essé par le besoin de distraction que j'éprouvais. Je
ais alors d'user le reste de mes jours dans quelque
eprise ardue. Les changements à introduire dans
anton, que la nature faisait si riche et que l'homme
nait si pauvre, devaient occuper toute ma vie; ils
tentèrent par la difficulté même de les opérer. Dès
je fus certain d'avoir la maison curiale et beaucoup
erres vaines et vagues à bon marché, je me vouai
ieusement à l'état de chirurgien de campagne, le
ier de tous ceux qu'un homme pense à prendre
son pays. Je voulus devenir l'ami des pauvres,
attendre d'eux la moindre récompense. Oh! je ne
suis abandonné à aucune illusion, ni sur le carac-
des gens de la campagne, ni sur les obstacles que
rencontre en essayant d'améliorer les hommes ou
choses. Je n'ai point fait des idylles sur mes gens,
es ai acceptés pour ce qu'ils sont, de pauvres
sans, ni entièrement bons, ni entièrement mé-
nts, auxquels un travail constant ne permet point
e livrer aux sentiments, mais qui parfois peuvent
ir vivement. Enfin, j'ai surtout compris que je n'a-

MC/578

girais sur eux que par des calculs d'intérêt et
être immédiats. Tous les paysans sont fils
Thomas, l'apôtre incrédule, ils veulent tou
faits à l'appui des paroles.

— Vous allez peut-être rire de mon début, m
reprit le médecin après une pause. J'ai comme
œuvre difficile par une fabrique de paniers.
vres gens achetaient à Grenoble leurs clayons
ges et les vanneries indispensables à leur m
commerce. Je donnai l'idée à un jeune hom
ligent de prendre à ferme, le long du torr
grande portion de terrain que les alluvions
sent annuellement, et où l'osier devait très-bie
Après avoir supputé la quantité de vanneries
mées par le canton, j'allai dénicher à Grenob
que jeune ouvrier sans ressources pécuniaires
travailleur. Quand je l'eus trouvé, je le décidai
ment à s'établir ici en lui promettant de lui av
prix de l'osier nécessaire à ses fabrications ju
que mon planteur d'oseraies pût lui en fourni
persuadai de vendre ses paniers au-dessous de
Grenoble, tout en les fabricant mieux. Il me c
L'oseraie et la vannerie constituaient une spé
dont les résultats ne seraient appréciés qu'apr
tre années. Vous le savez sans doute, l'osier n'
à couper qu'à trois ans. Pendant sa première cam
mon vannier vécut, et trouva ses provisions en
fice. Il épousa bientôt une femme de Saint-L
du Pont qui avait quelque argent. Il se fit alor
une maison saine, bien aérée, dont l'emplacem
choisi, dont les distributions se firent d'après me

Quel triomphe, monsieur ! J'avais créé dans ce
une industrie, j'y avais amené un producteur et
ues travailleurs. Vous traiterez ma joie d'enfan-
?... Pendant les premiers jours de l'établisse-
de mon vannier, je ne passais point devant sa
que sans que les battements de mon cœur s'ac-
ssent. Lorsque dans cette maison neuve, à volets
en vert, et à la porte de laquelle étaient un banc,
igne et des bottes d'osier, je vis une femme pro-
bien vêtue, allaitant un gros enfant rose et blanc
lieu d'ouvriers tous gais, chantant, façonnant avec
té leurs vanneries, et commandés par un homme
naguère pauvre et hâve, respirait alors le bon-
je vous l'avoue, monsieur, je ne pouvais résister
aisir de me faire vannier pendant un moment en
nt dans la boutique pour m'informer de leurs af-
, et je m'y laissais aller à un contentement que
saurais peindre. J'étais joyeux de la joie de ces
et de la mienne. La maison de cet homme, le
ier qui crût fermement en moi, devenait toute
espérance. N'était-ce pas l'avenir de ce pauvre
monsieur, que déjà je portais en mon cœur,
ne la femme du vannier portait dans le sien son
ier nourrisson?... J'avais à mener bien des cho-
le front, je heurtais bien des idées. Je rencontrai
violente opposition fomentée par le maire igno-
à qui j'avais pris sa place, dont l'influence s'éva-
ssait devant la mienne, je voulus en faire mon
int et le complice de ma bienfaisance. Oui, mon-
r, ce fut dans cette tête, la plus dure de toutes,
je tentai de répandre les premières lumières.

MC/578

Je pris mon homme et par l'amour-propre
son intérêt. Pendant six mois nous dînâmes en
et je le mis de moitié dans mes plans d'amélio
Beaucoup de gens verraient dans cette amé
cessaire les plus cruels ennuis de ma tâche ;
homme n'était-il pas un instrument, et le pl
cieux de tous ? Malheur à qui méprise sa cogn
jette même avec insouciance ! N'aurais-je
d'ailleurs fort inconséquent si, voulant amél
pays, j'eusse reculé devant l'idée d'amélio
homme ? Le plus urgent moyen de fortune
route. Si nous obtenions du conseil municipal
tion de construire un bon chemin d'ici à la
Grenoble, mon adjoint était le premier à en p
car, au lieu de traîner coûteusement ses arbre
vers de mauvais sentiers, il pourrait, au moye
bonne route cantonale, les transporter facilem
treprendre un gros commerce de bois de toute
et gagner, non plus six cents malheureux francs
mais de belles sommes qui lui donneraient un j
certaine fortune. Enfin, convaincu, cet homme
mon prosélyte. Pendant tout un hiver, mon
maire alla trinquer au cabaret avec ses amis
démontrer à nos administrés qu'un bon chemin
ture serait une source de fortune pour le pays
mettant à chacun de commercer avec Grenoble
que le conseil municipal eut voté le chemin, j'ob
préfet quelque argent sur les fonds de charité
partement, afin de payer les transports que la
mune était hors d'état d'entreprendre, faute de
rettes. Enfin, pour terminer plus promptement ce

rage et en faire apprécier immédiatement les résul-
aux ignorants qui murmuraient contre moi en di-
que je voulais rétablir les corvées, j'ai, pendant
les dimanches de la première année de mon admi-
ration, constamment entraîné, de gré ou de force,
opulation du bourg, les femmes, les enfants, et
ne les vieillards, en haut de la montagne où j'avais
é moi-même sur un excellent fonds le grand chemin
mène de notre village à la route de Grenoble. Des
ériaux abondants bordaient fort heureusement
placement du chemin. Cette longue entreprise me
anda beaucoup de patience. Tantôt les uns, igno-
les lois, se refusaient à la prestation en nature ;
ôt les autres, qui manquaient de pain, ne pouvaient
lement pas perdre une journée ; il fallait donc dis-
uer du blé à ceux-ci, puis aller calmer ceux-là par
paroles amicales. Néanmoins, quand nous eûmes
vé les deux tiers de ce chemin, qui a deux lieues
ays environ, les habitants en avaient si bien re-
u les avantages, que le dernier tiers s'acheva avec
ardeur qui me surprit. J'enrichis l'avenir de la com-
e en plantant une double rangée de peupliers le
de chaque fossé latéral. Aujourd'hui ces arbres
déjà presque une fortune et donnent l'aspect d'une
e royale à notre chemin, toujours sec par la nature
a situation, et si bien confectionné, d'ailleurs, qu'il
te à peine deux cents francs d'entretien par an ; je
s le montrerai, car vous n'avez pu le voir ; pour
ir, vous avez sans doute pris le joli chemin du bas,
autre route que les habitants ont voulu faire eux-
nes, il y a trois ans, afin d'ouvrir des communica-

MC/578

tions aux établissements qui se formaient alors d
vallée. Ainsi, monsieur, il y a trois ans, le bo
public de ce bourg, naguère sans intelligence,
acquis les idées que cinq ans auparavant un voy
aurait peut-être désespéré de pouvoir lui incu
Poursuivons. L'établissement de mon vannier é
exemple donné fructueusement à cette pauvre p
tion. Si le chemin devait être la cause la plus
de la prospérité du bourg, il fallait exciter tou
industries premières afin de féconder ces deux
de bien-être. Tout en aidant le planteur d'oser
le faiseur de paniers, tout en construisant ma ro
continuais insensiblement mon œuvre. J'eus deu
vaux; le marchand de bois, mon adjoint, en avai
il ne pouvait les faire ferrer qu'à Grenoble qua
allait. J'engageai donc un maréchal ferrant, qu
naissait un peu l'art vétérinaire, à venir ici en lu
mettant beaucoup d'ouvrage. Je rencontrai le
jour un vieux soldat assez embarrassé de son so
possédait pour tout bien cent francs de retrai
savait lire et écrire; je lui donnai la place de sec
de la mairie; par un heureux hasard, je lui t
une femme, et ses rêves de bonheur furent acco
Monsieur, il fallut des maisons à ces deux nou
ménages, à celui de mon vannier et aux vingt-d
milles qui abandonnèrent le village des crétins.
autres ménages, dont les chefs étaient travailleurs
ducteurs et consommateurs, vinrent donc s'établ
maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers,
riers, vitriers, qui avaient de la besogne pour
temps; ne devaient-ils pas se construire leurs m

ès avoir bâti celle des autres? n'amenaient-ils
des ouvriers avec eux? Pendant la seconde année
mon administration, soixante-dix maisons s'éle-
ent dans la commune. Une production en exigeai
e autre. En peuplant le bourg, j'y créais des néces-
s nouvelles, inconnues jusqu'alors à ces pauvres
s. Le besoin engendrait l'industrie, l'industrie le
mmerce, le commerce un gain, le gain un bien-être,
e bien-être des idées utiles. Ces différents ouvriers
lurent du pain tout cuit, nous eûmes un boulanger.
s le sarrasin ne pouvait plus être la nourriture de
te population tirée de sa dégradante inertie et deve-
e essentiellement active ; je l'avais trouvée mangeant
blé noir, je désirais la faire passer d'abord au régime
seigle ou du méteil, puis voir un jour aux plus
vres gens un morceau de pain blanc. Pour moi, les
grès intellectuels étaient tout entiers dans les pro-
s sanitaires. Un boucher annonce dans un pays
ant d'intelligence que de richesse. Qui travaille
nge, et qui mange pense. En prévoyant le jour où
production du froment serait nécessaire, j'avais soi-
usement examiné la qualité des terres; j'étais sûr de
cer le bourg dans une grande prospérité agricole,
de doubler sa population dès qu'elle se serait mise
travail. Le moment était venu. Monsieur Gravier de
enoble possédait dans la commune des terres dont il
tirait aucun revenu, mais qui pouvaient être con-
rties en terres à blé. Il est, comme vous le savez,
ef de division à la préfecture. Autant par attache-
nt pour son pays que vaincu par mes importunités,
s'était déjà prêté fort complaisamment à mes exi-

MC/578

gences; je réussis à lui faire comprendre qu'il a
son insu travaillé pour lui-même. Après plusieurs
de sollicitations, de conférences, de devis déb
après avoir engagé ma fortune pour le garantir
les risques d'une entreprise de laquelle sa femme
velle étroite, essayait de l'épouvanter, il cons
bâtir ici quatre fermes de cent arpents chacu
promit d'avancer les sommes nécessaires aux dé
ments, à l'achat des semences, des instrument
toires, des bestiaux, et à la confection des c
d'exploitation. De mon côté, je construisis deux f
autant pour mettre en culture mes terres vai
vagues que pour enseigner par l'exemple les util
thodes de l'agriculture moderne. En six semai
bourg s'accrut de trois cents habitants. Six fer
devaient se loger plusieurs ménages, des défriche
énormes à opérer, des labours à faire, appelaie
ouvriers. Les charrons, les terrassiers, les compa
les manouvriers affluaient. Le chemin de Gr
était couvert de charrettes, d'allants et venants.
un mouvement général dans le pays. La circulat
l'argent faisait naître chez tout le monde le désir d
gner, l'apathie avait cessé, le bourg s'était réve
finis en deux mots l'histoire de monsieur Gravie
des bienfaiteurs de ce canton. Malgré la défianc
naturelle à un citadin de province, à un homme
reau, il a, sur la foi de mes promesses, avancé
quarante mille francs sans savoir s'il les recouv
Chacune de ses fermes est louée aujourd'hui mille
ses fermiers ont si bien fait leurs affaires que
d'eux possède au moins cent arpents de terre, trois

tons, vingt vaches, dix bœufs, cinq chevaux, et
loie plus de vingt personnes. Je reprends. Dans le
s de la quatrième année nos fermes furent achevées.
s eûmes une récolte en blé qui parut miraculeuse
gens du pays, abondante comme elle devait l'être
un terrain vierge. J'ai bien souvent tremblé pour
œuvre pendant cette année ! La pluie ou la séche-
pouvaient ruiner mon ouvrage en amoindrissant
nfiance que j'inspirais déjà. La culture du blé néces-
le moulin que vous avez vu, et qui me rapporte en-
cinq cents francs par an. Aussi les paysans disent-
ans leur langage que *j'ai la chance*, et croient-ils
oi comme en leurs reliques. Ces constructions nou-
s, les fermes, le moulin, les plantations, les chemins,
lonné de l'ouvrage à tous les gens de métier que
is attirés ici. Quoique nos bâtiments représentent
les soixante mille francs que nous avons jetés dans
ys, cet argent nous fut amplement rendu par les
us que créent les consommateurs. Mes efforts ne
ient d'animer cette naissante industrie. Par mon
un jardinier pépiniériste vint s'établir dans le bourg,
prêchais aux plus pauvres de cultiver les arbres
ers, afin de pouvoir un jour conquérir à Grenoble
nopole de la vente des fruits. « Vous y portez des
ages, leur disais-je ; pourquoi ne pas y porter des
lles, des œufs, des légumes, du gibier, du foin, de
lle, etc. ? » Chacun de mes conseils était la source
fortune, ce fut à qui les suivrait. Il se forma donc
ultitude de petits établissements dont les progrès,
d'abord, ont été de jour en jour plus rapides. Tous
ndis il part maintenant du bourg pour Grenoble

MC/578

plus de soixante charrettes pleines de nos diverduits, et il se récolte plus de sarrasin pour nourvolailles qu'il ne s'en semait autrefois pour nourhommes. Devenu trop considérable, le commbois s'est subdivisé. Dès la quatrième année de industrielle, nous avons eu des marchands de chauffage, de bois carrés, de planches, d'écorcdes charbonniers. Enfin, il s'est établi quatre nescieries de planches et de madriers. En acquéraques idées commerciales, l'ancien maire a éprbesoin de savoir lire et écrire. Il a comparé le bois dans les diverses localités, il a remarqué différences à l'avantage de son exploitation, procuré de place en place de nouvelles pratiports ont si subitement augmenté que nous trois charrons, deux bourreliers, et chacun pas moins de trois garçons. Enfin nous consatant de fer, qu'un taillandier s'est transporté bourg et s'en est très-bien trouvé. Le désir du veloppe une ambition qui dès lors a poussé triels à réagir du bourg sur le canton et du canle département, afin d'augmenter leurs profits mentant leur vente. Je n'eus qu'un mot à dire indiquer des débouchés nouveaux, leur bon sens le reste. Quatre années avaient suffi pour chaface de ce bourg. Quand j'y étais passé, je n'y entendu le moindre cri; mais au commencemecinquième année, tout y était vivant et animé. Les joyeux, le bruit des ateliers, et les cris sourds des outils retentissaient agréablement à mes

pyais aller et venir une active population agglo-
e dans un bourg nouveau, propre, assaini, bien
té d'arbres. Chaque habitant avait la conscience de
bien-être, et toutes les figures respiraient le con-
ement que donne une vie utilement occupée.
Ces cinq années forment à mes yeux le premier
de la vie prospère de notre bourg, reprit le méde-
près une pause. Pendant ce temps j'avais tout dé-
é, tout mis en germe dans les têtes et dans les ter-
Le mouvement progressif de la population et des
stries ne pouvait plus s'arrêter désormais. Un
nd âge se préparait. Bientôt ce petit monde désira
ieux habiller. Il nous vint un mercier, avec lui
rdonnier, le tailleur et le chapelier. Ce commence-
t de luxe nous valut un boucher, un épicier; puis
sage-femme qui me devenait bien nécessaire, je
ais un temps considérable aux accouchements. Les
chis donnèrent d'excellentes récoles. Puis la qua-
supérieure de nos produits agricoles fut maintenue
les engrais et par les fumiers dus à l'accroissement
a population. Mon entreprise put alors se dévelop-
dans toutes ses conséquences. Après avoir assaini
maisons et graduellement amené les habitants à se
ux nourrir, à se mieux vêtir, je voulus que les
naux se ressentissent de ce commencement de civi-
tion. Des soins accordés aux bestiaux dépend la
uté des races et des individus, partant celle des pro-
s; je prêchai donc l'assainissement des étables. Par
omparaison du profit que rend une bête bien logée,
n pansée, avec le maigre rapport d'un bétail mal
né, je fis insensiblement changer le régime des

MC/578

bestiaux de la commune : pas une bête ne souffrit. Les vaches et les bœufs furent pansés comme ils le furent en Suisse et en Auvergne. Les bergeries, les écuries, les vacheries, les laiteries, les granges se rebâtirent sur le modèle de mes constructions et de celles de monsieur Gravier, qui sont vastes, bien aérées, par conséquent salubres. Nos fermiers étaient nos apôtres, ils convertissaient promptement les incrédules en leur démontrant la bonté de mes préceptes par de prompts résultats. Quant aux gens qui manquaient d'argent, je les prêtais en favorisant surtout les pauvres industrieux qui me servaient d'exemple. D'après mes conseils, leurs défectueuses, malingres ou médiocres furent promptement vendues et remplacées par de beaux sujets. Bientôt nos produits, en un temps donné, l'emportèrent sur les marchés sur ceux des autres communes. Nous eûmes de magnifiques troupeaux, et partant de bons cuirs. Ces cuirs de grès était d'une haute importance. Voici comment : il n'est futile en économie rurale. Autrefois nos écorces se vendaient à vil prix, et nos cuirs n'avaient presque aucune grande valeur ; mais nos écorces et nos cuirs furent bonifiés, la rivière nous permit de construire des moulins à tan, il nous vint des tanneurs dont le commerce s'accrut rapidement. Le vin, jadis inconnu dans le pays où l'on ne buvait que des piquettes, y devint naturellement un besoin : des cabarets se sont établis. Le plus ancien des cabarets s'est agrandi, s'est changé en auberge et fournit des mulets aux voyageurs qui commencent à prendre notre chemin pour aller à la Grande Chartreuse. Depuis deux ans, nous avons un mouvement commercial assez important pour faire vivre deux

gistes. Au commencement du second âge de notre spérité, le juge de paix mourut. Fort heureusement r nous, son successeur fut un ancien notaire de enoble ruiné par une fausse spéculation, mais auquel restait encore assez d'argent pour être riche au vil- monsieur Gravier sut le déterminer à venir ici. Il âti une jolie maison, il a secondé mes efforts en y nant les siens; il a construit une ferme et défriché bruyères; il possède aujourd'hui trois chalets dans montagne. Sa famille est nombreuse. Il a renvoyé ancien greffier, l'ancien huissier, et les a remplacés r des hommes beaucoup plus instruits et surtout plus lustrieux que leurs prédécesseurs. Ces deux nouveaux nages ont créé une distillerie de pommes de terre et lavoir de laines, deux établissements fort utiles que s chefs de ces deux familles conduisent en exerçant urs professions. Après avoir constitué des revenus à commune, je les employai sans opposition à bâtir une airie dans laquelle je mis une école gratuite et le loge- ent d'un instituteur primaire. J'ai choisi pour remplir tte importante fonction un pauvre prêtre assermenté jeté par tout le département, et qui a trouvé parmi us un asile pour ses vieux jours. La maîtresse d'école t une digne femme ruinée qui ne savait où donner de tête, et à laquelle nous avons arrangé une petite for- ne; elle vient de fonder un pensionnat de jeunes ersonnes où les riches fermiers des environs commen- ent à envoyer leurs filles. Monsieur, si j'ai eu le droit e vous raconter jusqu'ici l'histoire de ce petit coin de erre en mon nom, il est un moment où monsieur Jan- ier, le nouveau curé, vrai Fénelon réduit aux propor-

MC/578

tions d'une cure, a été pour moitié dans cette œ

— Oh! non, dit le commandant.

— Monsieur, reprit le médecin, le commerce, l'

trie, l'agriculture et notre consommation n'étai

locales. A un certain degré, notre prospérité se

rétée. Je demandai bien un bureau de postes, un

tabac, de poudre et de cartes; je forçai bien

agréments du séjour et de notre nouvelle socié

percepteur des contributions à quitter la comm

laquelle il avait jusqu'alors préféré l'habitation

chef-lieu de canton ; j'appelai bien, en temps et lieu, régénération ; il a su donner aux mœurs du b
production quand j'avais éveillé le besoin ; je fis esprit doux et fraternel qui semble faire de la pl
venir des ménages et des gens industrieux ; je leur tion une seule famille. Monsieur Dufau, le juge d
nai bien à tous le sentiment de la propriété; ainsi, quoique venu plus tard, mérite également la rec
lesure qu'ils avaient de l'argent, les terres se défri- sance des habitants. Pour vous résumer notre si
ient; la petite culture, les petits propriétaires enva- par des chiffres plus significatifs que mes disc
saient et mettaient graduellement en valeur la mon- commune possède aujourd'hui deux cents arp
ie. Les malheureux que j'avais trouvés ici portant à bois et cent soixante arpents de prairies. Sans re
d quelques fromages à Grenoble y allaient bien en à des centimes additionnels, elle donne cent écus
rrette, menant des fruits, des œufs, des poulets, des tement supplémentaire au curé, deux cents fr
dons. Tous avaient insensiblement grandi. Le plus garde champêtre, autant au maître et à la maîtr
partagé était celui qui n'avait que son jardin, ses cole; elle a cinq cents francs pour ses chemins,
mes, ses fruits, ses primeurs à cultiver. Enfin, signe pour les réparations de la mairie, du presbytère,
prospérité, personne ne cuisait plus son pain, afin glise, et pour quelques autres frais. Dans qui
ne point perdre de temps, et les enfants gardaient d'ici elle aura pour cent mille francs de bois à aba
troupeaux. Mais, monsieur, il fallait faire durer ce pourra payer ses contributions sans qu'il en co
er industriel en y jetant sans cesse des aliments denier aux habitants; elle sera certes l'une des p
veaux. Le bourg n'avait pas encore une renaissante ches communes de France. Mais, monsieur, j
ustrie qui pût entretenir cette production commer- ennuie peut-être, dit Benassis à Genestas, en surp
e et nécessiter de grandes transactions, un entrepôt, son auditeur dans une attitude si pensive qu'elle
marché. Il ne suffit pas à un pays de ne rien perdre être prise pour celle d'un homme inattentif.
la masse d'argent qu'il possède et qui forme son
ital; vous n'augmenterez point son bien-être en fai-
t passer avec plus ou moins d'habileté, par le jeu de
roduction et de la consommation, cette somme dans le
s grand nombre possible de mains. Là n'est pas le pro-
me. Quand un pays est en plein rapport, et que ses pro-
sonne en équilibre avec sa consommation, il faut, pour
er de nouvelles fortunes et accroître la richesse publi-
, faire à l'extérieur des échanges qui puissent amener
constant actif dans sa balance commerciale. Cette pen-

MC/578

sée a toujours déterminé les États sans base terri
comme Tyr, Carthage, Venise, la Hollande et l'Ang
à s'emparer du commerce de transport. Je cherch
notre petite sphère une pensée analogue, afin d'
un troisième âge commercial. Notre prospérité
sible à peine aux yeux d'un passant, car notre
lieu de canton ressemble à tous les autres, fut
nante pour moi seul. Les habitants, agglomérés
siblement, n'ont pu juger de l'ensemble en part
au mouvement. Au bout de sept ans, je rencontr
étrangers, les vrais bienfaiteurs de ce bourg
métamorphoseront peut-être en une ville. L'un
Tyrolien d'une adresse incroyable, et qui confe
les souliers pour les gens de la campagne, les
pour les élégants de Grenoble, comme aucun
de Paris ne les fabriquerait. Pauvre musicien am
un de ces Allemands industrieux qui font l'œu
l'outil, la musique et l'instrument, il s'arrêta
bourg en venant de l'Italie, qu'il avait traversée e
tant et travaillant. Il demanda si quelqu'un n'a
besoin de souliers; on l'envoya chez moi; je lu
mandai deux paires de bottes dont les formes
façonnées par lui. Surpris de l'adresse de cet ét
je le questionnai; je le trouvai précis dans ses ré
ses manières, sa figure, tout me confirma dans l
opinion que j'avais prise de lui. Je lui proposa
fixer dans le bourg en lui promettant de favori
industrie de tous mes moyens, et je mis en eff
disposition une assez forte somme d'argent. Il ac
J'avais mes idées. Nos cuirs s'étaient améliorés
pouvions dans un certain temps les consommer

mes en fabriquant des chaussures à des prix mo-
rés. J'allais recommencer sur une plus grande échelle
ffaire des paniers. Le hasard m'offrait un homme
ninemment habile et industrieux que je devais em-
ucher pour donner au bourg un commerce productif
stable. La chaussure est une de ces consommations
i ne s'arrêtent jamais, une fabrication dont le moindre
antage est promptement apprécié par le consomma-
ur. J'ai eu le bonheur de ne pas me tromper, mon-
ur. Aujourd'hui nous avons cinq tanneries, elles
ploient tous les cuirs du département, elles en vont
ercher quelquefois jusqu'en Provence, et chacune pos-
de son moulin à tan. Eh bien, monsieur, ces tanneries
suffisent pas à fournir le cuir nécessaire au Tyrolien,
i n'a pas moins de quarante ouvriers!... L'autre
mme, dont l'aventure n'est pas moins curieuse, mais
i serait peut-être pour vous fastidieuse à entendre,
un simple paysan qui a trouvé les moyens de fabri-
er à meilleur marché que partout ailleurs les cha-
aux à grands bords en usage dans le pays; il les
porte dans tous les départements voisins, jusqu'en
isse et en Savoie. Ces deux industries, sources inta-
sables de prospérité, si le canton peut maintenir la
alité des produits et leur bas prix, m'ont suggéré
dée de fonder ici trois foires par an; le préfet, étonné
s progrès industriels de ce canton, m'a secondé pour
tenir l'ordonnance royale qui les a instituées. L'année
ernière nos trois foires ont eu lieu; elles sont déjà
nnues jusque dans la Savoie sous le nom de la foire
x souliers et aux chapeaux. En apprenant ces chan-
ements, le principal clerc d'un notaire de Grenoble,

MC/578

jeune homme pauvre mais instruit, grand trav
et auquel mademoiselle Gravier est promise, e
solliciter à Paris l'établissement d'un office de n
sa demande lui fut accordée. Sa charge ne lui
rien, il a pu se faire bâtir une maison en face
du juge de paix, sur la place du nouveau bourg
avons maintenant un marché par semaine, il s'y
des affaires assez considérables en bestiaux et
L'année prochaine il nous viendra sans doute u
macien, puis un horloger, un marchand de meu
un libraire, enfin les superfluités nécessaires à
Peut-être finirons-nous par prendre tournure de
ville et par avoir des maisons bourgeoises. L'inst
a tellement gagné, que je n'ai pas rencontré
conseil municipal la plus légère opposition qua
proposé de réparer, d'orner l'église, de bâtir u
bytère, de tracer un beau champ de foire, d'y
des arbres, et de déterminer un alignement pour
nir plus tard des rues saines, aérées et bien p
Voilà, monsieur, comment nous sommes arrivés
dix-neuf cents feux au lieu de cent trente-sep
mille bêtes à cornes au lieu de huit cents, et,
de sept cents âmes, deux mille personnes dans le
trois mille en comptant les habitants de la vall
existe dans la commune douze maisons riches,
milles aisées, deux cents qui prospèrent. Le res
vaille. Tout le monde sait lire et écrire. Enfin
avons dix-sept abonnements à différents journaux
rencontrerez bien encore des malheureux dans
canton, j'en vois certes beaucoup trop; mais per
n'y mendie, il s'y trouve de l'ouvrage pour t

onde. Je lasse maintenant deux chevaux par jour à
urir pour soigner les malades; je puis me promener
ns danger à toute heure dans un rayon de cinq lieues,
qui voudrait me tirer un coup de fusil ne resterait
s dix minutes en vie. L'affection tacite des habitants
t tout ce que j'ai personnellement gagné à ces chan-
ments, outre le plaisir de m'entendre dire par tout le
onde d'un air joyeux, quand je passe : — Bonjour,
onsieur Bonassis! Vous comprenez bien que la for-
ne involontairement acquise dans mes fermes mo-
les est, entre mes mains, un moyen et non un
sultat.

— Si dans toutes les localités chacun vous imitait,
onsieur, la France serait grande et pourrait se mo-
ier de l'Europe! s'écria Genestas exalté.

— Mais il y a une demi-heure que je vous tiens là,
t Benassis, il est presque nuit, allons nous mettre à
ble.

Du côté du jardin, la maison du médecin présente
ne façade de cinq fenêtres à chaque étage. Elle est com-
posée d'un rez-de-chaussée surmonté d'un premier
age, et couverte d'un toit en tuiles percé de mansardes
illantes. Les volets peints en vert tranchent sur le ton
risâtre de la muraille, où, pour ornement, une vigne
gne entre les deux étages, d'un bout à l'autre, en
orme de frise. Au bas, le long du mur, quelques rosiers
u Bengale végètent tristement, à demi noyés par l'eau
u toit, qui n'a pas de gouttières. En entrant par le
rand palier qui forme antichambre, il se trouve à
roite un salon à quatre fenêtres donnant les unes sur
a cour, les autres sur le jardin. Ce salon, sans doute

MC/578

l'objet de bien des économies et de bien des espér
pour le pauvre défunt, est planchéié, boisé par e
et garni de tapisseries de l'avant-dernier siècle
grands et larges fauteuils couverts en lampas à f
les vieilles girandoles dorées qui ornent la chemi
les rideaux à gros glands annonçaient l'opulenc
avait joui le curé. Benassis avait complété cet am
ment, qui ne manquait pas de caractère, par deu
soles de bois à guirlandes sculptées, placées e
l'une de l'autre dans l'entre-deux des fenêtres,
un cartel d'écaille incrustée de cuivre qui déco
cheminée. Le médecin habitait rarement cette piè
exhale l'odeur humide des salles toujours fermée
y respirait encore le défunt curé, la senteur parti
de son tabac semblait même sortir du coin de la c
née où il avait l'habitude de s'asseoir. Les deux g
bergères étaient symétriquement posées de chaqu
du foyer, où il n'y avait pas eu de feu depuis le
de monsieur Gravier, mais où brillaient alors les
mes claires du sapin.

— Il fait encore froid le soir, dit Benassis, le
voit avec plaisir.

Genestas, devenu pensif, commençait à s'exp
l'insouciance du médecin pour les choses ordinai
la vie.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez une âme vrai
citoyenne, et je m'étonne qu'après avoir accompl
de choses vous n'ayez pas tenté d'éclairer le gouv
ment.

Benassis se mit à rire, mais doucement et d'u
triste.

— Écrire quelque mémoire sur les moyens de civi-
er la France, n'est-ce pas ? Avant vous, monsieur Gra-
r me l'avait dit, monsieur. Hélas ! on n'éclaire pas
gouvernement, et, de tous les gouvernements, le
ins susceptible d'être éclairé, c'est celui qui croit
andre des lumières. Sans doute ce que nous avons
pour ce canton, tous les maires devraient le faire
r le leur, le magistrat municipal pour sa ville, le
s-préfet pour l'arrondissement, le préfet pour le dé-
tement, le ministre pour la France, chacun dans la
ère d'intérêt où il s'agit. Là où j'ai persuadé de con-
uire un chemin de deux lieues, l'un achèverait une
te, l'autre un canal; là où j'ai encouragé la fabrica-
n de chapeaux de paysan, le ministre soustrairait la
ance au joug industriel de l'étranger, en encourageant
lques manufactures d'horlogerie, en aidant à perfec-
ner nos fers, nos aciers, nos limes et nos creusets,
ultiver la soie ou le pastel. En fait de commerce,
ouragement ne signifie pas protection. La vraie po-
que d'un pays doit tendre à l'affranchir de tout tribut
ers l'étranger, mais sans le secours honteux des
anes et des prohibitions. L'industrie ne peut être
vée que par elle-même, la concurrence est sa vie.
tégée, elle s'endort; elle meurt par le monopole
me sous le tarif. Le pays qui rendra tous les autres
tributaires sera celui qui proclamera la liberté com-
rciale, il se sentira la puissance manufacturière de
ir ses produits à des prix inférieurs à ceux de ses
currents. La France peut atteindre à ce but beaucoup
ux que l'Angleterre, car elle seule possède un terri-
e assez étendu pour maintenir les productions agri-

MC/578

coles à des prix qui maintiennent l'abaissement laire industriel : là devrait tendre l'administra France, car là est toute la question moderne. M monsieur, cette étude n'a pas été le but de ma tâche que je me suis tardivement donnée est a telle. Puis de telles choses sont trop simples pou en compose une science, elles n'ont rien d'éclo de théorique, elles ont le malheur d'être tout bon utiles. Enfin, on ne va pas vite en besogne. Pour un succès en ce genre, il faut trouver tous les en soi la même dose du courage le plus rare e parence le plus aisé, le courage du professeur sans cesse les mêmes choses, courage peu réco Si nous saluons avec respect l'homme qui, comm a versé son sang sur un champ de bataille, n moquons de celui qui use lentement le feu de dire les mêmes paroles à des enfants du même bien obscurément fait ne tente personne. Nou quons essentiellement de la vertu civique avec les grands hommes des anciens jours rendaient à la patrie, en se mettant au dernier rang qua commandaient pas. La maladie de notre tem supériorité. Il y a plus de saints que de niche pourquoi. Avec la monarchie nous avons perd *neur*, avec la religion de nos pères *la vertu chr* avec nos infructueux essais de gouvernement *le tisme*. Ces principes n'existent plus que partie au lieu d'animer les masses, car les idées ne p jamais. Maintenant, pour étayer la société, nous d'autre soutien que l'*égoïsme*. Les individus cr eux. L'avenir, c'est l'homme social ; nous ne

rien au delà. Le grand homme qui nous sauvera du frage vers lequel nous courons se servira sans doute individualisme pour refaire la nation ; mais en at- ant cette régénération, nous sommes dans le siècle intérêts matériels et du positif. Ce dernier mot est i de tout le monde. Nous sommes tous chiffrés, non ès ce que nous valons, mais d'après ce que nous ons. S'il est en veste, l'homme d'énergie obtient à e un regard. Ce sentiment a passé dans le gouver- ent. Le ministre envoie une chétive médaille au ma- qui sauve au péril de ses jours une douzaine d'hom- , il donne la croix d'honneur au député qui lui vend oix. Malheur au pays ainsi constitué ! Les nations, même que les individus, ne doivent leur énergie à de grands sentiments. Les sentiments d'un peuple t ses croyances. Au lieu d'avoir des croyances, s avons des intérêts. Si chacun ne pense qu'à soi et de foi qu'en lui-même, comment voulez-vous ren- trer beaucoup de courage civil, quand la condition ette vertu consiste dans le renoncement à soi-même? courage civil et le courage militaire procèdent du me principe. Vous êtes appelé à donner votre vie n seul coup, la nôtre s'en va goutte à goutte. De que côté, mêmes combats sous d'autres formes. Il suffit pas d'être homme de bien pour civiliser le plus nble coin de terre, il faut encore être instruit ; puis struction, la probité, le patriotisme, ne sont rien s la volonté ferme avec laquelle un homme doit se tacher de tout intérêt personnel pour se vouer à une nsée sociale. Certes, la France renferme plus d'un mme instruit, plus d'un patriote par commune ; mais

MC/578

je suis certain qu'il n'existe pas dans chaque c
homme qui, à ces précieuses qualités, joigne
continu, la pertinacité du maréchal battan
L'homme qui détruit et l'homme qui construit s
phénomènes de volonté : l'un prépare, l'autre
l'œuvre; le premier apparaît comme le génie
et le second semble être le génie du bien; à l'un
à l'autre l'oubli. Le mal possède une voix éclat
réveille les âmes vulgaires et les remplit d'ad
tandis que le bien est longtemps muet. L'amou
humain a bientôt choisi le rôle le plus brill
œuvre de paix, accomplie sans arrière-pens
duelle, ne sera donc jamais qu'un accident, ju
que l'éducation ait changé les mœurs de la
Quand ces mœurs seront changées, quand no
tous de grands citoyens, ne devien
malgré les aises d'une vie triviale, le peu
nuyeux, le plus ennuyé, le moins artiste, le
heureux qu'il y aura sur la terre ? Ces grandes
il ne m'appartient pas de les décider, je ne suis
tête du pays. A part ces considérations, d'aut
cultés s'opposent encore à ce que l'administrati
principes exacts. En fait de civilisation, monsi
n'est absolu. Les idées qui conviennent à une
sont mortelles dans une autre, et il en est des in
ces comme des terrains. Si nous avons tant de
administrateurs, c'est que l'administration, co
goût, procède d'un sentiment très-élevé, très-
ceci le génie vient d'une tendance de l'âme et no
science. Personne ne peut apprécier ni les act
pensées d'un administrateur, ses véritables ju

de lui, les résultats plus éloignés encore. Chacun
t donc se dire sans péril administrateur. En France,
pèce de séduction qu'exerce l'esprit nous inspire une
de estime pour les gens à idées; mais les idées
peu de chose là où il ne faut qu'une volonté. Enfin
ministration ne consiste pas à imposer aux masses
idées ou des méthodes plus ou moins justes, mais
mprimer aux idées mauvaises ou bonnes de ces
ses une direction utile qui les fasse concorder au
général. Si les préjugés et les routines d'une con-
aboutissent à une mauvaise voie, les habitants
ndonnent d'eux-mêmes leurs erreurs. Toute erreur
conomie rurale, politique ou domestique, ne con-
le-t-elle pas des pertes que l'intérêt rectifie à la lon-
? Ici j'ai rencontré fort heureusement table rase.
mes conseils, la terre s'y est bien cultivée; mais il
avait aucun errement en agriculture, et les terres
aient bonnes : il m'a donc été facile d'introduire la
re en cinq assolements, les prairies artificielles et
omme de terre. Mon système agronomique ne
tait aucun préjugé. L'on ne s'y servait pas déjà de
vais coutres, comme en certaines parties de la
ce, et la houe suffisait au peu de labours qui s'y
ient. Le charron était intéressé à vanter mes char-
à roues pour débiter son charronnage, j'avais en
un compère. Mais là, comme ailleurs, j'ai toujours
é de faire converger les intérêt des uns vers ceux
autres. Puis je suis allé des productions qui intéres-
nt directement ces pauvres gens, à celles qui aug-
taient leur bien-être. Je n'ai rien amené du dehors
ledans, j'ai seulement secondé les exportations qui

MC/578

devaient les enrichir, et dont les bénéfices se t
naient directement. Ces gens-là étaient mes apô
leurs œuvres et sans s'en douter. Autre consid
Nous ne sommes ici qu'à cinq lieues de Gren
près d'une grande ville se trouvent bien des dé
pour les productions. Toutes les communes ne s
à la porte des grandes villes. En chaque a
ce genre, il faut consulter l'esprit du pays, s
tion, ses ressources, étudier le terrain, les ho
les choses, et ne pas vouloir planter des v
Normandie. Ainsi donc, rien n'est plus vari
l'administration, elle a peu de principes géné
loi est uniforme, les mœurs, les terres, les in
ces ne le sont pas; or, l'administration est l'a
pliquer les lois sans blesser les intérêts, tout y
local. De l'autre côté de la montagne au pie
quelle gît notre village abandonné, il est impos
labourer avec des charrues à roues, les ter
pas assez de fond; eh bien, si le maire de ce
mune voulait imiter notre allure, il ruinerai
ministrés; je lui ai conseillé de faire des vign
l'année dernière, ce petit pays a eu des récol
lentes, il échange son vin contre notre blé. Enf
quelque crédit sur les gens que je prêchais, no
sans cesse en rapport. Je guérissais mes pa
leurs maladies, si faciles à guérir; il ne s'ag
en effet que de leur rendre des forces par une
ture substantielle. Soit économie, soit misère,
de la campagne se nourrissent si mal, que leu
dies ne viennent que de leur indigence, et g
ment ils se portent assez bien. Quand je me

igieusement à cette vie d'obscure résignation, j'ai
gtemps hésité à me faire curé, médecin de campa-
e ou juge de paix. Ce n'est pas sans raison, mon cher
nsieur, que l'on assemble proverbialement les trois
es noires, le prêtre, l'homme de loi, le médecin :
panse les plaies de l'âme, l'autre celles de la bourse,
ernier celles du corps; ils représentent la société
s ses trois principaux termes d'existence : la con-
ence, le domaine, la santé. Jadis le premier, puis le
ond, furent tout l'État. Ceux qui nous ont précédés
la terre pensaient, avec raison peut-être, que le
tre, disposant des idées, devait être tout le gouver-
nent : il fut alors roi, pontife et juge; mais alors
t était croyance et conscience. Aujourd'hui tout est
angé, prenons notre époque telle qu'elle est. Eh bien,
crois que le progrès de la civilisation et le bien-être
masses dépendent de ces trois hommes; ils sont
trois pouvoirs qui font immédiatement sentir au
ple l'action des faits, des intérêts et des principes,
trois grands résultats produits chez une nation par
événements, par les propriétés et par les idées. Le
ps marche et amène les changements, les proprié-
augmentent ou diminuent, il faut tout régulariser
vant ces divers mutations : de là des principes
rdre. Pour civiliser, pour créer des productions, il
t faire comprendre aux masses en quoi l'intérêt
rticulier s'accorde avec les intérêts nationaux, qui
résolvent par les faits, les intérêts et les principes.
s trois professions, en touchant nécessairement à ces
sultats humains, m'ont donc semblé devoir être au-
rd'hui les plus grands leviers de la civilisation; ils

MC/578

peuvent seuls offrir constamment à un homme
les moyens efficaces d'améliorer le sort des
pauvres, avec lesquelles ils ont des rapports per
Mais le paysan écoute plus volontiers l'homme
prescrit une ordonnance pour lui sauver le cor
le prêtre qui discourt sur le salut de l'âme : l'
lui parler de la terre qu'il cultive, l'autre est ob
l'entretenir du ciel, dont il se soucie aujourd'hu
heureusement fort peu; je dis malheureuseme
le dogme de la vie à venir est non-seulement un
solation, mais encore un instrument propre à g
ner. La religion n'est-elle pas la seule puissa
sanctionne les lois sociales? Nous avons réc
justifié Dieu. En l'absence de la religion, le gou
ment fut forcé d'inventer LA TERREUR pour ren
lois exécutoires; mais c'était une terreur humai
a passé. Eh bien, monsieur, quand un paysan
lade, cloué sur un grabat ou convalescent, il es
d'écouter des raisonnements suivis, et il les co
bien quand ils sont clairement présentés. Cett
sée m'a fait médecin. Je calculais avec mes p
pour eux; je ne leur donnais que des conseils d
fet certain qui les contraignaient à reconnaître
tesse de mes vues. Avec le peuple, il faut toujou
infaillible. L'infaillibilité a fait Napoléon, elle
fait un dieu, si l'univers ne l'avait entendu to
Waterloo. Si Mahomet a créé une religion après
conquis un tiers du globe, c'est en dérobant au
le spectacle de sa mort. Au maire de village et a
quérant, mêmes principes : la nation et la co
sont un même troupeau. Partout la masse est la

n, je me suis montré rigoureux avec ceux que j'o-
eais de ma bourse. Sans cette fermeté, tous se sé-
nt moqués de moi. Les paysans aussi bien que les
du monde, finissent par mésestimer l'homme qu'ils
pent. Être dupe, n'est-ce pas avoir fait un acte de
lesse ? la force seule gouverne. Je n'ai jamais de-
dé un denier à personne pour mes soins, excepté
ux qui sont visiblement riches; mais je n'ai point
é ignorer le prix de mes peines. Je ne fais point
e des médicaments, à moins d'indigence chez le
ade. Si mes paysans ne me payent pas, ils connais-
leurs dettes, parfois ils apaisent leur conscience
n'apportant de l'avoine pour mes chevaux, du blé
nd il n'est pas cher. Mais le meunier ne m'offrirait-
e des anguilles pour le prix de mes soins, je lui
is encore qu'il est trop généreux pour si peu de
e; ma politesse porte ses fruits : à l'hiver, j'obtien-
de lui quelques sacs de farine pour les pauvres.
z, monsieur, ces gens-là ont du cœur quand on ne
ur flétrit pas. Aujourd'hui je pense plus de bien et
s de mal que par le passé.

- Vous vous êtes donné bien du mal ? dit Genes-

- Moi, point, reprit Benassis. Il ne m'en coûtait pas
de dire quelque chose d'utile que de dire des ba-
nes. En passant, causant, riant, je leur parlais
x-mêmes. D'abord ces gens ne m'écoutèrent pas,
s beaucoup de répugnances à combattre en eux :
ir un bourgeois, et pour eux un bourgeois est un
emi. Cette lutte m'amusa. Entre faire le mal ou
le bien, il n'existe d'autre différence que la

MC/578

paix de la conscience ou son trouble, la peine
même. Si les coquins voulaient se bien conduire
seraient millionnaires au lieu d'être pendus
tout.

— Monsieur, cria Jacquotte en entrant, le
refroidit.

— Monsieur, dit Genestas en arrêtant le méde
le bras, je n'ai qu'une observation à vous présenter
ce que je viens d'entendre. Je ne connais aucu
lation des guerres de Mahomet, en sorte que je
juger de ses talents militaires; mais si vous
l'empereur manœuvrant pendant la campa
France, vous l'auriez facilement pris pour un
s'il a été vaincu à Waterloo, c'est qu'il était plo
homme, il pesait trop sur la terre, et la terre
sous lui, voilà. Je suis d'ailleurs parfaitement
avis en toute autre chose, et, tonnerre de D
femme qui vous a pondu n'a pas perdu son temps

— Allons, s'écria Benassis en souriant, allon
mettre à table.

La salle à manger était entièrement boisée e
en gris. Le mobilier consistait alors en quelques
de paille, un buffet, des armoires, un poêle, e
meuse pendule du feu curé, puis des rideaux
aux fenêtres. La table, garnie de linge blanc,
rien qui sentît le luxe. La vaisselle était en t
pipe. La soupe se composait, suivant la mode
curé, du bouillon le plus substantiel que jamai
nière ait fait mijoter et réduire. A peine le méd
son hôte avaient-ils mangé leur potage, qu'un
entra brusquement dans la cuisine, et fit, malg

tte, une soudaine irruption dans la salle à man-

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda le médecin.

— Il y a, monsieur, que notre bourgeoise, madame
neau, est devenue toute blanche, blanche que ça
s effraye tous.

— Allons, s'écria gaiement Benassis, il faut quitter
able.

l se leva. Malgré les instances de son hôte, Genestas
a militairement, en jetant sa serviette, qu'il ne res-
ait pas à table sans son hôte, et revint en effet se
uffer au salon en pensant aux misères qui se ren-
traient inévitablement dans tous les états auxquels
omme est ici-bas assujetti.

Benassis fut bientôt de retour, et les deux futurs amis
remirent à table.

— Taboureau est venu tout à l'heure pour vous
ler, dit Jacquotte à son maître en apportant les plats
elle avait entrenus chauds.

— Qui donc est malade chez lui? demanda-t-il.

— Personne, monsieur; il veut vous consulter pour
, à ce qu'il dit, et va revenir.

— C'est bien. Ce Taboureau, reprit Benassis en
dressant à Genestas, est pour moi tout un traité de
ilosophie; examinez-le bien attentivement quand il
ra là, certes il vous amusera. C'était un journalier,
ave homme, économe, mangeant peu, travaillant
aucoup. Aussitôt que le drôle a eu quelques écus à
i, son intelligence s'est développée; il a suivi le mou-
ement que j'imprimais à ce pauvre canton, en cher-

MC/578

chant à en profiter pour s'enrichir. En huit ans, i
une grande fortune, grande pour ce canton-ci. Pe
possède-t-il maintenant une quarantaine de
francs. Mais je vous donnerais à deviner en m
quel moyen il a pu acquérir cette somme, que v
le trouveriez pas. Il est usurier, si profondéme
rier, et usurier par une combinaison si bien fond
l'intérêt de tous les habitants du canton, que je p
mon temps si j'entreprenais de les désabuser
avantages qu'ils croient retirer de leur commer
Taboureau. Quand ce diable d'homme a vu
cultivant les terres, il a couru aux environs ach
grains pour fournir aux pauvres gens les semen
devaient leur être nécessaires. Ici, comme part
paysans, et même quelques fermiers, ne poss
pas assez d'argent pour payer leurs semences. A
maître Taboureau prêtait un sac d'orge pour le
lui rendaient un sac de seigle après la moisso
autres, un setier de blé pour un sac de farine.
d'hui mon homme a étendu ce singuler genre d
merce dans tout le département. Si rien ne l'ar
chemin, il gagnera peut-être un million. Eh bien
cher monsieur, le journalier Taboureau, brave
obligeant, commode, donnait un coup de main
demandait; mais, au prorata de ses gains, m
Taboureau est devenu progressif, chicaneur,
gneux. Plus il s'est enrichi, plus il s'est vicié. Dès
paysan passe de sa vie purement laborieuse à la vie
ou à la possession territoriale, il devient insuppo
Il existe une classe à demi vertueuse, à demi vic
à demi savante, ignorante à demi, qui sera toujo

poir des gouvernements. Vous allez voir un peu
it de cette classe dans Taboureau, homme simple
pparence, ignare même, mais certainement pro-
dès qu'il s'agit de ses intérêts.

bruit d'un pas pesant annonça l'arrivée du prê-
le grains.

Entrez, Taboureau! cria Benassis.

si prévenu par le médecin, le commandant exa-
le paysan et vit dans Taboureau un homme maigre,
ni voûté, au front bombé, très-ridé. Cette figure
e semblait percée par de petits yeux gris tachetés
ir. L'usurier avait une bouche serrée, et son
on effilé tendait à rejoindre un nez ironiquement
u. Ses pommettes saillantes offraient ces rayures
es qui dénotent la vie voyageuse et la ruse des
nignons. Enfin, ses cheveux grisonnaient déjà. Il
it une veste bleue assez propre dont les poches
es rebondissaient sur ses hanches, et dont les
ches ouvertes laissaient voir un gilet blanc à fleurs.
ta planté sur ses jambes en s'appuyant sur un
à gros bout. Malgré Jaquotte, un petit chien
néul suivit le marchand de grains et se coucha
de lui.

Eh bien, qu'y a-t-il? lui demanda Benassis.

boureau regarda d'un air méfiant le personnage
nu qui se trouvait à table avec le médecin, et dit:

n'est point un cas de maladie, monsieur le
vous savez aussi bien panser les douleurs
bourse que celles du corps, et je viens vous con-
sur une petite difficulté que nous avons avec un
me de Saint-Laurent.

MC/578

— Pourquoi ne vas-tu pas voir monsieur le
paix ou son greffier ?

— Eh ! c'est que monsieur est bien plus h
je serais plus sûr de mon affaire si je pouva
son approbation.

— Mon cher Taboureau, je donne volontie
aux pauvres mes consultations médicales, ma
puis examiner pour rien les procès d'un hom
riche que tu l'es. La science coûte cher à ram

Taboureau se mit à tortiller son chapeau.

— Si tu veux mon avis, comme il t'épargn
gros sous que tu serais forcé de compter aux
justice à Grenoble, tu enverras une poche de
la femme Martin, celle qui élève les enfants d
pice.

— Dame ! monsieur, je le ferai de bon cœu
vous paraît nécessaire. Puis-je dire mon affaire
nuyer monsieur ? ajouta-t-il en montrant Gene
Pour lors, monsieur, reprit-il à un signe de tê
decin, un homme de Saint-Laurent, il y a de
mois, est donc venu me trouver : « Taboureau,
dit, pourriez-vous me vendre cent trente-sep
d'orge?—Pourquoi pas? que je lui dis, c'est mo
Le faut-il tout de suite?—Non, qu'il me dit, au c
cement du printemps, pour les mars. — Bien
que nous disputons le prix, et, le vin bu, nou
nons qu'il me les payera sur le prix des orges au
marché de Grenoble, et que je les lui livrerai
sauf les déchets du magasin, bien entendu. M
cher monsieur, les orges montent, montent; en
mes orges qui s'emportent comme une soupe

pressé d'argent, je vends mes orges. C'était bien
rel, pas vrai, monsieur ?

– Non, dit Benassis, tes orges ne t'appartenaient plus,
'en étais que le dépositaire. Et si les orges avaient
sé, n'aurais-tu pas contraint ton acheteur à les
dre au prix convenu?

– Mais, monsieur, il ne m'aurait peut-être point
, cet homme. A la guerre comme à la guerre ! Le
chand doit profiter du gain quand il vient. Après
une marchandise n'est à vous que quand vous
z payée, pas vrai, monsieur l'officier? car on voit
monsieur a servi dans les armées.

– Taboureau, dit gravement Benassis, il t'arrivera
heur. Dieu punit tôt ou tard les mauvaises actions.
ment un homme aussi capable, aussi instruit que
es, un homme qui fait honorablement ses affaires,
t-il donner dans ce canton des exemples d'impro-
? Si tu soutiens de semblables procès, comment
x-tu que les malheureux restent honnêtes gens et
e volent pas? Tes ouvriers te déroberont une partie
temps qu'ils te doivent, et chacun ici se démorali-
. Tu as tort. Ton orge était censée livrée. Si elle
it été emportée par l'homme de Saint-Laurent, tu
l'aurais pas reprise chez lui : tu as donc disposé
ne chose qui ne t'appartenait plus, ton orge s'était
convertie en argent réalisable suivant vos conven-
ns. Mais continue.

Genestas jeta sur le médecin un coup d'œil d'intelli-
nce pour lui faire remarquer l'immobilité de Tabou-
au. Pas une fibre du visage de l'usurier n'avait remué

MC/578

pendant cette semonce, son front n'avait pas
petits yeux restaient calmes.

— Eh bien, monsieur, je suis assigné à four
au prix de cet hiver ; mais moi, je crois que je
point.

— Écoute, Taboureau, livre bien vite ton
ne compte plus sur l'estime de personne. Même
gnant de semblables procès, tu passerais pour un
sans foi ni loi, sans parole, sans honneur...

— Allez, n'ayez point peur, dites-moi que je
fripon, un gueux, un voleur. En affaires, ça se
sieur le maire, sans offenser personne. En
voyez-vous, chacun pour soi.

— Eh bien, pourquoi te mets-tu volontairem
le cas de mériter de pareils termes ?

— Mais, monsieur, si la loi est pour moi...

— Mais la loi ne sera point pour toi.

— Êtes-vous bien sûr de cela, monsieur, là,
car, voyez-vous, l'affaire est importante.

— Certes j'en suis sûr. Si je n'étais pas à ta
ferais lire le Code. Mais si le procès a lieu, tu le
et tu ne remettras jamais les pieds chez moi ; je
point recevoir des gens que je n'estime pas. Ent
tu perdras ton procès.

— Ah ! nenni, monsieur, je ne le perdrai p
Taboureau. Voyez-vous, monsieur le maire
l'homme de Saint-Laurent qui me doit l'orge ; c
qui la lui ai achetée, et c'est lui qui me refuse de l
Je voulions être bien certain que je gagnerion
d'aller chez l'huissier m'engager dans les frais.

Genestas et le médecin se regardèrent en dissimu-
t la surprise que leur causait l'ingénieuse combinai-
cherchée par cet homme pour savoir la vérité sur
cas judiciaire.

— Eh bien, Taboureau, ton homme est de mauvaise
et il ne faut point faire de marché avec de telles
s.

— Ah ! monsieur, ces gens-là entendent les affaires.

— Adieu, Taboureau.

— Votre serviteur, monsieur le maire et la compa-
...

— Eh bien, dit Benassis quand l'usurier fut parti,
yez-vous qu'à Paris cet homme-là ne serait pas
tôt millionnaire ?

e dîner fini, le médecin et son pensionnaire rentrè-
au salon, où ils parlèrent pendant le reste de la
ée de guerre et de politique, en attendant l'heure du
cher, conversation pendant laquelle Genestas mani-
a la plus violente antipathie contre les Anglais.

— Monsieur, dit le médecin, puis-je savoir qui j'ai
nneur d'avoir pour hôte ?

— Je me nomme Pierre Bluteau, répond Genestas,
e suis capitaine à Grenoble.

— Bien, monsieur. Voulez-vous suivre le régime de
sieur Gravier ? Dès le matin, après le déjeuner, il
laisait à m'accompagner dans mes courses aux envi-
s. Il n'est pas bien certain que vous preniez plaisir
choses dont je m'occupe, tant elles sont vulgaires.
ès tout, vous n'êtes ni propriétaire ni maire de vil-
, et vous ne verrez dans le canton rien que vous

MC/578

n'ayez vu ailleurs, toutes les chaumières se ressem
mais enfin vous prendrez l'air et vous donnerez
à votre promenade.

— Rien ne me cause plus de plaisir que cet
position, et je n'osais vous la faire de peur d
être importun.

Le commandant Genestas, auquel ce nom ser
servé malgré sa pseudonymie calculée, fut cond
son hôte à une chambre située au premier éta
dessus du salon.

— Bon, dit Benassis, Jacquotte vous a fait du
quelque chose vous manque, il se trouve un co
sonnette à votre chevet.

— Je ne crois pas qu'il puisse me manquer la
chose, s'écria Genestas. Voici même un tire-bott
être un vieux troupier pour connaître la valeu
meuble-là! A la guerre, monsieur, il se rencon
d'un moment où l'on brûlerait une maison pou
un coquin de tire-botte. Après plusieurs marches
tout après une affaire, il arrive des cas où le pied
dans un cuir mouillé ne cède à aucun effort; au
couché plus d'une fois avec mes bottes. Quand
seul, le malheur est encore supportable.

Le commandant cligna des yeux pour donne
derniers mots une sorte de profondeur matoise,
se mit à regarder, non sans surprise, une cham
tout était commode, propre et presque riche.

— Quel luxe! dit-il. Vous devez être logé
veille.

— Venez voir, dit le médecin, je suis votre
nous ne sommes séparés que par l'escalier.

enestas fut assez étonné d'apercevoir en entrant
le médecin une chambre nue dont les murs avaient
r tout ornement un vieux papier jaunâtre à rosaces
nes, et décoloré par places. Le lit, en fer grossière-
t verni, surmonté d'une flèche de bois d'où tom-
nt deux rideaux de calicot gris, et au pied duquel
un méchant tapis étroit qui montrait la corde,
emblait à un lit d'hôpital. Au chevet se trouvait
de ces tables de nuit à quatre pieds dont le devant
oule et se déroule en faisant un bruit de castagnet-
Trois chaises, deux fauteuils de paille, une com-
le en noyer sur laquelle étaient une cuvette et un
à l'eau fort antique dont le couvercle tenait au vase
un enchâssement de plomb, complétaient cet ameu-
nent. Le foyer de la cheminée était froid, et toutes
choses nécessaires pour se faire la barbe traînaient
la pierre peinte du chambranle, devant un vieux
oir accroché par un bout de corde. Le carreau,
rement balayé, se trouvait en plusieurs endroits
cassé, creusé. Des rideaux de calicot gris brodés
franges vertes ornaient les deux fenêtres. Tout,
u'à la table ronde sur laquelle erraient quelques
iers, une écritoire et des plumes, tout, dans ce ta-
u simple auquel l'extrême propreté maintenue par
quotte imprimait une sorte de correction, donnait
ée d'une vie quasi monacale, indifférente aux choses
pleine de sentiments. Une porte ouverte laissa voir
commandant un cabinet où le médecin se tenait
s doute fort rarement. Cette pièce était dans un
t à peu près semblable à celui de la chambre. Quel-
s livres poudreux y gisaient épars sur des planches

MC/578

poudreuses, et des rayons chargés de bouteilles
tées faisaient deviner que la pharmacie y occup
de place que la science.

— Vous allez me demander pourquoi cette
rence entre votre chambre et la mienne, reprit
sis. Écoutez, j'ai toujours eu honte pour ceux qui
leurs hôtes sous des toits, en leur donnant de
roirs qui défigurent à tel point qu'en s'y regard
peut se croire ou plus petit ou plus grand que
ou malade ou frappé d'apoplexie. Ne doit-on p
forcer de faire trouver à ses amis leur appar
passager le plus agréable possible? L'hospital
semble tout à la fois une vertu, un bonheur
luxe; mais, sous quelque aspect que vous la co
riez, sans excepter le cas où elle est une spécu
ne faut-il pas déployer pour son hôte et pour s
toutes les chatteries, toutes les câlineries de
Chez vous donc, les beaux meubles, le chaud tap
draperies, la pendule, les flambeaux et la veille
vous la bougie, à vous les soins de Jacquotte, qu
a sans doute apporté des pantoufles neuves, du
sa bassinoire. J'espère que vous n'aurez jama
mieux assis que dans le moelleux fauteuil dont
couverte a été faite par le défunt curé, je ne sai
mais il est vrai qu'en toute chose, pour rencontr
modèles du bon, du beau, du commode, il faut
recours à l'Église. Enfin, j'espère que, dans votre c
bre, tout vous plaira. Vous y trouverez de bons ra
du savon excellent, et tous les petits accessoire
rendent le chez soi chose si douce. Mais, mon
monsieur Bluteau, quand même mon opinion sur l

italité n'expliquerait pas déjà la différence qui existe
ntre nos appartements, vous comprendrez peut-être à
nerveille la nudité de ma chambre et le désordre de
on cabinet, lorsque demain vous serez témoin des
llées et venues qui ont lieu chez moi. D'abord ma vie
'est pas une vie casanière, je suis toujours dehors. Si je
este au logis, à tout moment les paysans viennent m'y
arler, je leur appartiens corps, âme et chambre. Puis-
me donner les soucis de l'étiquette et ceux causés par
s dégâts inévitables que me feraient involontairement
s bonnes gens? Le luxe ne va qu'aux hôtels, aux châ-
aux, aux boudoirs et aux chambres d'amis. Enfin, je
me tiens guère ici que pour dormir, que m'importent
nc les chiffons de la richesse? D'ailleurs vous ne sa-
z pas combien tout ici-bas m'est indifférent.

Ils se dirent un bonsoir amical en se serrant cordia-
ment les mains, et ils se couchèrent. Le comman-
nt ne s'endormit pas sans faire plus d'une réflexion
r cet homme qui, d'heure en heure, grandissait dans
n esprit.

MC/578

CHAPITRE II

A travers champs.

L'amitié que tout cavalier porte à sa monture dès le matin Genestas à l'écurie, et il fut satis pansement fait à son cheval par Nicolle.

— Déjà levé, commandant Bluteau ? s'écria Be qui vint à la rencontre de son hôte. Vous êtes ment militaire, vous entendez la diane partout, au village.

— Cela va-t-il bien ? lui répondit Genestas tendant la main par un mouvement d'ami.

— Je ne vais jamais positivement bien, ré Benassis d'un ton moitié triste, moitié gai.

— Monsieur a-t-il bien dormi ? dit Jacquotte nestas.

— Parbleu ! la belle, vous aviez fait le lit pour une mariée.

Jacquotte suivit en souriant son maître et le m Après les avoir vu attablés : — Il est bon enfant même, monsieur l'officier, dit-elle à Nicolle.

— Je crois bien, il m'a déjà donné quarante

— Nous commencerons par aller visiter deux dit Benassis à son hôte en sortant de la salle à m Quoique les médecins veuillent rarement se trou

à face avec leurs prétendues victimes, je vous conduirai dans deux maisons où vous pourrez faire une observation assez curieuse sur la nature humaine. Vous y verrez deux tableaux qui vous prouveront combien les montagnards diffèrent des habitants de la plaine dans l'expression de leurs sentiments. La partie de notre canton située sur les pics conserve des coutumes empreintes d'une couleur antique, et qui rappellent vaguement les scènes de la Bible. Il existe, sur la chaîne de nos montagnes, une ligne tracée par la nature, à partir de laquelle tout change d'aspect. En haut la force, en bas l'adresse; en haut des sentiments larges, en bas une perpétuelle entente des intérêts de la vie matérielle. A l'exception du val d'Ajou, dont la côte septentrionale est peuplée d'imbéciles, et la méridionale de gens intelligents, deux populations qui, séparées seulement par un ruisseau, sont dissemblables en tout point, stature, démarche, physionomie, mœurs, occupation, je n'ai vu nulle part cette différence plus sensible qu'elle ne l'est ici. Ce fait obligerait les administrateurs du pays à de grandes études locales relativement à l'application des lois aux masses. Mais les chevaux sont prêts, allons !

Les deux cavaliers arrivèrent en peu de temps à une habitation située dans la partie du bourg qui regardait les montagnes de la Grande-Chartreuse. A la porte de cette maison, dont la tenue était assez propre, ils aperçurent un cercueil couvert d'un drap noir, posé sur deux chaises au milieu de quatre cierges, puis sur une escabelle un plateau de cuivre où trempait un rameau de buis dans de l'eau bénite. Chaque passant entrait dans la cour, venait s'agenouiller devant le corps, di-

MC/578

sait un *Pater*, et jetait quelques gouttes d'eau bé
sur la bière. Au-dessus du drap noir s'élevaient
touffes vertes d'un jasmin planté le long de la po
et en haut de l'imposte courait le sarment tort
d'une vigne déjà feuillée. Une jeune fille achevai
balayer le devant de la maison pour obéir à ce va
besoin de parure que commandent les cérémonie
même la plus triste de toutes. Le fils aîné du mort, je
paysan de vingt-deux ans, était debout, immobile,
puyé sur le montant de la porte. Il avait dans les y
des pleurs qui roulaient sans tomber, ou que peut-
il allait par moment essuyer à l'écart. A l'instan
Benassis et Genestas entraient dans la cour après a
attaché leurs chevaux à l'un des peupliers plac
long d'un petit mur à hauteur d'appui par-dessus le
ils avaient examiné cette scène, la veuve sortait de
étable, accompagnée d'une femme qui portait un
plein de lait.

— Ayez du courage, ma pauvre Pelletier, di
celle-ci.

— Ah! ma chère femme, quand on est resté vi
cinq ans avec un homme, il est bien dur de se quit
Et ses yeux se mouillèrent de larmes. Payez-vous
deux sous? ajouta-t-elle après une pause en tendan
main à sa voisine.

— Ah! tiens, j'oubliais, fit l'autre femme en lui te
dant sa pièce. Allons, consolez-vous, ma voisine.
voilà monsieur Benassis.

— Eh bien! ma pauvre mère, allez-vous mieu
demanda le médecin.

— Dame, mon cher monsieur, dit-elle en pleura

bien aller tout de même. Je me dis que mon
me ne souffrira plus. Il a tant souffert! Mais entrez
, messieurs. Jacques! donne donc des chaises à ces
sieurs. Allons, remue-toi. Pardi! va, tu ne ranime-
as ton pauvre père quand tu resterais là pendant
ans! Et maintenant, il te faut travailler pour

— Non, non, bonne femme, laissez votre fils tran-
e, nous ne nous assiérons pas. Vous avez là un
on qui aura soin de vous, et bien capable de rem-
er son père.

— Va donc t'habiller, Jacques, cria la veuve, ils vont
r te quérir.

— Allons, adieu, la mère, dit Benassis.

— Messieurs, je suis votre servante.

— Vous le voyez, reprit le médecin, ici la mort est
comme un accident prévu qui n'arrête pas le cours
vie des familles, et le deuil n'y sera même point
é. Dans les villages, personne ne veut faire cette
nse, soit misère, soit économie. Dans les campagnes
uil n'existe donc pas. Or, monsieur, le deuil n'est
n usage ni une loi; c'est bien mieux, c'est une in-
tion qui tient à toutes les lois dont l'observation dé-
d'un même principe, la morale. Eh bien! malgré
efforts, ni moi ni monsieur Janvier nous n'avons
réussir à faire comprendre à nos paysans de quelle
ortance sont les démonstrations publiques pour le
ntien de l'ordre social. Ces braves gens, émancipés
er, ne sont pas aptes encore à saisir les rapports nou-
ux qui doivent les attacher à ces pensées générales;
s'en sont maintenant qu'aux idées qui engendrent

MC/578

l'ordre et le bien-être physique ; plus tard, si q
continue mon œuvre, ils arriveront aux prin
servent à conserver les droits publics. Il ne
en effet d'être honnête homme, il faut le pa
société ne vit pas seulement par des idées
pour subsister, elle a besoin d'actions en
avec ces idées. Dans la plupart des communes
sur une centaine de familles que la mort a
leur chef, quelques individus seulement, dou
sensibilité vive, garderont de cette mort un lon
nir ; mais tous les autres l'auront complétemen
dans l'année ? Cet oubli n'est-il pas une gran
Une religion est le cœur d'un peuple, elle ex
sentiments et les agrandit en leur donnant
mais sans un Dieu visiblement honoré, la
n'existe pas, et partant les lois humaines n'on
vigueur. Si la conscience appartient à Dieu
corps tombe sous la loi sociale ; or, n'est-c
commencement d'athéisme que d'effacer ainsi
d'une douleur religieuse, de ne pas indiqu
ment aux enfants qui ne réfléchissent pas enc
tous les gens qui ont besoin d'exemples, la
d'obéir aux lois par une résignation patente a
de la Providence qui frappe et console, qui
ôte les biens de ce monde ? J'avoue qu'après av
par des jours d'incrédulité moqueuse, j'ai co
la valeur des cérémonies religieuses, celle de
nités de famille, l'importance des usages et des
foyer domestique. La base des sociétés huma
toujours la famille. Là où commence l'action du
et de la loi, là du moins doit s'apprendre l'obé

dans toutes leurs conséquences, l'esprit de famille
pouvoir paternel sont deux principes encore trop
développés dans notre nouveau système législatif.
mille la commune, le département, tout notre
est pourtant là. Les lois devraient donc être basées
es trois grandes divisions. A mon avis, le mariage
poux, la naissance des enfants, la mort des pères
uraient être environnés de trop d'appareil. Ce qui
la force du catholicisme, ce qui l'a si profondé-
enraciné dans les mœurs, c'est précisément l'éclat
lequel il apparaît dans les circonstances graves
vie pour les environner de pompes si naïvement
antes, si grandes, lorsque le prêtre se met à la
ur de sa mission et qu'il sait accorder son office
la sublimité de la morale chrétienne. Autrefois je
dérais la religion catholique comme un amas de
gés et de superstitions habilement exploités, des-
une civilisation intelligente devait faire justice ;
en ai reconnu la nécessité politique et l'utilité
le ; ici, j'en ai compris la puissance par la valeur
e du mot qui l'exprime. Religion veut dire LIEN,
rtes le culte, ou autrement dit la religion expri-
constitue la seule force qui puisse relier les espèces
les et leur donner une forme durable. Enfin ici j'ai
ré le baume que la religion jette sur les plaies de
e ; sans la discuter, j'ai senti qu'elle s'accorde ad-
blement avec les mœurs passionnées des nations
dionales.

Prenez le chemin qui monte, dit le médecin en
erro.pant, il faut que nous gagnions le plateau.
nous dominerons les deux vallées, et vous y joui-

MC/578

rez d'un beau spectacle. Élevés à trois mille pi
ron au-dessus de la Méditerranée, nous ve
Savoie et le Dauphiné, les montagnes du Lyo
Rhône. Nous serons sur une autre commune,
mune montagnarde, où vous trouverez dans
de monsieur Gravier le spectacle dont je vous
cette pompe naturelle qui réalise mes idée
grands événements de la vie. Dans cette com
deuil se porte religieusement. Les pauvres qué
pouvoir s'acheter leurs vêtements noirs.
circonstance, personne ne leur refuse des seco
passe peu de jours sans qu'une veuve parle de
toujours en pleurant; et dix ans après son
comme le lendemain, ses sentiments sont é
profonds. Là, les mœurs sont patriarcales : l'a
père est illimitée, sa parole est souveraine;
seul assis au haut bout de la table, sa fem
enfants le servent, ceux qui l'entourent ne lu
point sans employer certaines formules respe
devant lui chacun se tient debout et découver
ainsi, les nommes ont l'instinct de leur grand
usages constituent, à mon sens, une noble é
Aussi dans cette commune sont-ils généraleme
économes et laborieux. Chaque père de famil
tume de partager également ses biens entre se
quand l'âge lui a interdit le travail; ses enfants
rissent. Dans le dernier siècle, un vieillard de
vingt-dix ans, après avoir fait ses partages e
quatre enfants, venait vivre trois mois de l'an
chacun d'eux. Quand il quitta l'aîné pour aller
cadet, un de ses amis lui demanda : « Eh bie

? — Ma foi oui ! lui dit le vieillard, ils m'ont
mme leur enfant.» Ce mot, monsieur, a paru
rquable à un officier nommé Vauvenargues, cé-
oraliste, alors en garnison à Grenoble, qu'il en
ns plusieurs salons de Paris où cette belle pa-
recueillie par un écrivain nommé Chamfort.
! il se dit souvent chez nous des mots encore
lante que ne l'est celui-ci, mais il leur manque
oriens dignes de les entendre.
ai vu des frères moraves, des lollards en Bohême
ongrie, dit Genestas; c'est des chrétiens qui
lent assez à vos montagnards. Ces braves gens
t les maux de la guerre avec une patience
nsieur, répondit le médecin, les mœurs sim-
vent être à peu près semblables dans tous les
e vrai n'a qu'une forme. A la vérité, la vie de
agne tue beaucoup d'idées, mais elle affaiblit
s et développe les vertus. En effet, moins il se
hommes agglomérés sur un point, moins il s'y
re de crimes, de délits, de mauvais sentiments.
té de l'air entre pour beaucoup dans l'inno-
es mœurs.
eux cavaliers, qui montaient au pas un chemin
, arrivèrent alors en haut du plateau dont avait
nassis. Ce territoire tourne autour d'un pic très-
mais complétement nu, qui le domine, et où il
aucun principe de végétation; la cime en est
ndue de toutes parts, abrupte, inabordable; le
erroir, contenu par des rochers, s'étend au-des-
ce pic, et le borde inégalement dans une lar-

MC/578

geur d'une centaine d'arpents environ. A
embrasse, par une immense coupure, l
française, le Dauphiné, les rochers de la
lointaines montagnes du Lyonnais. Au mo
nestas contemplait ce point de vue, alor
éclairé par le soleil du printemps, des cris
se firent entendre.

— Venez, lui dit Benassis, le Chant est
Chant est le nom qu'on donne à cette par
monies funèbres.

Le militaire aperçut alors, sur le revers
pic, les bâtiments d'une ferme considérable
un carré parfait. Le portail cintré, tout en
caractère de grandeur que rehaussent enc
de cette construction, l'antiquité des arbres
pagnent, et les plantes qui croisent sur s
corps de logis est au fond de la cour, de ch
laquelle se trouvent les granges, les berge
ries, les étables, les remises, et au milie
mare où pourrissent les fumiers. Cette co
pect est ordinairement si animé dans les
et populeuses, était en ce moment silencie
La porte de la basse-cour étant close, les
taient dans leur enceinte, d'où leurs cris
à peine. Les étables, les écuries, tout éta
ment fermé. Le chemin qui menait à l'ha
été nettoyé. Cet ordre parfait, là où régn
lement le désordre, ce manque de mouve
lence dans un endroit si bruyant, le calm
tagne, l'ombre projetée par la cime du pic,
buait à frapper l'âme. Quelque habitué que

pressions fortes, il ne put s'empêcher de tres-
en voyant une douzaine d'hommes et de femmes
urs, rangés en dehors de la porte de la grande
et qui tous s'écrièrent : LE MAITRE EST MORT!
ne effrayante unanimité d'intonation et à deux
es différentes, pendant le temps qu'il mit à venir
tail au logement du fermier. Ce cri fini, des gé-
ts partirent de l'intérieur, et la voix d'une
se fit entendre par les croisées.

e n'ose pas aller me mêler à cette douleur, dit
tas à Benassis.

e viens toujours, répondit le médecin, visiter les
s affligées par la mort, soit pour voir s'il n'est
rivé quelque accident causé par la douleur, soit
vérifier le décès; vous pouvez m'accompagner
crupule; d'ailleurs, la scène est si imposante, et
allons trouver tant de monde que vous ne serez
marqué.

suivant le médecin, Genestas vit en effet la pre-
pièce pleine de parents. Tous deux traversèrent
assemblée, et se placèrent près de la porte d'une
bre à coucher attenant à la grande salle qui ser-
e cuisine et de lieu de réunion à toute la famille,
drait dire la colonie, car la longueur de la table
uait le séjour habituel d'une quarantaine de per-
es. L'arrivée de Benassis interrompit les discours
e femme de grande taille, vêtue simplement, dont
heveux étaient épars, et qui gardait dans sa main
ain du mort par un geste éloquent. Celui-ci, vêtu
es meilleurs habillements, était étendu raide sur
it, dont les rideaux avaient été relevés. Cette figure

MC/578

calme, qui respirait le ciel, et surtout les cher produisaient un effet théâtral. De chaque se tenaient les enfants et les plus proches époux, chaque ligne gardant son côté, les p femme à gauche, ceux du défunt à droite. femmes étaient agenouillés et priant, la p raient. Des cierges environnaient le lit. la paroisse et son clergé avaient leur plac de la chambre, autour de la bière ouverte tragique spectacle, que de voir le chef de en présence d'un cercueil prêt à l'engloutir jours.

— Ah ! mon cher seigneur. dit la veuve le médecin, si la science du meilleur des pu te sauver, il était donc écrit là-haut que céderais dans la fosse ! Oui, la voilà froide qui me pressait avec tant d'amitié ? J'ai perd jours ma chère compagnie, et notre maison a précieux chef, car tu étais vraiment notre gu tous ceux qui te pleurent avec moi ont bie lumière de ton cœur et toute la valeur de ta mais moi seule savais combien tu étais doux Ah ! mon époux, mon homme, faut donc te à toi notre soutien, à toi mon bon maître ! D enfants, car tu chérissais chacun de nous nous avons tous perdu notre père !

La veuve se jeta sur le corps, l'étreignit, de larmes, l'échauffa de baisers, et pendant ce les serviteurs s'écrièrent : — Le maître est m

— Oui, reprit la veuve, il est mort, ce ch bien-aimé qui nous donnait notre ain, qui

it pour nous, et veillait à notre bonheur en nous sant dans la vie avec un commandement plein ceur; je puis le dire maintenant à sa louange, m'a jamais donné le plus léger chagrin, il était ort, patient; et, quand nous le torturions pour dre sa précieuse santé : « Laissez-moi, mes en- out est inutile ! » nous disait ce cher agneau de e voix dont il nous disait quelques jours aupa- : « Tout va bien, mes amis ! » Oui, grand Dieu ! es jours ont suffi pour nous ôter la joie de cette et obscurcir notre vie en fermant les yeux au r des hommes, au plus probe, au plus vénéré, omme qui n'avait pas son pareil pour mener la e, qui courait sans peur nuit et jour par nos gnes, et qui au retour souriait toujours à sa et à ses enfants. Hé ! il était bien notre amour à Quand il s'absentait, le foyer devenait triste, e mangions pas de bon appétit. Hé! maintenant ra-ce donc lorsque notre ange gardien sera mis erre et que nous ne le verrons plus jamais! Ja- mes amis! jamais, mes bons parents! jamais, mes s! Oui, mes enfants ont perdu leur bon père, nos ts ont perdu leur bon parent, mes amis ont perdu n ami, et moi j'ai perdu tout, comme la maison a son maître!

prit la main du mort, s'agenouilla pour y mieux son visage et le baisa. Les serviteurs crièrent trois — Le maître est mort ! En ce moment le fils aîné rès de sa mère et lui dit :

Ma mère, voilà ceux de Saint-Laurent qui vien- il leur faudra du vin.

MC/578

— Mon fils, répondit-elle à voix basse en
ton solennel et lamentable dans lequel elle
ses sentiments, prenez les clefs, vous êtes
céans; voyez à ce qu'ils puissent trouver ic
que leur faisait votre père, et que pour eu
paraisse changé.

— Que je te voie donc encore une fois à
mon digne homme! reprit-elle. Mais, hélas
sens plus, je ne puis plus te réchauffer! A
que je voudrais, ce serait de te consoler en
faisant savoir que tant que je vivrai tu demeu
le cœur que tu as réjoui, que je serai heure
souvenir de mon bonheur, et que ta chère p
sistera dans cette chambre. Oui, elle sera touj
de toi tant que Dieu m'y laissera. Entends-
cher homme! Je jure de maintenir ta couche
voici. Je n'y suis jamais entrée sans toi; q
donc vide et froide. En te perdant j'aurai
perdu tout ce qui fait la femme: maître, ép
ami, compagnon, homme, enfin tout!

— Le maître est mort! crièrent les servi

Pendant le cri qui devint général, la veu
ciseaux pendus à sa ceinture, et coupa s
qu'elle mit dans la main de son mari. Il se fi
silence.

— Cet acte signifie qu'elle ne se remarie
Benassis. Beaucoup de parents attendaient a
tion.

— Prends, mon cher seigneur, dit-elle ave
sion de voix et de cœur qui émut tout le mo
dans la tombe la foi que je t'ai jurée. Nous

toujours unis, et je resterai parmi tes enfants par
r pour cette lignée qui te rajeunissait l'âme. Puis-
u m'entendre, mon homme, mon seul trésor, et
endre que tu me feras encore vivre, toi mort, pour
à tes volontés sacrées et pour honorer ta mé-
e!

assis pressa la main de Genestas pour l'inviter à
ivre, et ils sortirent. La première salle était pleine
ens venus d'une autre commune également située
les montagnes; tous demeuraient silencieux et re-
llis, comme si la douleur et le deuil qui planaient
ette maison les eussent déjà saisis. Lorsque Benas-
t le commandant passèrent le seuil, ils entendi-
ces mots dits par un des survenants au fils du dé-
:

– Quand donc est-il mort?

– Ah! s'écria l'aîné, qui était un homme de vingt-
ans, je ne l'ai pas vu mourir! il m'avait appelé,
ne me trouvais pas là! Les sanglots l'interrom-
nt, mais il continua : — La veille il m'avait dit :
arçon, tu iras au bourg payer nos impositions, les
émonies de mon enterrement empêcheraient d'y
ger, et nous serions en retard, ce qui n'est ja-
s arrivé. » Il paraissait mieux; moi, j'y suis allé.
dant mon absence, il est mort sans que j'aie reçu
derniers embrassements! A sa dernière heure il ne
a pas vu près de lui comme j'y étais toujours!

— Le maître est mort! criait-on.

— Hélas! il est mort, et je n'ai reçu ni ses derniers
ards, ni son dernier soupir. Et comment penser aux
positions? Ne valait-il pas mieux perdre tout notre

MC/578

argent que de quitter le logis? Notre fortune elle payer son dernier adieu? Non, mon Di père est malade, ne le quitte pas, Jean, tu rais des remords pour toute ta vie.

— Mon ami, lui dit Genestas, j'ai vu milliers d'hommes sur les champs de bat mort n'attendait pas que leurs enfants vin dire adieu; ainsi consolez-vous, vous n'ê seul.

— Un père, mon cher monsieur, dit-il en larmes, un père qui était si bon homme

— Cette oraison funèbre, dit Benassis en Genestas vers les communs de la ferme, va qu'au moment où le corps sera mis dans et pendant tout le temps le discours de ce éplorée croîtra en violence et en images. parler ainsi devant cette imposante assembl qu'une femme en ait acquis le droit par un tache. Si la veuve avait la moindre faute à cher, elle n'oserait pas dire un seul mot; ce serait se condamner elle-même, être à la cusateur et le juge. Cette coutume qui sert à mort et le vivant n'est-elle pas sublime? Le sera pris que huit jours après, en assemblée Pendant cette se maine la famille restera pr fants et de la veuve pour les aider à arran affaires et pour les consoler. Cette assembl une grande influence sur les esprits, elle ré passions mauvaises par ce respect humain qui hommes quand ils sont en présence les uns d Enfin le jour de la prise du deuil, il se fait

mel où tous les parents se disent adieu. Tout cela rave, et celui qui manquerait aux devoirs qu'im- la mort d'un chef de famille n'aurait personne à Chant.

ce moment le médecin, se trouvant près de l'étable, vrit la porte et y fit entrer le commandant pour i montrer. — Voyez-vous, capitaine, toutes nos ont été rebâties sur ce modèle. N'est-ce pas be?

nestas ne put s'empêcher d'admirer ce vaste local, s vaches et les bœufs étaient rangés sur deux li- la queue tournée vers les murs latéraux et la vers le milieu de l'étable, dans laquelle ils en- nt par une ruelle assez large pratiquée entre eux muraille; leurs crèches à jour laissaient voir leurs encornées et leurs yeux brillants. Le maître pou- ainsi facilement passer son bétail en revue. Le age placé dans la charpente où l'on avait ménagé spèce de plancher, tombait dans les râteliers, effort ni perte. Entre les deux lignes de crèches ouvait un grand espace pavé, propre et aéré les courants d'air.

Pendant l'hiver, dit Benassis en se promenant Genestas dans le milieu de l'étable, la veillée et avaux se font en commun ici. L'on dresse des ta- et tout le monde se chauffe ainsi à bon marché. bergeries sont également bâties d'après ce système. ne sauriez croire combien les bêtes s'accoutument ement à l'ordre, je les ai souvent admirées quand rentrent. Chacune d'elles connaît son rang et e entrer celle qui doit passer la première. Voyez?

MC/578

il existe assez de place entre la bête et le
qu'on puisse la traire ou la panser; puis le
pente, de manière à procurer aux eaux un fa
lement.

— Cette étable fait juger de tout le reste, d
tas; sans vouloir vous flatter, voilà de beaux

— Ils n'ont pas été obtenus sans peine,
Benassis; mais quels bestiaux !

— Certes, ils sont magnifiques, et vous av
de me les vanter, répondit Genestas.

— Maintenant, reprit le médecin quand
cheval et qu'il eut passé le portail, nous allons
nos nouveaux *défrichis* et les terres à blé, le
de ma commune que j'ai nommé la Beauce.

Pendant environ une heure, les deux caval
chèrent à travers des champs sur la belle
desquels le militaire complimenta le médecin
regagnèrent le territoire du bourg en suivant
tagne, tantôt parlant, tantôt silencieux, selo
pas des chevaux leur permettait de parler ou
geait à se taire.

— Je vous ai promis hier, dit Benassis à Ge
arrivant dans une petite gorge par laquelle
cavaliers débouchèrent dans la grande vallée,
montrer un des soldats qui sont revenus de
après la chute de Napoléon. Si je ne me trom
allons le trouver à quelques pas d'ici recreu
espèce de réservoir naturel où s'amassent les
la montagne, et que les atterrissements ont
Mais, pour vous rendre cet homme intéressan
vous raconter sa vie. Il a nom Gondrin, repri

ris par la grande réquisition de 1792, à l'âge de
huit ans, et incorporé dans l'artillerie. Simple sol-
il a fait les campagnes d'Italie sous Napoléon, l'a
en Égypte, est revenu d'Orient à la paix d'Amiens;
enrégimenté sous l'Empire dans les pontonniers
garde, il a constamment servi en Allemagne. En
ier lieu, le pauvre ouvrier est allé en Russie.

- Nous sommes un peu frères, dit Genestas, j'ai fait
èmes campagnes. Il a fallu des corps de métal pour
ter aux fantaisies de tant de climats différents. Le
Dieu a, par ma foi, donné quelque brevet d'inven-
pour vivre à ceux qui sont encore sur leurs quilles
s avoir traversé l'Italie, l'Égypte, l'Allemagne, le
ugal et la Russie!

- Aussi allez-vous voir un bon tronçon d'homme,
it Benassis. Vous connaissez la déroute, inutile de
en parler. Mon homme est un des pontonniers de
résina, il a contribué à construire le pont sur le-
a passé l'armée ; et pour en assujettir les premiers
alets, il s'est mis dans l'eau jusqu'à mi-corps. Le
ral Éblé, sous les ordres duquel étaient les ponton-
s, n'en a pu trouver que quarante-deux assez
s, comme dit Gondrin, pour entreprendre cet
age. Encore le général s'est-il mis à l'eau lui-même
es encourageant, les consolant, et leur promettant
acun mille francs de pension et la croix de légion-
e. Le premier homme qui est entré dans la Bérésina
la jambe emportée par un gros glaçon, et l'homme
iv sa jambe. Mais vous comprendrez mieux les
cultés de l'entreprise par les résultats : des quarante-
x pontonniers, il ne reste aujourd'hui que Gondrin.

MC/578

Trente-neuf d'entre eux ont péri au pass
Bérésina, et les deux autres ont fini misé
dans les hôpitaux de la Pologne. Ce pau
n'est revenu de Wilna qu'en 1814, après la r
Bourbons. Le général Éblé, de qui Gondrin n
mais sans avoir les larmes aux yeux, était
pontonnier, devenu sourd, infirme, et qui n
lire ni écrire, n'a donc plus trouvé ni soutien
seur. Arrivé à Paris en mendiant son pain,
fait des démarches dans les bureaux du minis
guerre pour obtenir, non les mille francs d
promis, non la croix de légionnaire, mais la
traite à laquelle il avait droit après vingt-de
service et je ne sais combien de campagnes;
eu ni solde arriérée, ni frais de route, ni pens
un an de sollicitations inutiles, pendant lequel
la main à tous ceux qu'il avait sauvés, le p
est revenu ici désolé, mais résigné. Ce héro
creuse des fossés à dix sous la toise. Habitué à
dans les marécages, il a, comme il le dit, l'
des ouvrages dont ne se soucie aucun ou
curant les mares, en faisant les tranchées dan
inondés, il peut gagner environ trois francs
Sa surdité lui donne l'air triste, il est peu c
son naturel, mais il est plein d'âme. Nous som
amis. Il dîne avec moi les jours de la bataille
litz, de la fête de l'empereur, du désastre de W
et je lui présente au dessert un Napoléon pour
son vin de chaque trimestre. Le sentiment de
que j'ai pour cet homme est d'ailleurs partagé
la commune, qui ne demanderait pas mieux q

crir. S'il travaille, c'est par fierté. Dans toutes les
sons où il entre, chacun l'honore à mon exemple
invite à dîner. Je n'ai pu lui faire accepter ma pièce
vingt francs que comme portrait de l'empereur.
justice commise envers lui l'a profondément affligé,
il regrette encore plus la croix qu'il ne désire la
sion. Une seule chose le console. Quand le général
présenta les pontonniers valides à l'empereur,
s la construction des ponts, Napoléon a embrassé
e pauvre Gondrin, qui, sans cette accolade, serait
t-être déjà mort; il ne vit que par ce souvenir et par
pérance du retour de Napoléon; rien ne peut le con-
cre de sa mort, et persuadé que sa captivité est
aux Anglais, je crois qu'il tuerait sur le plus léger
texte le meilleur des aldermen voyageant pour son
sir.

– Allons! allons! s'écria Genestas en se réveillant
a profonde attention avec laquelle il écoutait le
lecin, allons vivement, je veux voir cet homme!
t les deux cavaliers mirent leurs chevaux au grand
.

– L'autre soldat, reprit Benassis, est encore un de
hommes de fer qui ont roulé dans les armées. Il a
u comme vivent tous les soldats français, de balles,
coups, de victoires; il a beaucoup souffert et n'a ja-
is porté que des épaulettes de laine. Son caractère
jovial, il aime avec fanatisme Napoléon, qui lui a
né la croix sur le champ de bataille à Valontina.
ai Dauphinois, il a toujours eu soin de se mettre
règle; aussi a-t-il sa pension de retraite et son traite-
nt de légionnaire. C'est un soldat d'infanterie,

MC/578

nommé Goguelat, qui a passé dans la garde e
Il est en quelque sorte la femme de ménage de
Tous deux demeurent ensemble chez la veuve
porteur. à laquelle ils remettent leur argent;
femme les loge, les nourrit, les habille, le
comme s'ils étaient ses enfants. Goguelat est
de la poste. En cette qualité, il est le diseur de
du canton, et l'habitude de les raconter en fai
des veillées, le conteur en titre; aussi Gondrin le
t-il comme un bel esprit, comme un *malin*
Goguelat parle de Napoléon, le pontonnier sem
ner ses paroles au seul mouvement des lè
vont ce soir à la veillée, qui a lieu dans un
granges, et que nous puissions les voir sans ét
vous donnerai le spectacle de cette scène. M
voici près de la fosse, et je n'aperçois pas m
pontonnier.

Le médecin et le commandant regardèrent a
ment autour d'eux, ils ne virent que la pelle, l
la brouette, la veste militaire de Gondrin aup
tas de boue noire; mais nul vestige de l'homm
différents chemins pierreux par lesquels ver
eaux, espèces de trous capricieux presque tou
gés par de petits arbustes.

— Il ne peut être bien loin. Ohé! Gondrin!
nassis.

Genestas aperçut alors la fumée d'une pipe
feuillages d'un éboulis, et la montra du doigt au
qui répéta son cri. Bientôt le vieux pontonnier
la tête, reconnut le maire et descendit par un pe
tier.

Eh bien, mon vieux, lui cria Benassis en faisant
espèce de cornet acoustique avec la paume de sa
, voici un camarade, un Égyptien qui t'a voulu

ndrin leva promptement la tête vers Genestas, et
ta ce coup d'œil profond et investigateur que les
soldats ont su se donner à force de mesurer
ptement leurs dangers. Après avoir vu le ruban
du commandant, il porta silencieusement le re-
de sa main à son front.

Si le petit tondu vivait encore, lui cria l'officier,
rais la croix et une belle retraite, car tu as sauvé
à tous ceux qui portent les épaulettes et qui se
trouvés de l'autre côté de la rivière le 1er octo-
812; mais, mon ami, ajouta le commandant en
nt pied à terre et lui prenant la main avec une
ine effusion de cœur, je ne suis pas ministre de la
e.

entendant ces paroles, le vieux pontonnier se
a sur ses jambes après avoir soigneusement secoué
ndres de sa pipe et l'avoir serrée, puis il dit en pen-
la tête : — Je n'ai fait que mon devoir, mon offi-
mais les autres n'ont point fait le leur à mon égard.
'ont demandé mes papiers! Mes papiers?... leur
dit, mais c'est le vingt-neuvième bulletin.

Il faut réclamer de nouveau, mon camarade. Avec
rotections, il est impossible aujourd'hui que tu
iennes pas justice.

Justice! cria le vieux pontonnier d'un ton qui fit
aillir le médecin et le commandant.

MC/578

Il y eut un moment de silence, pendant lequ
cavaliers regardèrent ce débris des soldats d
que Napoléon avait triés dans trois générations
était certes un bel échantillon de cette massei
tible qui se brisa sans rompre. Ce vieil hom
peine cinq pieds, son buste et ses épaules s'ét
digieusement élargis; sa figure, tannée, sil
rides, creusée, mais musculeuse, conservait en
ques vestiges de martialité. Tout en lui avai
tère de rudesse: son front semblait être un
pierre, ses cheveux rares et gris retombai
comme si déjà la vie manquait à sa tête fa
bras, couverts de poils aussi bien que sa poi
une partie se voyait par l'ouverture de sa ch
sière, annonçaient une force extraordinai
était campé sur ses jambes presque torses com
base inébranlable.

— Justice? répéta-t-il, il n'y en aura jamais
autres! Nous n'avons point de porteurs de
pour demander notre dû. Et comme il faut se
bocal, dit-il en se frappant l'estomac, nous n
le temps d'attendre. Or, vu que les paroles de
passent leur vie à se chauffer dans les bure
pas la vertu des légumes, je suis revenu p
solde sur le fonds commun, dit-il en frapp
avec sa pelle.

— Mon vieux camarade, cela ne peut pas al
ça! dit Genestas. Je te dois la vie et je serais
ne te donnais un coup de main! Moi, je m
d'avoir passé sur les ponts de la Bérésina, je
bons lapins qui en ont aussi la mémoire tou

et ils me seconderont pour te faire récompenser
a patrie comme tu le mérites.
Ils vous appelleront bonapar te! Ne vous mêlez
e cela, mon officier. D'ailleurs, j'ai filé sur les
ères, et j'ai fait ici mon trou comme un boulet
. Seulement, je ne m'attendais pas, après avoir
gé sur les chameaux du désert et avoir bu un verre
n au coin du feu de Moscou, à mourir sous les
s que mon père a plantés, dit-il en se remettant
vrage.
Pauvre vieux, dit Genestas. A sa place, je ferais
ne lui, nous n'avons plus notre père. Monsieur, dit-
enassis, la résignation de cet homme me cause une
esse noire, il ne sait pas combien il m'intéresse, et
oire que je suis un de ces gueux dorés insensibles
misères du soldat. Il revint brusquement, saisit le
nnier par la main, et lui cria dans l'oreille: — Par
ix que je porte, et qui signifiait autrefois honneur,
e de faire tout ce qui sera humainemem possible
reprendre pour t'obtenir une pension, quand je
ais avaler dix refus de ministre, solliciter le roi,
uphin et toute la boutique!
entendant ces paroles, le vieux Gondrin tressaillit,
rda Genestas et lui dit:
Vous avez donc été simple soldat?
commandant inclina la tête. A ce signe le ponton-
s'essuya la main, prit celle de Genestas, la lui serra
un mouvement plein d'âme, et lui dit: — Mon
éral, quand je me suis mis à l'eau là-bas, j'avais fait
rmée l'aumône de ma vie, donc il y a eu du gain,
que je suis encore sur mes ergots. Tenez, voulez-

MC/578

vous voir le fond du sac? Eh bien, depuis qu
a été dégommé, je n'ai plus goût à rien. Enfin
assigné ici, ajouta-t-il gaiement en montran
vingt mille francs à prendre, et je m'en paye
comme dit c't autre!

— Allons, mon camarade, dit Genestas é
sublimité de ce pardon, tu auras du moins i
chose que tu ne puisses pas m'empêcher de t

Le commandant se frappa le cœur, regard
tonnier pendant un moment, remonta sur so
et continua de marcher à côté de Benassis.

—De semblables cruautés administratives
la guerre des pauvres contre les riches, dit le
Les gens auxquels le pouvoir est momentaném
n'ont jamais pensé sérieusement aux dévelo
nécessaires d'une injustice commise envers l
du peuple. Un pauvre, obligé de gagner son p
dien, ne lutte pas longtemps, il est vrai; mais
et trouve des échos dans tous les cœurs souffr
seule iniquité se multiplie par le nombre de c
sentent frappés en elle. Ce levain fermente. Ce
encore. Il en résulte un plus grand mal. Ces
entretiennent chez le peuple une sourde hai
les supériorités sociales. Le bourgeois devien
l'ennemi du pauvre, qui le met hors la loi, le
le vole. Pour le pauvre, le vol n'est plus ni u
un crime, mais une vengeance. Si, quand il
rendre justice aux petits, un administrateur
traite et filoute leurs droits acquis, comment
nous exiger de malheureux sans pain résig
leurs peines et respect aux propriétés ?... Je

nt qu'un garçon de bureau, de qui le service con-
à épousseter des papiers, a eu les mille francs de
on promis à Gondrin. Puis certaines gens, qui
jamais mesuré l'excès des souffrances, accusent
s les vengeances populaires! Mais le jour où le
rnement a causé plus de malheurs individuels que
spérités, son renversement ne tient qu'à un ha-
en le renversant, le peuple solde ses comptes à sa
re. Un homme d'État devrait toujours se peindre
vres aux pieds de la Justice; elle n'a été inventée
our eux.

arrivant sur le territoire du bourg, Benassis
lans le chemin deux personnes en marche, et dit
mmandant, qui depuis quelque temps allait tout
: — Vous avez vu la misère résignée d'un vété-
e l'armée, maintenant vous allez voir celle d'un
agriculteur. Voilà un homme qui, pendant toute
a pioché, labouré, semé, recueilli pour les

estas aperçut alors un pauvre vieillard qui che-
de compagnie avec une vieille femme. L'homme
sait souffrir de quelque sciatique, et marchait
ement, les pieds dans de mauvais sabots. Il por-
r son épaule un bissac, dans la poche duquel
aient quelques instruments dont les manches,
s par une long usage et par la sueur, produisaient
er bruit; la poche de derrière contenait son pain,
ues oignons crus et des noix. Ses jambes sem-
t déjetées. Son dos, voûté par les habitudes du
l, le forçait à marcher tout ployé; aussi, pour
rver son équilibre, s'appuyait-il sur un long bâton.

MC/578

Ses cheveux, blancs comme la neige, flottaien
mauvais chapeau rougi par les intempéries d
et recousu avec du fil blanc. Ses vêtements
toile, rapetassés en cent endroits, offraient
trastes de couleurs. C'était une sorte de ruine
à laquelle ne manquait aucun des caractères
dent les ruines si touchantes. Sa femme, un
droite qu'il ne l'était, mais également co
haillons, coiffé d'un bonnet grossier, porta
dos un vase de grès rond et aplati, tenu par
roie passée dans les anses. Ils levèrent la tête
dant le pas des chevaux, reconnurent Benass
rêtèrent. Ces deux vieillards, l'un perclus
travail, l'autre, sa compagne fidèle, également
montrant tous deux des figures dont les trai
effacés par les rides, la peaux noircie par le
endurcie par les intempéries de l'air, faisa
voir. L'histoire de leur vie n'eût pas été g
leurs physionomies, leur attitude l'aurait fa
Tous deux ils avaient travaillé sans cesse, et
souffert ensemble, ayant beaucoup de maux
joies à partager; ils paraissaient s'être ac
cette mauvaise fortune comme le prisonnier
sa geôle; en eux tout était simplesse. Leur
ne manquaient pas d'une sorte de gaie fran
les examinant bien, leur vie monotone, le
de pauvres êtres, semblait presque enviable.
bien chez eux trace de douleur, mais absence
grins.

— Eh bien, mon brave père Moreau, vo
donc absolument toujours travailler?

Oui, monsieur Benassis. Je vous défricherai en-
ne bruyère ou deux avant de crever, répondit
ent le vieillard dont les petits yeux noirs s'ani-
t.

Est-ce du vin que porte là votre femme? Si vous
llez pas vous reposer, au moins faut-il boire du

Me reposer! ça m'ennuie. Quand je suis au soleil,
à défricher, le soleil et l'air me raniment.
au vin, oui, monsieur, ceci est du vin, et je sais
que c'est vous qui nous l'avez fait avoir pour
e rien chez monsieur le maire de Courteil. Ah!
vez beau être malicieux, on vous reconnaît tout
me.

Allons, adieu, la mère. Vous allez sans doute à la
du Champferlu aujourd'hui?

Oui, monsieur, elle a été commencée hier soir.
on courage! dit Benassis. Vous devez quelque-
re bien contents en voyant cette montagne que
vez presque toute défrichée à vous seuls.

Dame, oui, monsieur, répondit la vieille, c'est
ouvrage! Nous avons bien gagné le droit de man-
si pain.

Vous voyez, dit Benassis à Genestas, le travail, la
à cultiver, voilà le grand-livre des pauvres. Ce
mme se croirait déshonoré s'il allait à l'hopital
mendiait; il veut mourir la pioche en main, en
champ, sous le soleil. Ma foi, il a un fier courage!
e de travailler, le travail est devenu sa vie; mais
me craint-il pas la mort! il est profondément phi-
he sans s'en douter. Ce vieux père Moreau m'a

MC/578

donné l'idée de fonder dans ce canton un hos
les laboureurs, pour les ouvriers, enfin pour
de la campagne qui, après avoir travaillé pend
leur vie, arrivent à une vieillesse honorable
Monsieur, je ne comptais pas sur la fortun
faite, et qui m'est personnellement inutile. Il
de chose à l'homme tombé du faîte de ses es
La vie des oisifs est la seule qui coûte cher,
même est-ce un vol social que de consommer
produire. En apprenant les discussions qui s
lors de sa chute au sujet de sa pension, Napo
n'avoir besoin que d'un cheval et d'un écu
En venant ici, j'avais renoncé à l'argent. D
reconnu que l'argent représente des facultés
nécessaire pour faire le bien. J'ai donc par
ment donné ma maison pour fonder un hosp
malheureux vieillards sans asile, et qui serv
fiers que ne l'est Moreau, puissent passer le
jours. Puis une certaine partie des neuf mille
rente que me rapportent mes terres et mon m
destinée à donner, dans les hivers trop rud
cours à domicile aux individus réellement n
Cet établissement sera sous la surveillance
municipal, auquel s'adjoindra le curé comme
De cette manière, la fortune que le hasard
trouver dans ce canton y demeurera. Les règ
cette institution sont tout tracés dans mon t
il serait fastidieux de vous les rapporter, il suf
dire que j'y ai tout prévu. J'ai même créé un
réserve qui doit permettre un jour à la com
payer plusieurs bourses à des enfants qui do

espérance pour les arts ou pour les sciences. Ainsi,
e après ma mort, mon œuvre de civilisation se
nuera. Voyez-vous, capitaine Bluteau, lorsqu'on a
mencé une tâche, il est quelque chose en nous qui
pousse à ne pas la laisser imparfaite. Ce besoin
re et de perfection est un des signes les plus évi-
s d'une destinée à venir. Maintenant allons vite, il
que j'achève ma ronde, et j'ai encore cinq ou six
des à voir.

Après avoir trotté pendant quelque temps en silence,
ssis dit en riant à son compagnon : — Ah çà,
taine Bluteau, vous me faites babiller comme un
, et vous ne me dites rien de votre vie, qui doit
curieuse. Un soldat de votre âge a vu trop de cho-
pour ne pas avoir plus d'une aventure à raconter.
Mais, répondit Genestas, ma vie est la vie de l'ar-
Toutes les figures militaires se ressemblent.
ant jamais commandé, étant toujours resté dans le
à recevoir ou à donner des coups de sabre, j'ai
comme les autres. Je suis allé là où Napoléon nous
nduits, et me suis trouvé en ligne à toutes les ba-
es où a frappé la garde impériale. C'est des évé-
ents bien connus. Avoir soin de ses chevaux, souf-
quelquefois la faim et la soif, se battre quand il
, voilà toute la vie du soldat. N'est-ce pas simple
me bonjour? Il y a des batailles qui pour nous
es sont tout entières dans un cheval déferré qui
s laisse dans l'embarras. En somme, j'ai vu tant de
s, que je me suis accoutumé à en voir, et j'ai vu
de morts que j'ai fini par compter ma propre vie
r rien.

MC/578

— Mais cependant vous avez dû être per
ment en péril pendant certains moments, et
gers particuliers seraient curieux racontés p
— Peut-être, répondit le commandant.
— Eh bien, dites-moi ce qui vous a le p
N'ayez pas peur, allez! je ne croirai pas
manquiez de modestie quand même vous
quelque trait d'héroïsme. Lorsqu'un homme
sûr d'être compris par ceux auxquels il se
doit-il pas éprouver une sorte de plaisir à
fait cela?
— Eh bien, je vais vous raconter une pa
qui me cause quelquefois des remords. Pe
quinze années que nous nous sommes battus, il
pas arrivé une seule fois de tuer un homme h
de légitime défense. Nous sommes en ligne, n
geons; si nous ne renversons pas ceux qui se
nous, il ne nous demandent pas permission
conscience est tranquille. Mais, mon cher m
m'est arrivé de casser les reins à un cama
une circonstance particulière. Par réflexion,
m'a fait de la peine, et la grimace de cet h
revient quelquefois. Vous allez en juger... C'
dant la retraite de Moscou. Nous avions plus l
un troupeau de bœufs harassés que d'être
armée. Adieu la discipline et les drapeaux
était son maître, et l'empereur, on peut le
là où finissait son pouvoir. En arrivant à S
petit village au-dessus de la Bérésina, nous
des granges, des cabanes à démolir, des

e enterrées et quelques betteraves. Depuis quelque
ps nous n'avions rencontré ni maisons ni man-
ille, l'armée a fait bombance. Les premiers venus,
me vous pensez, ont tout mangé. Je suis arrivé un
derniers. Heureusement pour moi je n'avais faim
de sommeil. J'avise une grange, j'y entre, j'y vois
vaingtaine de généraux, des officiers supérieurs,
hommes, sans les flatter, de grand mérite : Junot,
onne, l'aide de camp de l'empereur, enfin les
ses têtes de l'armée. Il y avait aussi de simples
ts qui n'auraient pas donné leur lit de paille à un
chal de France. Les uns dormaient debout, ap-
s contre le mur faute de place, les autres étaient
lus à terre, et tous si bien pressés les uns contre
utres afin de se tenir chaud, que je cherche vai-
nt un coin pour m'y mettre. Me voilà marchant
plancher d'hommes : les uns grognaient, les
ne disaient rien, mais personne ne se déran-
On ne se serait pas dérangé pour éviter un bou-
canon; mais on n'était pas obligé là de suivre
aximes de la civilité puérile et honnête. Enfin
çois au fond de la grange une espèce de toit in-
r sur lequel personne n'avait eu l'idée ou la force
être de grimper; j'y monte, je m'y arrange, et
je suis étalé tout de mon long, je regarde ces
es étendus comme des veaux. Ce triste spectacle
presque rire. Les uns rongeaient des carottes
es en exprimant une sorte de plaisir animal, et
néraux enveloppés de mauvais châles ronflaient
re des tonnerres. Une branche de sapin allumée
uit la grange, elle y aurait mis le feu, personne

MC/578

ne se serait levé pour l'éteindre. Je me couc
dos, et avant de m'endormir je lève naturell
yeux en l'air; je vois alors la maîtresse pou
quelle reposait le toit et qui supportait le
faire un léger mouvement d'orient en occid
sacrée poutre dansait très-joliment. « Messi
dis-je, il se trouve dehors un camarade q
chauffer à nos dépens. » La poutre allait bie
ber. « Messieurs, messieurs, nous allons pé
la poutre ; » criai-je encore assez fort pour ré
camarades de lit. Monsieur, ils ont bien r
poutre; mais ceux qui dormaient se sont re
mir, et ceux qui mangeaient ne m'ont mêm
pondu. Voyant cela, il me fallut quitter ma
risque de la voir prendre car il s'agissait de
tas de gloires. Je sors donc, je tourne la
j'avise un grand diable de Wurtembergeois q
poutre avec un certain enthousiasme. « Aho
dis-je en lui faisant comprendre qu'il fallait
travail. — *Geth mir aus dem gesicht, oder*
dich todt ! cria-t-il.— Ah bien oui ! *Qué mir*
guesit, lui répondis-je, il ne s'agit pas de
prends son fusil qu'il avait laissé par terre, j
es reins, je rentre et je dors. Voilà l'affaire.

— Mais c'était un cas de légitime défense
contre un homme au profit de plusieurs, v
donc rien à vous reprocher, dit Benassis.

— Les autres, reprit Genestas, ont cru q
eu quelque lubie ; mais lubie ou non- beauco
gens-là vivent à leur aise aujourd'hui dans

ls sans avoir le cœur oppressé par la reconnais-
ce.

— N'auriez-vous donc fait le bien que pour en per-
oir cet exorbitant intérêt appelé reconnaissance ? en riant Benassis. Ce serait faire de l'usure.

— Ah ! je sais bien, répondit Genestas, que le mérite
e bonne action s'envole au moindre profit qu'on
etire ; la raconter, c'est s'en constituer une rente
our-propre qui vaut bien la reconnaissance. Ce-
lant si l'honnête homme se taisait toujours, l'obligé
parlerait guère du bienfait. Dans votre système,
uple a besoin d'exemples ; or, par ce silence géné-
où donc en trouverait-il ? Encore autre chose ! si notre
vre pontonnier, qui a sauvé l'armée française et qui
'est jamais trouvé en position d'en jaser avec fruit,
rait pas conservé l'exercice de ses bras, sa conscience
onnerait-elle du pain?.. répondez à cela, philosophe?

— Peut-être n'y a-t-il rien d'absolu en morale, ré-
dit Benassis ; mais cette idée est dangereuse, elle
e l'égoïsme interpréter les cas de conscience au pro-
e l'intérêt personnel. Écoutez, capitaine ; l'homme
obéit strictement aux principes de la morale n'est-il
plus grand que celui qui s'en écarte, même par né-
sité ? Notre pontonnier, tout à fait perclus et mou-
t de faim, ne serait-il pas sublime au même chef
l'est Homère ? La vie humaine est sans doute une
nière épreuve pour la vert... comme pour le génie,
lement réclamés par un monde meilleur. La vertu,
génie, me semblent les deux plus belles formes de ce
nplet et constant dévouement que Jésus-Christ est
u apprendre aux hommes. Le génie reste pauvre

MC/578

en éclairant le monde, la vertu garde le silen
sacrifiant pour le bien général.

— D'accord, monsieur, dit Genestas, mais
est habitée par des hommes et non par des an
ne sommes pas parfaits.

— Vous avez raison, reprit Benassis. Po
compte, j'ai rudement abusé de la faculté de c
des fautes. Mais ne devons-nous pas tendre à l
tion? La vertu n'est-elle pas pour l'âme un b
qu'il faut contempler sans cesse comme un cél
dèle?

— *Amen*, dit le militaire. On vous le passe,
vertueux est une belle chose; mais convenez a
la vertu est une divinité qui peut se permettre
bout de conversation, en tout bien tout honne

— Ah! monsieur, dit le médecin en souri
une sorte de mélancolie amère, vous avez l'inc
de ceux qui vivent en paix avec eux-mêmes
que je suis sévère comme un homme qui voit h
taches à effacer dans sa vie.

Les deux cavaliers étaient arrivés à une ch
située sur le bord du torrent. Le médecin y en
nestas demeura sur le seuil de la porte, regard
à tour le spectacle offert par ce frais paysage,
térieur de la chaumière où se trouvait un homm
ché. Après avoir examiné son malade, Benassis
tout à coup : — Je n'ai pas besoin de venir
bonne femme, si vous ne faites pas ce que j'or
Vous avez donné du pain à votre mari, vous
donc le tuer? Sac à papier! si vous lui faites p
maintenant autre chose que son eau de chien

emets pas les pieds ici, et vous irez chercher un
ecin où vous voudrez.

- Mais, mon cher monsieur Benassis, le pauvre
x criait la faim, et quand un homme n'a rien mis
son estomac depuis quinze jours...

Ah çà! voulez-vous m'écouter? Si vous laissez
ger une seule bouchée de pain à votre homme
t que je lui permette de se nourrir, vous le tuerez,
dez-vous?

On le privera de tout, mon cher monsieur. Va-t-i
x? dit-elle en suivant le médecin.

Mais non, vous avez empiré son état en lui don-
à manger. Je ne puis donc pas vous persuader,
vaise tête que vous êtes, de ne pas nourrir les gens
oivent faire diète? Les paysans sont incorrigibles!
a Benassis en se tournant vers l'officier. Quand un
le n'a rien pris depuis quelques jours, ils le croient
et le bourrent de soupe ou de vin. Voilà une mal-
use femme qui a failli tuer son mari.

Tuer mon homme pour une pauvre petite trem-
au vin!

Certainement, ma bonne femme. Je suis étonné
trouver encore en vie après la trempette que vous
ez apprêtée. N'oubliez pas de faire bien exacte-
ce que je vous ai dit.

Oh! mon cher monsieur, j'aimerais mieux mourir
même que d'y manquer.

Allons, je verrai bien cela. Demain soir je revien-
le saigner.

Suivons à pied le torrent, dit Benassis à Genestas,

MC/578

d'ici à la maison où je dois me rendre il n'e
de chemin pour les chevaux. Le petit gar
homme nous gardera nos bêtes. — Admire
notre jolie vallée, reprit-il, n'est-ce pas un
glais? Nous allons maintenant chez un ouvr
solable de la mort d'un de ses enfants. Son
encore, a voulu pendant la dernière moisson
comme un homme, le pauvre enfant a
forces, il est mort de langueur à la fin de
Voici la première fois que je rencontre le
paternel si développé. Ordinairement les p
grettent dans leurs enfants morts la perte d'
utile qui fait partie de leur fortune, les regr
raison de l'âge. Une fois adulte, un enfant
capital pour son père. Mais ce pauvre hom
son fils véritablement. « Rien ne me conso
perte! » m'a-t-il dit un jour que je le vis da
debout, immobile, oubliant son ouvrage, app
faux, tenant à la main sa pierre à repasser
prise pour s'en servir et dont il ne se servai
m'a plus reparlé de son chagrin ; mais il e
taciturne et souffrant. Aujourd'hui, l'une de s
filles est malade...

Tout en causant, Benassis et son hôte étai
à une maisonnette située sur la chaussée d'
à tan. Là, sous un saule, ils aperçurent u
d'environ quarante ans qui restait debout en
du pain frotté d'ail.

— Eh bien, Gasnier, la petite va-t-elle mi

— Je ne sais pas, monsieur, dit-il d'un ai
vous allez la voir, ma femme est auprès d'el

oins, j'ai bien peur que la mort ne soit entré
moi pour tout m'emporter.

La mort ne se loge chez personne, Gasnier, elle
as le temps. Ne perdez pas courage.

assis entra dans la maison suivi du père. Une
heure après, il sortit accompagné de la mère, à
lle il dit :

Soyez sans inquiétude, faites ce que je vous a
mandé de faire, elle est sauvée.

Si tout cela vous ennuyait, dit ensuite le médecin
ilitaire en remontant à cheval, je pourrais vous
e dans le chemin du bourg, et vous y retourne-

Non, par ma foi, je ne m'ennuie pas.

Mais vous verrez partout des chaumières qui se
mblent, rien n'est en apparence plus monotone
a campagne.

Marchons, dit le militaire.

ndant quelques heures ils coururent ainsi dans le
traversèrent le canton dans sa largeur, et vers
ir, ils revinrent dans la partie qui avoisinait le
g.

Il faut que j'aille maintenant là-bas, dit le mé-
à Genestas en lui montrant un endroit où s'é-
ent des ormes. Ces arbres ont peut-être deux
s ans, ajouta-t-il. Là demeure cette femme pour
elle un garçon est venu me chercher hier au mo-
t de dîner, en me disant qu'elle était devenue
che.

— Était-ce dangereux?

— Non, dit Benassis, effet de grossesse. Cette femme

MC/578

est à son dernier mois. Souvent dans cette pé
ques femmes éprouvent des spasmes. Mais
jours, par précaution, que j'aille voir s'il n'e
venu d'alarmant; j'accoucherai moi-même
D'ailleurs je vous montrerai là l'une de no
nouvelles, une briqueterie. Le chemin
voulez-vous galoper?

— Votre bête me suivra-t-elle? dit G
criant à son cheval : Haut, Neptune!

En un clin d'œil l'officier fut emporté à
disparut dans un tourbillon de poussière;
la vitesse de son cheval, il entendit toujours
à ses côtés. Benassis dit un mot à sa monture,
le commandant qui ne le rejoignit qu'à la
au moment où le médecin attachait tranquil
cheval au pivot d'un échalier.

— Que le diable vous emporte! s'écria G
regardant le cheval qui ne suait ni ne souffl
bête avez-vous donc là?

— Ah! répondit en riant le médecin,
prise pour une rosse. Pour le moment, l'his
bel animal nous prendrait trop de temps;
suffise de savoir que Roustan est un vrai b
de l'Atlas. Un cheval barbe vaut un cheval
mien gravit les montagnes au grand galop s
ler son poil, et trotte d'un pied sûr le long
pices. C'est un cadeau bien gagné, d'ailleurs
a cru me payer ainsi la vie de sa fille, un
riches héritières de l'Europe, que j'ai trouvée
sur la route de Savoie. Si je vous disais co
guéri cette jeune personne, vous me prendri

an. Eh! eh! j'entends des grelots de chevaux et
t d'une charrette dans le sentier, voyons si par
ce serait Vigneau lui-même, et regardez bien
nme.

tôt l'officier aperçut quatre énormes chevaux
és comme ceux que possèdent les cultivateurs
aisés de la Brie. Les bouffettes de laine, les
les cuirs avaient une sorte de propreté cossue.
tte vaste charrette, peinte en bleu, se trouvait
garçon joufflu bruni par le soleil, et qui sifflait
nt son fouet comme un fusil au port d'armes.
on, ce n'est que le charretier, dit Benassis. Ad-
n peu comme le bien-être industriel du maître
e sur tout, même sur l'équipage de ce voiturier!
pas l'indice d'une intelligence commerciale
are au fond des campagnes?

i, oui, tout cela paraît très-bien ficelé, reprit
ire.

bien, Vigneau possède deux équipages sem-
En outre, il a le petit bidet d'allure sur lequel
re ses affaires, car son commerce s'étend main-
fort loin, et quatre ans auparavant cet homme
édait rien; je me trompe, il avait des dettes.
trons.

on garçon, dit Benassis au charretier, madame
doit être chez elle?

onsieur, elle est dans le jardin, je viens de l'y
r-dessus la haie, je vais la prévenir de votre

stas suivit Benassis qui lui fit parcourir un vaste
fermé par des haies. Dans un coin étaient amon-

MC/578

celées les terres blanches et l'argile néces
fabrication des tuiles et des carreaux; d'un
s'élevaient en tas les fagots de bruyères
pour chauffer le four; plus loin, sur une ai
par des claies, plusieurs ouvriers concas
pierres blanches ou manipulaient les terre
en face de l'entrée, sous les grands orm
fabrique de tuiles rondes et carrées, gra
verdure terminée par les toits de la séche
laquelle se voyaient le four et sa gueule p
longues pelles, son chemin creux et noir. Il
parallèlement à ces constructions, un bâtim
assez misérable qui servait d'habitation à
où les remises, les écuries, les étables, la gra
été pratiquées. Des volailles et des cochon
dans le grand terrain. La propreté qui régn
différents établissements et leur bon état de
attestaient la vigilance du maître.

— Le prédécesseur de Vigneau, dit Ber
un malheureux, un fainéant qui n'aimait
Jadis ouvrier, il savait chauffer son four e
façons, voilà tout; il n'avait d'ailleurs n
esprit commercial. Si l'on ne venait pas c
marchandises, elles restaient là, se détério
perdaient. Aussi mourait-il de faim. Sa fe
avait rendue presque imbécile par ses m
tements, croupissait dans la misère. Cet
cette incurable stupidité me faisaient telle
frir, et l'aspect de cette fabrique m'était si d
que j'évitais de passer par ici. Heureus
homme et sa femme étaient vieux l'un et

jour le tuilier eut une attaque de paralysie, et
fis aussitôt placer à l'hospice de Grenoble. Le
étaire de la tuilerie consentit à la reprendre
discussion dans l'état où elle se trouvait, et je
ai de nouveaux locataires qui pussent participer
méliorations que je voulais introduire dans toutes
dustries du canton. Le mari d'une femme de
re de madame Gravier, pauvre ouvrier gagnant
u d'argent chez un potier où il travaillait, et qui
uvait soutenir sa famille, écouta mes avis. Cet
e eut assez de courage pour prendre notre tui-
à bail sans avoir un denier vaillant. Il vint s'y
er, apprit à sa femme, à la vieille mère de sa
e et à la sienne à façonner des tuiles, il en fit ses
ers. Je ne sais pas, foi d'honnête homme : com-
ils s'arrangèrent. Probablement Vigneau em-
a du bois pour chauffer son four, il alla sans
chercher ses matériaux la nuit par hottées et
anipula pendant le jour; enfin il déploya secrè-
t une énergie sans bornes, et les deux vieilles
s en haillons travaillèrent comme des nègres,
au put ainsi cuire quelques fournées, et passa
emière année en mangeant du pain chèrement
par les sueurs de son ménage ; mais il se sou-
Son courage, sa patience, ses qualités, le ren-
t intéressant à beaucoup de personnes, et il se
nnaître. Infatigable, il courait le matin à Gre-
e, y vendait ses tuiles et ses briques; puis il reve-
chez lui vers le milieu de la journée, retournait à
le pendant la nuit; il paraissait se multiplier. Vers
n de la première année, il prit deux petits gars pour

MC/578

l'aider. Voyant cela, je lui prêtai quelque arge
bien, monsieur, d'année en année, le sort de ce
mille s'améliora. Dès la seconde année, les deux
femmes ne façonnèrent plus de briques, ne broyèrent
de pierres ; elles cultivèrent les petits jardins, fi
soupe, raccommodèrent les habits, filèrent pend
soirée et allèrent au bois pendant le jour. La
femme, qui sait lire et écrire, tint les comptes, Vi
eut un petit cheval pour courir dans les envir
chercher des pratiques ; puis il étudia l'art du br
tier, trouva le moyen de fabriquer de beaux car
blancs et les vendit au-dessous du cours. La troisi
année il eut une charrette et deux chevaux. Qua
monta son premier équipage, sa femme devint pr
élégante. Tout s'accorda dans son ménage ave
gains, et toujours il y maintint l'ordre, l'économ
propreté, principes générateurs de sa petite fortu
put enfin avoir six ouvriers et les paya bien : il e
charretier, et mit tout chez lui sur un très-bon p
bref, petit à petit, en s'ingéniant, en étendant ses
vaux et son commerce, il s'est trouvé dans l'aisa
L'année dernière il a acheté la tuilerie ; l'année
chaine, il rebâtira sa maison. Maintenant toutes
bonnes gens sont bien portants et bien vêtus. La fem
maigre et pâle, qui d'abord partageait les soucis et
inquiétudes du maître, est redevenue grasse, fraîch
jolie. Les deux vieilles mères sont très-heureuses
vaquent aux menus détails de la maison et du co
merce. Le travail a produit l'argent, et l'argent, en d
nant la tranquillité, a rendu la santé, l'abondance et
joie. Vraiment ce ménage est pour moi la vivante h

re de ma commune et celle de jeunes États commer-
nts. Cette tuilerie, que je voyais jadis morne, vide,
propre, improductive, est maintenant en plein rap-
t, bien habitée, animée, riche et approvisionnée. Voici
r une bonne somme de bois, et tous les matériaux
essaires aux travaux de la saison ; car vous savez
on ne fabrique la tuile que pendant un certain temps
l'année, entre juin et septembre. Cette activité ne
-elle pas plaisir. Mon tuilier a coopéré à toutes les
structions du bourg. Toujours éveillé, toujours al-
et venant, toujours actif, il est nommé le *dévorant*
les gens du canton.

A peine Benassis avait-il achevé ces paroles qu'une
ne femme bien vêtue, ayant un joli bonnet, des bas
ncs, un tablier de soie, une robe rose, mise qui rap-
it un peu son ancien état de femme de chambre,
rit la porte à claire-voie qui menait au jardin, et
vança aussi vite que pouvait le permettre son état ;
is les deux cavaliers allèrent à sa rencontre. Madame
neau était en effet une jolie femme assez grasse, au
t basané, mais de qui la peau devait être blanche.
oique son front gardât quelques rides, vestiges de
ancienne misère, elle avait une physionomie heu-
se et avenante.

— Monsieur Benassis, dit-elle d'un accent câlin en le
ant s'arrêter, ne me ferez-vous pas l'honneur de
us reposer un moment chez moi?

— Si bien, répondit-il. Passez capitaine.

— Ces messieurs doivent avoir bien chaud ! Voulez-
us un peu de lait ou de vin ? Monsieur Benassis,
otez donc au vin que mon mari a eu la complaisance

MC/578

de se procurer pour mes couches? Vous me dire est bon.

— Vous avez un brave homme pour mari.

— Oui, monsieur, dit-elle avec calme en se re nant, j'ai été bien richement partagée.

— Nous ne prendrons rien, madame Vigneau, j nais voir seulement s'il ne vous était rien arrivé d cheux.

— Rien, dit-elle. Vous voyez, j'étais au jardin pée à biner pour faire quelque chose.

En ce moment, les deux mères arrivèrent pour Benassis, et le charretier resta immobile au mil la cour dans une direction qui lui permettait d garder le médecin.

— Voyons, donnez-moi votre main, dit Bena madame Vigneau.

Il tâta le pouls de la jeune femme avec une atte scrupuleuse, en se recueillant et demeurant silenc Pendant ce temps, les trois femmes examinaie commandant avec cette curiosité naïve que les ge la campagne n'ont aucune honte à exprimer.

— Au mieux, s'écria gaiement le médecin.

— Accouchera-t-elle bientôt? s'écrièrent les mères.

— Mais cette semaine sans doute. Vigneau e route? demanda-t-il après une pause.

— Oui, monsieur, répondit la jeune femme, hâte de faire ses affaires pour pouvoir rester au pendant mes couches, le cher homme!

— Allons, mes enfants, prospérez! Continuez à fortune et à faire le monde.

Genestas était plein d'admiration pour la propreté qui gnait dans l'intérieur de cette maison presque ruinée. voyant l'étonnement de l'officier, Benassis lui dit:

— Il n'y a que madame Vigneau pour savoir appro- ra insi un ménage! Je voudrais que plusieurs gens bourg vinssent prendre des leçons ici.

La femme du tuilier détourna la tête en rougissant; is les deux mères laissèrent éclater sur leur phy- nomie tout le plaisir que leur causaient les éloges médecin, et toutes trois l'accompagnèrent jusqu'à ndroit où étaient les chevaux.

— Eh bien, dit Benassis en s'adressant aux deux eilles, vous voilà bien heureuses! ne vouliez-vous s être grand'mères?

— Ah! ne m'en parlez pas, dit la jeune femme, ils e font enrager. Mes deux mères veulent un garçon, on mari désire une petite fille; je crois qu'il me sera en difficile de les contenter tous.

— Mais vous, que voulez-vous? dit en riant Be- assis.

— Ah! moi, monsieur, je veux un enfant.

— Voyez, elle est déjà mère, dit le médecin à l'officier en prenant son cheval par la bride.

— Adieu, monsieur Benassis, dit la jeune femme. Mon mari sera bien désolé de n'avoir pas été ici, quand il saura que vous y êtes venu.

— Il n'a pas oublié de m'envoyer mon millier de tuiles à la Grange-aux-Belles?

— Vous savez bien qu'il laisserait toutes les comman- des du canton pour vous servir. Allez, son plus grand

MC/578

regret est de prendre votre argent, mais je lui di
vos écus portent bonheur, et c'est vrai.

— Au revoir, dit Benassis.

Les trois femmes, le charretier et les deux ou
sortis des ateliers pour voir le médecin restèrent gr
autour de l'échalier qui servait de porte à la cu
afin de jouir de sa présence jusqu'au dernier mo
ainsi que chacun le fait pour les personnes chères
inspirations du cœur ne doivent-elles pas être pa
uniformes? aussi les douces coutumes de l'amitié
elles naturellement suivies en tout pays.

Après avoir examiné la situation du soleil, Be
dit à son compagnon : — Nous avons encore
heures de jour, et si vous n'êtes pas trop affamé,
irons voir une charmante créature à qui je donne
que toujours le temps qui me reste entre l'heu
mon dîner et celle où mes visites sont terminées.
nomme *ma bonne amie* dans le canton; mais ne cr
pas que ce surnom, en usage ici pour désigner
future épouse, puisse couvrir ou autoriser la moi
médisance. Quoique mes soins pour cette pauvre e
la rendent l'objet d'une jalousie assez concevable,
nion que chacun a prise de mon caractère interdi
méchant propos. Si personne ne s'explique la fan
à laquelle je parais céder en faisant à la Fosseuse
rente pour qu'elle puisse vivre sans être obligée
travailler, tout le monde croit à sa vertu; tout le m
sait que si mon affection dépassait une fois les bo
d'une amicale protection, je n'hésiterais pas un ins
à l'épouser. Mais, ajouta le médecin en s'efforçan
sourire, il n'existe de femme pour moi ni dans ce ca

illeurs. Un homme très-expansif, mon cher mon-
r, éprouve un invincible besoin de s'attacher par-
ièrement à une chose ou à un être entre tous les
et les choses dont il est entouré, surtout quand
lui la vie est déserte. Aussi, croyez-moi, monsieur,
toujours favorablement un homme qui aime son
n et son cheval! Parmi le troupeau souffrant que le
rd m'a confié, cette pauvre petite malade est pour
e qu'est dans mon pays le soleil, dans le Languedoc,
ebis chérie à laquelle les bergères mettent des ru-
s fanés, à qui elles parlent, qu'elles laissent pâturer
ng des blés, et de qui jamais le chien ne hâte la
he indolente.

n disant ces paroles Benassis restait debout, tenant
rins de son cheval, prêt à le monter, mais ne le
ant pas, comme si le sentiment dont il était agité
ouvait s'accorder avec de brusques mouvements.
Allons, s'écria-t-il, venez la voir! Vous mener
elle, n'est-ce pas vous dire que je la traite comme
sœur?

and les deux cavaliers furent à cheval, Genestas dit
édecin : — Serais-je indiscret en vous demandant
ques renseignements sur votre Fosseuse? Parmi
s les existences que vous m'avez fait connaître,
ne doit pas être la moins curieuse.

— Monsieur, répondit Benassis en arrêtant son che-
peut-être ne partagerez-vous pas tout l'intérêt que
spire la Fosseuse. Sa destinée ressemble à la mienne:
e vocation a été trompée; le sentiment que je lui
e et les émotions que j'éprouve en la voyant vien-
de la parité de nos situations. Une fois entré dans

MC/578

la carrière des armes, vous avez suivi votre pen
ou vous avez pris goût à ce métier ; sans quoi vo
seriez pas resté jusqu'à votre âge sous le pesant h
de la discipline militaire ; vous ne devez donc
prendre ni les malheurs d'une âme dont les dési
naissent toujours et sont toujours trahis, ni les ch
constants d'une créature forcée de vivre ailleu
dans sa sphère. De telles souffrances restent un
entre ces créatures et Dieu qui leur envoie ces
tions, car elles seules connaissent la force des im
sions que leur causent les événements de la vi
pendant vous-même, témoin blasé de tant d'infor
produites par une longue guerre, n'avez-vou
surpris dans votre cœur quelque tristesse en r
trant un arbre dont les feuilles étaient jaunes au
du printemps, un arbre languissant et mouran
d'avoir été planté dans le terrain où se trouva
principes nécessaires à son entier développeme
l'âge de vingt ans, la passive mélancolie d'une
rabougrie me faisait mal à voir ; aujourd'hui, je dé
toujours la tête à cet aspect. Ma douleur d'enfa
le vague pressentiment de mes douleurs d'hom
sorte de sympathie entre mon présent et un
que j'apercevais instinctivement dans cette vie v
courbée avant le temps vers le terme où vont les
et les hommes.

— Je pensais, en vous voyant si bon, que vou
souffert !

— Vous le voyez, monsieur, reprit le médeci
répondre à ce mot de Genestas, parler de la Fos
c'est parler de moi. La Fosseuse est une plante dé

is une plante humaine, incessamment dévorée par des
nsées tristes ou profondes qui se multiplient les unes
r les autres. Cette pauvre fille est toujours souffrante.
ez elle, l'âme tue le corps. Pouvais-je voir avec froi-
r une faible créature en proie au malheur le plus
nd et le moins apprécié qu'il y ait dans notre
nde égoïste, quand moi, homme et fort contre les
uffrances, je suis tenté de me refuser tous les soirs
orter le fardeau d'un semblable malheur ? Peut-être
y refuserais-je même, sans une pensée religieuse
émousse mes chagrins et répand dans mon cœur
douces illusions. Nous ne serions pas tous les en-
ts d'un même Dieu, la Fosseuse serait encore ma
ur en souffrance.

Benassis pressa les flancs de son cheval, et entraîna
commandant Genestas comme s'il eût craint de
tinuer sur ce ton la conversation commencée.

— Monsieur, reprit-il lorsque les chevaux trottèrent
compagnie, la nature a pour ainsi dire créé cette
uvre fille pour la douleur, comme elle a créé d'autres
mmes pour le plaisir. En voyant de telles prédesti-
tions, il est impossible de ne pas croire à une autre
e. Tout agit sur la Fosseuse : si le temps est gris et
mbre, elle est triste et *pleure avec le ciel ;* cette ex-
ession lui appartient. Elle chante avec les oiseaux, se
me et se rassérène avec les cieux, enfin elle devient
le dans un beau jour, un parfum délicat est pour elle
plaisir presque inépuisable : je l'ai vue jouissant
endant toute une journée de l'odeur exhalée par des
sédas après une de ces matinées pluvieuses qui déve-
ppent l'âme des fleurs et donnent au jour je ne sais

MC/578

quoi de frais et de brillant, elle s'était épanouie av
nature, avec toutes les plantes. Si l'atmosphère
lourde, électrisante, la Fosseuse a des vapeurs que
ne peut calmer ; elle se couche et se plaint de mille m
différents sans savoir ce qu'elle a ; si je la questio
elle me répond que ses os s'amollissent, que sa c
se fond en eau. Pendant toutes ces heures inanim
elle ne sent la vie que par la souffrance ; son cœu
en *dehors d'elle*, pour vous dire encore un de ses m
Quelquefois j'ai surpris la pauvre fille pleurant à l'as
de certains tableaux qui se dessinent dans nos m
tagnes au coucher du soleil, quand de nombreu
magnifiques nuages se rassemblent au dessus d
cimes d'or : « Pourquoi pleurez-vous, ma petite
disais-je.—Je ne sais pas, monsieur, me répondait-
je suis là comme une hébétée à regarder là-hau
j'ignore où je suis, à force de voir. — Mais que vo
vous donc?—Monsieur, je ne puis vous le dire. » V
auriez beau la questionner alors pendant toute la
rée, vous n'en obtiendriez pas une seule parole ;
elle vous lancerait des regards pleins de pensées
resterait les yeux humides, à demi silencieuse, visi
ment recueillie. Son recueillement est si profond
se communique ; du moins elle agit alors sur
comme un nuage trop chargé d'électricité. Un jo
l'ai pressée de questions, je voulais à toute force ca
et je lui dis quelques mots un peu trop vifs ; eh bi
monsieur, elle s'est mise à fondre en larmes. En d'au
moments, la Fosseuse est gaie, avenante, rieuse, a
sante, spirituelle ; elle cause avec plaisir, exprime
idées neuves, originales. Incapable d'ailleurs de se liv

aucune espèce de travail suivi : quand elle allait aux
amps, elle demeurait pendant des heures entières
cupée à regarder une fleur, à voir couler l'eau, à exa-
ner les pittoresques merveilles qui se trouvent sous
ruisseaux clairs et tranquilles, ces jolies mosaïques
mposées de cailloux, de terre, de sable, de plantes
natiques, de mousse, de sédiments bruns dont les cou-
rs sont si douces, dont les tons offrent de si curieux
ntrastes Lorsque je suis venu dans ce pays, la pauvre
e mourait de faim ; humiliée d'accepter le pain d'au-
i, elle n'avait recours à la charité publique qu'au
ment où elle y était contrainte par une extrême souf-
nce. Souvent la honte lui donnait de l'énergie, pen-
nt quelques jours elle travaillait à la terre ; mais
ntôt épuisée, une maladie la forçait d'abandonner
n ouvrage commencé. A peine rétablie, elle entrait
ns quelque ferme aux environs en demandant à y
ndre soin des bestiaux ; mais après s'y être acquittée
ses fonctions avec intelligence, elle en sortait sans
e pourquoi. Son labeur journalier était sans doute un
g trop pesant pour elle, qui est tout indépendance
tout caprice. Elle se mettait alors à chercher des
ffes ou des champignons, et les allait vendre à Gre-
ble. En ville, tentée par des babioles, elle oubliait sa
ère en se trouvant riche de quelques menues pièces
monnaie, et s'achetait des rubans, des colifichets,
s penser à son pain du lendemain. Puis, si quel-
e fille du bourg désirait sa croix de cuivre, son
ur à la Jeannette ou son cordon de velours, elle les
donnait, heureuse de lui faire plaisir, car elle vit
le cœur. Aussi la Fosseuse était-elle tour à tour

MC/578

aimée, plainte, méprisée. La pauvre fille souffrait tout, de sa paresse, de sa beauté, de sa coquetterie; elle est coquette, friande, curieuse; enfin elle est fem elle se laisse aller à ses impressions et à ses goûts une naïveté d'enfant : racontez-lui quelque belle act elle tressaille et rougit, son sein palpite, elle pleur joie; si vous lui dites une histoire de voleurs, pâlira d'effroi. C'est la nature la plus vraie, le cœu plus franc et la probité la plus délicate qui se puis rencontrer; si vous lui confiez cent pièces d'or, vous les enterrera dans un coin et continuera de m dier son pain.

La voix de Benassis s'altéra quand il dit ces par

— J'ai voulu l'éprouver, monsieur, reprit-il, m'en suis repenti. Une épreuve, n'est-ce pas de l pionnage, de la défiance tout au moins?

Ici le médecin s'arrêta comme s'il faisait une réfle secrète, et ne remarqua point l'embarras dans le ses paroles avaient mis son compagnon, qui, pou pas laisser voir sa confusion, s'occupait à démêler rênes de son cheval. Benassis reprit bientôt la par

— Je voudrais marier ma Fosseuse, je donne volontiers une de mes fermes à quelque brave ga qui la rendrait heureuse, et elle le serait. Oui, la pau fille aimerait ses enfants à en perdre la tête, et tou sentiments qui surabondent chez elle s'épancher dans celui qui les comprend tous pour la femme, *la maternité;* mais aucun homme n'a su lui plaire. est cependant d'une sensibilité dangereuse pour elle; le sait, et m'a fait l'aveu de sa prédisposition nerv quand elle a vu que je m'en apercevais. Elle est

petit nombre de femmes sur lesquelles le moindre contact roduit un frémissement dangereux; aussi faut-il lui avoir gré de sa sagesse, de sa fierté de femme. Elle est ve comme une hirondelle. Ah! quelle riche nature, nsieur! elle était faite pour être une femme opu- nte, aimée. Elle eût été bienfaisante et constante. A ngt-deux ans, elle s'affaisse déjà sous le poids de son me, et dépérit victime de ses fibres trop vibrantes, de n organisation trop forte ou trop délicate. Une vive ssion trahie la rendrait folle, ma pauvre Fosseuse. près avoir étudié son tempérament, après avoir re- onnu la réalité de ses longues attaques de nerfs et de s aspirations électriques, après l'avoir trouvée en rmonie flagrante avec les vicissitudes de l'atmosphère, vec les variations de la lune, fait que j'ai soigneusement érifié, j'en ai pris soin, monsieur, comme d'une créature n dehors des autres, et de qui la maladive existence ne ouvait être comprise que par moi. C'est, comme je ous l'ai dit, la brebis aux rubans. Mais vous allez la oir, voici sa maisonnette.

En ce moment, ils étaient arrivés au tiers environ de montagne par des rampes bordées de buissons, qu'ils gravissaient au pas. En atteignant au tournant d'une de ces rampes, Genestas aperçut la maison de la Fosseuse. Cette habitation était située sur une des principales bosses de la montagne. Là une jolie pelouse en pente d'environ trois arpents, plantée d'arbres et d'où jaillissaient plu- sieurs cascades, était entourée d'un petit mur assez haut pour servir de clôture, pas assez pour dérober la vue du pays. La maison, bâtie en briques et couverte d'un toit plat qui débordait de quelques pieds, faisait dans

MC/578

le paysage un effet charmant à voir. Elle était compos
d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage à porte
contrevents peints en vert. Exposée au midi, elle n
vait ni assez de largeur ni assez de profondeur p
avoir d'autres ouvertures que celles de la façade, d
l'élégance rustique consistait en une excessive propre
Suivant la mode allemande, la saillie des auvents é
doublée de planches peintes en blanc. Quelques acac
en fleur et d'autres arbres odoriférants, des épin
roses, des plantes grimpantes, un gros noyer que l'
avait respecté, puis quelques saules pleureurs plan
dans les ruisseaux s'élevaient autour de cette mais
Derrière se trouvait un gros massif de hêtres et de sapi
large fond noir sur lequel cette jolie bâtisse se détach
vivement. En ce moment du jour, l'air était embau
par les différentes senteurs de la montagne et du jar
de la Fosseuse. Le ciel, pur et tranquille, était nuag
à l'horizon. Dans le lointain, les cimes commençai
à prendre des teintes de rose vif que leur donne so
vent le coucher du soleil. A cette hauteur la vallée
voyait tout entière, depuis Grenoble jusqu'à l'encei
circulaire de rochers, au bas desquels est le petit
que Genestas avait traversé la veille. Au-dessus de
maison et à une assez grande distance, apparaissait
ligne de peupliers qui indiquait le grand chemin d
bourg à Grenoble. Enfin le bourg, obliquement traver
par les lueurs du soleil, étincelait comme un diama
en réfléchissant par toutes ses vitres de rouges lumière
qui semblaient ruisseler. A cet aspect, Genestas arrê
son cheval, montra les fabriques de la vallée, le nou
veau bourg et la maison de la Fosseuse.

— Après la victoire de Wagram et le retour de Na-
léon aux Tuileries en 1815, dit-il en soupirant, voilà
qui m'a donné le plus d'émotions. Je vous dois ce
aisir, monsieur, car vous m'avez appris à connaître
s beautés qu'un homme peut trouver à la vue d'un
ys.

— Oui, dit le médecin en souriant, il vaut mieux bâtir
s villes que de les prendre!

— Oh! monsieur, la prise de Moscou et la reddition
e Mantoue! Mais vous ne savez donc pas ce que c'est?
est-ce pas notre gloire à tous? Vous êtes un brave
mme, mais Napoléon aussi était un bon homme; sans
ngleterre, vous vous seriez entendus tous deux, et il
e serait pas tombé, notre empereur; je peux bien
ouer que je l'aime maintenant, il est mort! et, dit
fficier en regardant autour de lui, il n'y a pas d'espion
i. Quel souverain! Il devinait tout le monde! il vous
rait placé dans son conseil d'État, parce qu'il était
dministrateur, et grand administrateur, jusqu'à savoir
e qu'il y avait de cartouches dans les gibernes après
ne affaire. Pauvre homme! Pendant que vous me par-
ez de votre Fosseuse, je pensais qu'il était mort à Sainte-
élène, lui. Hein! était-ce le climat et l'habitation qui
ouvaient satisfaire un homme habitué à vivre les pieds
ans les étriers et le derrière sur un trône? On dit
u'il y jardinait. Diantre! il n'était pas fait pour planter
es choux! Maintenant il nous faut servir les Bourbons,
t loyalement, monsieur, car, après tout, la France est
a France, comme vous le disiez hier.

En prononçant ces derniers mots, Genestas descendit

MC/578

de cheval et imita machinalement Benassis, qui attachait le sien par la bride à un arbre.

— Est-ce qu'elle n'y serait pas? dit le médecin en ne voyant pas la Fosseuse sur le seuil de la porte.

Ils entrèrent, et ne trouvèrent personne dans la salle du rez-de-chaussée.

— Elle aura entendu le pas de deux chevaux, dit Benassis en souriant, et sera montée pour mettre un bonnet, une ceinture, quelque chiffon.

Il laissa Genestas seul et monta pour aller chercher la Fosseuse. Le commandant examina la salle. Le mur était tendu d'un papier à fond gris parsemé de rosaces, et le plancher couvert d'une natte de paille en guise de tapis. Les chaises, le fauteuil et la table étaient en bois encore revêtu de son écorce. Des espèces de jardinières, faites avec des cerceaux et de l'osier, garnies de fleurs et de mousse, ornaient cette chambre aux fenêtres de laquelle étaient drapés des rideaux de percale blanche à franges rouges. Sur la cheminée une glace, un vase en porcelaine unie entre deux lampes, près du fauteuil, un tabouret de sapin ; puis une table de la toile taillée, quelques goussets appareillés, des chemises commencées, enfin tout l'attirail d'une lingère, son panier, ses ciseaux, du fil et des aiguilles. Tout cela était propre et frais comme une coquille jetée par la mer en un coin de grève. De l'autre côté du corridor, au bout duquel était un escalier, Genestas aperçut une cuisine. Le premier étage comme le rez-de-chaussée ne devait être composé que de deux pièces.

— N'ayez donc pas peur, disait Benassis à la Fosseuse. Allons, venez!...

En entendant ces paroles, Genestas rentra promptement dans la salle. Une jeune fille mince et bien faite, vêtue d'une robe à guimpe de percaline rose à mille raies, se montra bientôt, rouge de pudeur et de timidité. Sa figure n'était remarquable que par un certain aplatissement dans les traits, qui la faisait ressembler à ces figures cosaques et russes que les désastres de 1814 ont rendues si malheureusement populaires en France. La Fosseuse avait en effet, comme les gens du Nord, le nez relevé du bout et très-rentré; sa bouche était grande, son menton petit, ses mains et ses bras étaient rouges, ses pieds larges et forts comme ceux des paysannes. Quoiqu'elle éprouvât l'action du hâle, du soleil et du grand air, son teint était pâle comme l'est une herbe flétrie, mais cette couleur rendait sa physionomie intéressante dès le premier aspect; puis elle avait dans ses yeux bleus une expression si douce, dans ses mouvements tant de grâce, dans sa voix tant d'âme, que, malgré le désaccord apparent de ses traits avec les qualités que Benassis avait vantées au commandant, celui-ci reconnut la créature capricieuse et maladive en proie aux souffrances d'une nature contrariée dans ses développements. Après avoir vivement attisé un feu de mottes et de branches sèches, la Fosseuse s'assit dans un fauteuil en reprenant une chemise commencée, et resta sous les yeux de l'officier, honteuse à demi, n'osant lever les yeux, calme en apparence, mais les mouvements précipités de son corsage, dont la beauté frappa Genestas, décelèrent la peur.

MC/578

— Eh bien, ma pauvre enfant, êtes-vous bien avancée? lui dit Benassis en maniant les morceaux de toile destinés à faire des chemises.

La Fosseuse regarda le médecin d'un air timide et suppliant : — Ne me grondez pas, monsieur, répondit-elle, je n'y ai rien fait aujourd'hui, quoiqu'elles me soient commandées par vous et pour des gens qui en ont grand besoin ; mais le temps a été si beau ! je me suis promenée, je vous ai ramassé des champignons, des truffes blanches que j'ai portés à Jacquotte; elle a été bien contente, car vous avez du monde à dîner. J'ai été tout heureuse d'avoir deviné cela. Quelque chose me disait d'aller en chercher.

Et elle se remit à tirer l'aiguille.

— Vous avez là, mademoiselle, une bien jolie maison, lui dit Genestas.

— Elle n'est point à moi, monsieur, répondit-elle en regardant l'étranger avec des yeux qui semblaient rougir, elle appartient à monsieur Benassis. Et elle reporta doucement ses regards sur le médecin.

— Vous savez bien, mon enfant, dit-il, en lui prenant la main, qu'on ne vous en chassera jamais.

La Fosseuse se leva par un mouvement brusque et sortit.

— Eh bien, dit le médecin à l'officier, comment la trouvez-vous ?

— Mais, répondit Genestas, elle m'a singulièrement ému. Ah ! vous lui avez bien gentiment arrangé son nid !

— Bah ! du papier à quinze ou vingt sous, mais bien choisi, voilà tout. Les meubles ne sont pas grand'chose,

ont été fabriqués par mon vanier qui a voulu me moigner sa reconnaissance. La Fosseuse a fait elle-même les rideaux avec quelques aunes de calicot. Son abitation, son mobilier si simple vous semblent jolis rce que vous les trouvez sur le penchant d'une mon-gne, dans un pays perdu où vous ne vous attendiez s à rencontrer quelque chose de propre ; mais le se-et de cette élégance est dans une sorte d'harmonie re la maison et la nature qui a réuni là des ruisseaux, elques arbres bien groupés, et jeté sur cette pelouse s plus belles herbes, ses fraisiers parfumés, ses jolies iolettes.

— Eh bien, qu'avez-vous? dit Benassis à la Fosseuse i revenait.

— Rien, rien, répondit-elle, j'ai cru qu'une de mes oules n'était pas rentrée.

Elle mentait ; mais le médecin fut seul à s'en apercevoir, et lui dit à l'oreille : — Vous avez pleuré.

— Pourquoi me dites-vous de ces choses-là devant quelqu'un? lui répondit-elle.

— Mademoiselle, lui dit Genestas, vous avez grand rt de rester ici toute seule ; dans une cage aussi charante que l'est celle-ci, il vous faudrait un mari.

— Cela est vrai, dit-elle, mais que voulez-vous, monsieur, je suis pauvre et je suis difficile. Je ne me sens as d'humeur à aller porter la soupe aux champs, ou à ener une charrette, à sentir la misère de ceux que aimerais sans pouvoir la faire cesser, à tenir des enants sur mes bras toute la journée, et à rapetasser les aillons d'un homme. Monsieur le curé me dit que ces pensées sont peu chrétiennes, je le sais bien, mais qu'y

MC/578

faire? En certains jours, j'aime mieux manger un m
ceau de pain sec que de m'accommoder quelque ch
pour mon dîner. Pourquoi voulez-vous que j'asson
un homme de mes défauts? il se tuerait peut-être p
satisfaire mes fantaisies, et ce ne serait pas juste. B
l'on m'a jeté quelque mauvais sort et je dois le s
porter toute seule.

— D'ailleurs elle est née fainéante, ma pauvre f
seuse, dit Benassis, et il faut la prendre comme
est. Mais ce qu'elle vous dit là signifie qu'elle n'a
core aimé personne, ajouta-t-il en riant.

Puis il se leva et sortit pendant un moment su
pelouse.

— Vous devez bien aimer monsieur Benassis!
demanda Genestas.

— Oh! oui, monsieur! et comme moi bien des g
dans le canton se sentent l'envie de se mettre en pi
pour lui. Mais lui qui guérit les autres, il a quelque ch
que rien ne peut guérir. Vous êtes son ami, vous s
peut-être ce qu'il a? qui donc a pu faire du chagr
un homme comme lui, qui est la vraie image du
Dieu sur la terre? J'en connais plusieurs ici qui cr
que leurs blés poussent mieux quand il a passé le m
le long de leur champ.

— Et vous, que croyez-vous?

— Moi, monsieur, quand je l'ai vu... Elle parut h
ter, puis elle ajouta : — je suis heureuse pour tout
journée. Elle baissa la tête, et tira son aiguille avec
prestesse singulière.

— Eh bien, le capitaine vous a-t-il conté quel
chose sur Napoléon? dit le médecin en rentrant.

— Monsieur a vu l'empereur? s'écria la Fosseuse en
ntemplant la figure de l'officier avec une curiosité
ssionnée.

— Parbleu! dit Genestas, plus de mille fois.

— Ah! que je voudrais savoir quelque chose de mi-
ire.

— Demain nous viendrons peut-être prendre une
sse de café au lait chez vous. Et l'on te contera *quelque*
se de militaire, mon enfant, dit Benassis en la pre-
nt par le cou et la baisant au front. C'est ma fille,
yez-vous? ajouta-t-il en se tournant vers le com-
ndant, lorsque je ne l'ai pas baisée au front, il me
nque quelque chose dans la journée.

La Fosseuse serra la main de Benassis, et lui dit à voix
sse : — Oh! vous êtes bien bon! Ils la quittèrent; mais
le les suivit pour les voir monter à cheval. Quand
nestas fut en selle : — Qu'est-ce donc que ce mon-
ur-là? souffla-t-elle à l'oreille de Benassis.

— Ah! ah! répondit le médecin en mettant le pied
étrier, peut-être un mari pour toi.

Elle resta debout, occupée à les voir descendant la
upe, et lorsqu'ils passèrent au bout du jardin, ils
perçurent déjà perchée sur un monceau de pierres
ur les voir encore et leur faire un dernier signe de
te.

— Monsieur, cette fille a quelque chose d'extraordi-
ire, dit Genestas au médecin quand ils furent loin de
maison.

— N'est-ce pas? répondit-il. Je me suis vingt fois
t qu'elle ferait une charmante femme; mais je ne

MC/578

saurais l'aimer autrement que comme on aime sa s
ou sa fille, mon cœur est mort.

— A-t-elle des parents? demanda Genestas. Que
saient son père et sa mère?

— Oh! c'est toute une histoire, reprit Benassis.
n'a plus ni père, ni mère, ni parents. Il n'est pas
qu'à son nom qui ne m'ait intéressé. La Fosseuse est
dans le bourg. Son père, journalier de Saint-Lau
du Pont, se nommait *le Fosseur*, abréviation sans d
de fossoyeur, car depuis un temps immémori
charge d'enterrer les morts était restée dans sa fam
Il y a dans ce nom toutes les mélancolies du cimeti
En vertu d'une coutume romaine encore en usage
comme dans quelques autres pays de la France, et
consiste à donner aux femmes le nom de leurs ma
en y ajoutant une terminaison féminine, cette fi
été appelée la Fosseuse, du nom de son père. Ce j
nalier avait épousé par amour la femme de chambre
je ne sais quelle comtesse, dont la terre se trou
quelques lieues du bourg. Ici, comme dans toutes
campagnes, la passion entre pour peu de chose dans
mariages. En général, les paysans veulent une fem
pour avoir des enfants, pour avoir une ménagère
leur fasse de bonne soupe et leur apporte à manger
champs, qui leur file des chemises et raccommode le
habits. Depuis longtemps, pareille aventure n'était a
vée dans ce pays, où souvent un jeune homme quitte
promise pour une jeune fille plus riche qu'elle ne tr
ou quatre arpents de terre. Le sort du Fosseur et de
femme n'a pas été assez heureux pour déshabituer
Dauphinois de leurs calculs intéressés. La Fosseuse,

it une belle personne, est morte en accouchant de sa
Le mari prit tant de chagrin de cette perte, qu'il
est mort dans l'année, ne laissant rien au monde à
enfant, qu'une vie chancelante et naturellement
précaire. La petite fut charitablement recueillie par
voisine qui l'éleva jusqu'à l'âge de neuf ans. La nour-
re de la Fosseuse devenant une charge trop lourde
r cette bonne femme, elle envoya sa pupille mendier
pain dans la saison où il passe des voyageurs sur la
te. Un jour l'orpheline étant allée demander du pain
château de la comtesse, y fut gardée en mémoire de
nère. Élevée alors pour servir un jour de femme de
mbre à la fille de la maison, qui se maria cinq ans
rès, la pauvre petite a été pendant ce temps la victime
ous les caprices des gens riches, lesquels pour la
part n'ont rien de consentant ni de suivi dans leur
nérosité : bienfaisants par accès ou par boutades,
tôt protecteurs, tantôt amis, tantôt maîtres, ils faus-
t encore la situation déjà fausse des enfants malheu-
x auxquels ils s'intéressent, et ils en jugent le cœur,
ie ou l'avenir avec insouciance, en les regardant
mme peu de chose. La Fosseuse devint d'abord pres-
la compagne de la jeune héritière : on lui apprit
s à lire, à écrire, et sa future maîtresse s'amusa
lquefois à lui donner des leçons de musique. Tour à
r demoiselle de compagnie et femme de chambre, on
d'elle un être incomplet. Elle prit là le goût du luxe,
la parure, et contracta des manières en désaccord
ec sa situation réelle. Depuis, le malheur a bien ru-
ment réformé son âme, mais il n'a pu en effacer le
gue sentiment d'une destinée supérieure. Enfin un

MC/578

jour, jour bien funeste pour cette pauvre fille, la
comtesse, alors mariée, surprit la Fosseuse, qui n
plus que sa femme de chambre, parée d'une de
robes de bal et dansant devant une glace. L'orphe
alors âgée de seize ans, fut renvoyée sans pitié; so
dolence la fit retomber dans la misère, errer su
routes, mendier, travailler, comme je vous l'ai dit,
vent elle pensait à se jeter à l'eau, quelquefois au
se donner au premier venu; la plupart du temp
se couchait au soleil le long du mur, sombre, pensi
tête dans l'herbe; les voyageurs lui jetaient alors
ques sous, précisément parce qu'elle ne leur dema
rien. Elle est restée pendant un an à l'hôpital d'An
après une moisson laborieuse, à laquelle elle n'
travaillé que dans l'espoir de mourir. Il faut lui e
dre raconter à elle-même ses sentiments et ses
durant cette période de sa vie, elle est souvent
curieuse dans ses naïves confidences. Enfin elle e
venue au bourg vers l'époque où je résolus de
fixer. Je voulais connaître le moral de mes admini
j'étudiai son caractère, qui me frappa; puis,
avoir observé ses imperfections organiques, je ré
de prendre soin d'elle. Peut-être avec le temps fi
t-elle par s'accoutumer au travail de la couture,
en tous cas j'ai assuré son sort.

— Elle est bien seule là, dit Genestas.

— Non, une de mes bergères vient coucher
elle, répondit le médecin. Vous n'avez pas aper
bâtiments de ma ferme qui sont au-dessus de la
son, ils sont cachés par les sapins. Oh! elle e
sûreté. D'ailleurs il n'y a point de mauvais sujets

e vallée; si par hasard il s'en rencontre, je les en-
à l'armée, où ils font d'excellents soldats.

— Pauvre fille! dit Genestas.

— Ah! les gens du canton ne la plaignent pas, reprit
ssis, ils la trouvent au contraire bien heureuse;
il existe cette différence entre elle et les autres
mes, qu'à celles-ci Dieu a donné la force, et à elle
iblesse; et ils ne voient pas cela.

u moment où les deux cavaliers débouchèrent sur
oute de Grenoble, Benassis, qui prévoyait l'effet de
ouveau coup d'œil sur Genestas, s'arrêta d'un air
fait pour jouir de sa surprise. Deux pans de ver-
e hauts de soixante pieds meublaient à perte de vue
rge chemin bombé comme une allée de jardin, et
posaient un monument naturel qu'un homme pou-
s'enorgueillir d'avoir créé. Les arbres, non taillés,
aient tous l'immense palme verte qui rend le peu-
r d'Italie un des plus magnifiques végétaux. Un côté
hemin atteint déjà par l'ombre représentait une
e muraille de feuilles noires; tandis que fortement
ré par le soleil couchant qui donnait aux jeunes
ses des teintes d'or, l'autre offrait le contraste des
et des reflets que produisaient la lumière et la
sous son mouvant rideau.

— Vous devez bien être heureux ici, s'écria Gene-
Tout y est plaisir pour vous.

— Monsieur, dit le médecin, l'amour pour la nature
e seul qui ne trompe pas les espérances humaines,
point de déceptions. Voilà des peupliers de dix ans.
avez-vous jamais vu d'aussi bien venus que les
ins?

MC/578

— Dieu est grand ! dit le militaire en s'arrêtan
milieu de ce chemin dont il n'apercevait ni la fin
commencement.

— Vous me faites du bien, s'écria Benassis. J'a
plaisir à vous entendre répéter ce que je dis souve
milieu de cette avenue. Il se trouve certes ici qué
chose de religieux. Nous y sommes comme deux pe
et le sentiment de notre petitesse nous ramène tou
devant Dieu.

Ils allèrent alors lentement et en silence, écouta
pas de leurs chevaux qui résonnait dans cette ga
de verdure, comme s'ils eussent été sous les vo
d'une cathédrale.

— Combien d'émotions dont ne se doutent pas
gens de la ville ! dit le médecin. Sentez-vous les
fums exhalés par la propolis des peupliers et par
sueurs du mélèze ? Quelles délices !

— Écoutez, s'écria Genestas, arrêtons-nous.

Ils entendirent alors un chant dans le lointain.

— Est-ce une femme ou un homme, est-ce un
seau ? demanda tout bas le commandant. Est-ce la
de ce grand paysage ?

— Il y a de tout cela, répondit le médecin en d
pendant de son cheval et en l'attachant à une bran
de peuplier.

Puis il fit signe à l'officier de l'imiter et de le suiv
Ils allèrent à pas lents le long d'un sentier bord
deux haies d'épine blanche en fleur qui répandaient
pénétrantes odeurs dans l'humide atmosphère du s
Les rayons du soleil entraient dans le sentier avec
sorte d'impétuosité que l'ombre projetée par le long

eau de peupliers rendait encore plus sensible, et ces
goureux jets de lumière enveloppaient de leurs teintes
uges une chaumière située au bout de ce chemin sa-
onneux. Une poussière d'or semblait être jetée sur son
de chaume, ordinairement brun comme la coque
une châtaigne, et dont les crêtes délabrées étaient
erdies par des joubarbes et de la mousse. La chaumière
voyait à peine dans ce brouillard de lumière ; mais
s vieux murs, la porte, tout y avait un éclat fugitif,
ut en était fortuitement beau, comme l'est par mo-
ents une figure humaine, sous l'empire de quelque
ssion qui l'échauffe et la colore. Il se rencontre dans
vie en plein air de ces suavités champêtres et pas-
gères qui nous arrachent le souhait de l'apôtre disant
ésus-Christ sur la montagne : *Dressons notre tente*
restons ici. Ce paysage semblait avoir en ce moment
e voix pure et douce autant qu'il était pur et doux,
ais une voix triste comme la lueur près de finir à l'oc-
ident ; vague image de la mort, avertissement divi-
ement donné dans le ciel par le soleil, comme le
nnent sur la terre les fleurs et les jolis insectes éphé-
res. A cette heure, les tons du ciel sont empreints
mélancolie, et ce chant était mélancolique ; chant
pulaire d'ailleurs, chant d'amour et de regret, qui
is a servi la haine nationale de la France contre l'An-
eterre, mais auquel Beaumarchais a rendu sa vraie
ésie, en le traduisant sur la scène française et le
ettant dans la bouche d'un page qui ouvre son cœur
sa marraine. Cet air était modulé sans paroles sur
n ton plaintif par une voix qui vibrait dans l'âme et
ttendrissait.

MC/578

— C'est le chant du cygne, dit Benassis. Dans l pace d'un siècle, cette voix ne retentit pas deux aux oreilles des hommes. Hâtons-nous, il faut l'em cher de chanter ! Cet enfant se tue, il y aurait de cruauté à l'écouter encore.

— Tais-toi donc, Jacques ! Allons, tais-toi ! cria médecin.

La musique cessa. Genestas demeura debout, im bile et stupéfait. Un nuage couvrait le soleil, le pays et la voix s'étaient tus ensemble. L'ombre, le froid, silence remplaçaient les douces splendeurs de la mière, les chaudes émanations de l'atmosphère et chants de l'enfant.

— Pourquoi, disait Benassis, me désobéis-tu ! je te donnerai plus ni gâteaux de riz, ni bouillon d'esc gots, ni dattes fraîches, ni pain blanc. Tu veux d mourir et désoler ta pauvre mère ?

Genestas s'avança dans une petite cour assez prop ment tenue, et vit un garçon de quinze ans, fail comme une femme, blond, ayant peu de cheveux, coloré comme s'il eût mis du rouge. Il se leva len ment du banc où il était assis sous un gros jasm sous des lilas en fleur qui poussaient à l'aventure l'enveloppaient de leur feuillage.

— Tu sais bien, dit le médecin, que je t'ai dit de coucher avant le soleil, de ne pas t'exposer au fr du soir, et de ne pas parler. Comment t'avises-tu chanter ?

— Dame, monsieur Benassis, il faisait bien chaud et c'est si bon d'avoir chaud ! J'ai toujours froid. En sentant bien, sans y penser, je me suis mis à dire p

amuser : *Malbroug s'en va-t-en guerre*, et je me suis outé moi-même, parce que ma voix ressemblait resque à celle du flûtiau de votre berger.

— Allons, mon pauvre Jacques, que cela ne t'ar- e plus, entends-tu ? Donne-moi la main.

Le médecin lui tâta le pouls. L'enfant avait des eux bleus habituellement empreints de douceur, mais une expression fiévreuse rendait alors brillants.

— Eh bien ! j'en étais sûr, tu es en sueur, dit Benas- s. Ta mère n'est donc pas là ?

— Non, monsieur.

Le jeune malade, suivi de Benassis et de l'officier, ntra dans la chaumière.

— Allumez donc une chandelle, capitaine Bluteau, t le médecin qui aidait Jacques à ôter ses grossiers aillons.

Quand Genestas eut éclairé la chaumière, il fut frappé e l'extrême maigreur de cet enfant, qui n'avait plus e la peau et les os. Lorsque le petit paysan fut cou- hé, Benassis lui frappa sur la poitrine en écoutant le uit qu'y produisaient ses doigts; puis, après avoir étu- ié des sons de sinistre présage, il ramena la couver- re sur Jacques, se mit à quatre pas, se croisa les bras l'examina.

— Comment te trouves-tu, mon petit homme ?

— Bien, monsieur.

Benassis approcha du lit une table à quatre pieds tour- nés, chercha un verre et une fiole sur le manteau de la heminée, et composa une boisson en mêlant à de l'eau ure quelques gouttes d'une liqueur brune contenue

MC/578

dans la fiole et soigneusement mesurées à la lueur
la chandelle que lui tenait Genestas.

— Ta mère est bien longtemps à revenir.

— Monsieur, elle vient, je l'entends dans le senti

Le médecin et l'officier attendirent en regardant a
tour d'eux. Au pied du lit était un matelas de mous
sans draps ni couverture, sur lequel la mère couch
tout habillée sans doute. Genestas montra du doig
lit à Benassis, qui inclina doucement la tête com
pour exprimer que lui aussi avait admiré déjà ce d
vouement maternel. Un bruit de sabots ayant rete
dans la cour, le médecin sortit.

— Il faudra veiller Jacques pendant cette nuit, m
Colas. S'il vous disait qu'il étouffe, vous lui feriez bo
de ce que j'ai mis dans un verre sur la table. Ayez s
de ne lui en laisser prendre chaque fois que deux
trois gorgées. Le verre doit vous suffire pour toute
nuit. Surtout ne touchez pas à la fiole, et commenc
par changer votre enfant, il est en sueur.

— Je n'ai pu laver ses chemises aujourd'hui, m
cher monsieur, il m'a fallu porter mon chanvre à Gr
noble pour avoir de l'argent.

— Eh bien ! je vous enverrai des chemises.

— Il est donc plus mal, mon pauvre gars? dit
femme.

— Il ne faut rien attendre de bon, mère Colas, il
fait l'imprudence de chanter; mais ne le grondez pa
ne le rudoyez point, ayez du courage. Si Jacques
plaignait trop, envoyez-moi chercher par une voisi
Adieu.

Le médecin appela son compagnon et revint vers le
entier.

— Ce petit paysan est poitrinaire ? lui dit Genestas.

— Mon Dieu! oui, répondit Benassis. A moins d'un
iracle dans la nature, la science ne peut le sauver.
os professeurs, à l'Ecole de médecine de Paris, nous
nt souvent parlé du phénomène dont vous venez d'être
émoins. Certaines maladies de ce genre produisent,
ans les organes de la voix, des changements qui don-
ent momentanément aux malades la faculté d'émettre
es chants dont la perfection ne peut être égalée par
ucun virtuose. Je vous ai fait passer une triste jour-
ée, monsieur, dit le médecin quand il fut à cheval.
artout la souffrance et partout la mort, mais aussi
artout la résignation Les gens de la campagne meu-
ent tous philosophiquement, ils souffrent, se taisent
t se couchent à la manière des animaux. Mais ne par-
ons plus de mort, et pressons le pas de nos chevaux.
l faut arriver avant la nuit dans le bourg, pour que
ous puissiez en voir le nouveau quartier.

— Hé ! voilà le feu quelque part, dit Genestas en
ontrant un endroit de la montagne d'où s'élevait une
erbe de flammes.

— Ce feu n'est pas dangereux. Notre chaufournier
it sans doute une fournée de chaux. Cette industrie,
ouvellement venue, utilise nos bruyères.

Un coup de fusil partit soudain. Benassis laissa échap-
er une exclamation involontaire, et dit avec un mou-
vement d'impatience :

— Si c'est Butifer, nous verrons un peu qui de nous
deux sera le plus fort.

MC/578

— On a tiré là, dit Genestas en désignant un bois de hêtres situé au-dessus d'eux, dans la montagne. Oui, là-haut, croyez-en l'oreille d'un vieux soldat.

— Allons-y promptement! cria Benassis, qui, se dirigeant en ligne droite sur le petit bois, fit voler son cheval à travers les fossés et les champs, comme s'il s'agissait d'une course au clocher, tant il désirait surprendre le tireur en flagrant délit.

— L'homme que vous cherchez se sauve, lui cria Genestas qui le suivait à peine.

Benassis fit retourner vivement son cheval, revint sur ses pas, et l'homme qu'il cherchait se montra bientôt sur une roche escarpée, à cent pieds au-dessus des deux cavaliers.

— Butifer, cria Benassis en lui voyant un long fusil, descends!

Butifer reconnut le médecin et répondit par un signe respectueusement amical qui annonçait une parfaite obéissance.

— Je conçois, dit Genestas, qu'un homme poussé par la peur ou par quelque sentiment violent ait pu monter sur cette pointe de roc; mais comment va-t-il faire pour en descendre?

— Je ne suis pas inquiet, répondit Benassis, les chèvres doivent être jalouses de ce gaillard-là! Vous allez voir.

Habitué, par les événements de la guerre, à juger de la valeur intrinsèque des hommes, le commandant admira la singulière prestesse, l'élégante sécurité des mouvements de Butifer, pendant qu'il descendait le long des aspérités de la roche au sommet de laquelle il était

audacieusement parvenu. Le corps svelte et vigoureux du chasseur s'équilibrait avec grâce dans toutes les positions que l'escarpement du chemin l'obligeait à prendre; il mettait le pied sur une pointe de roc plus tranquillement que s'il l'eût posé sur un parquet, tant il semblait sûr de pouvoir s'y tenir au besoin. Il maniait son long fusil comme s'il n'avait eu qu'une canne à la main. Butifer était un homme jeune, de taille moyenne, mais sec, maigre et nerveux, de qui la beauté virile frappa Genestas quand il le vit près de lui. Il appartenait visiblement à la classe des contrebandiers qui font leur métier sans violence et n'emploient que la ruse et la patience pour frauder le fisc. Il avait une mâle figure, brûlée par le soleil. Ses yeux, d'un jaune clair, étincelaient comme ceux d'un aigle, avec le bec duquel son nez mince, légèrement courbé par le bout, avait beaucoup de ressemblance. Les pommettes de ses joues étaient couvertes de duvet. Sa bouche rouge, entr'ouverte à demi, laissait apercevoir des dents d'une étincelante blancheur. Sa barbe, ses moustaches, ses favoris roux qu'il laissait pousser et qui frisaient naturellement, rehaussaient encore la mâle et terrible expression de sa figure. En lui, tout était force. Les muscles de ses mains continuellement exercées avaient une consistance, une grosseur curieuses. Sa poitrine était large, et sur son front respirait une sauvage intelligence. Il avait l'air intrépide et résolu, mais calme, d'un homme habitué à risquer sa vie, et qui a si souvent éprouvé sa puissance corporelle ou intellectuelle en des périls de tout genre, qu'il ne doute plus de lui-même. Vêtu d'une blouse déchirée par les épines, il

MC/578

portait à ses pieds des semelles de cuir attachees p
des peaux d'anguille. Un pantalon de toile bleue
piécé, déchiqueté, laissait apercevoir ses jambes ro
ges, fines, sèches et nerveuses comme celles d'un ce

— Vous voyez l'homme qui m'a tiré jadis un coup
fusil, dit à voix basse Benassis au commandant. Si ma
tenant je témoignais le désir d'être délivré de qu
qu'un, il le tuerait sans hésiter. — Butifer, reprit-il
s'adressant au braconnier, je t'ai cru vraiment hom
d'honneur, et j'ai engagé ma parole parce que j'av
la tienne. Ma promesse au procureur du roi de Grenc
était fondée sur ton serment de ne plus chasser, de d
venir un homme rangé, soigneux, travailleur. C'est
qui viens de tirer ce coup de fusil, et tu te trouves s
les terres du comte de Labranchoir. Hein! si son gar
t'avait entendu, malheureux? Heureusement pour t
je ne dresserai pas de procès-verbal, tu serais en ré
dive, et tu n'as pas de port d'armes! Je t'ai laissé to
fusil par condescendance pour ton attachement à cet
arme-là.

— Elle est belle, dit le commandant en reconnaissa
une canardière de Saint-Étienne.

Le contrebandier leva la tête vers Genestas comm
pour le remercier de cette approbation.

— Butifer, dit en continuant Benassis, ta conscienc
doit te faire des reproches. Si tu recommences ton an
cien métier, tu te trouveras encore une fois dans u
parc enclos de murs; aucune protection ne pourra
alors te sauver des galères; tu serais marqué, flétri
**Tu m'apporteras ce soir même ton fusil, je te le gar
derai.**

Butifer pressa le canon de son arme par un mouve
ent convulsif.

— Vous avez raison, monsieur le maire, dit-il. J'ai
rt, j'ai rompu mon ban, je suis un chien. Mon fusil
it aller chez vous, mais vous aurez mon héritage en
le prenant. Le dernier coup que tirera l'enfant de ma
ère atteindra ma cervelle! Que voulez-vous! j'ai fait
ut ce que vous avez voulu, je me suis tenu tranquille
endant l'hiver; mais au printemps, la séve a parti. Je
e sais point labourer; je n'ai pas le cœur de passer ma
e à engraisser des volailles; je ne puis ni me courber
our biner des légumes, ni fouailler l'air en conduisant
ne charrette, ni rester à frotter le dos d'un cheval dans
ne écurie; il faut donc crever de faim? Je ne vis bien
ue là-haut, dit-il après une pause en montrant les
ontagnes. J'y suis depuis huit jours; j'avais vu un
hamois, et le chamois est là, dit-il en montrant le haut
e la roche, il est à votre service. Mon bon monsieur
enassis, laissez-moi mon fusil. Écoutez, foi de Butifer,
e quitterai la commune, et j'irai dans les Alpes, où les
hasseurs de chamois ne me diront rien; bien au con-
raire, ils me recevront avec plaisir, et j'y crèverai au
nd de quelque glacier. Tenez, à parler franchement,
'aime mieux passer un an ou deux à vivre ainsi dans
s hauts, sans rencontrer ni gouvernement, ni doua-
ier, ni garde champêtre, ni procureur du roi, que de
roupir cent ans dans votre marécage. Il n'y a que vous
que je regretterai, les autres me scient le dos! Quand vous
vez raison, au moins vous n'exterminez pas les gens.

— Et Louise? lui dit Benassis.

Butifer resta pensif.

MC/578

— Hé! mon garçon, dit Genestas, apprends à li
écrire, viens à mon régiment, monte sur un che
fais-toi carabinier. Si une fois le boute-selle sonne
une guerre un peu propre, tu verras que le bon
t'a fait pour vivre au milieu des canons, des balles,
batailles, et tu deviendras général.

— Oui, si Napoléon était revenu, dit Butifer.

— Tu connais nos conventions? lui dit le méde
A la seconde contravention, tu m'as promis de te
soldat. Je te donne six mois pour apprendre à lire
écrire; puis je te trouverai quelque fils de fami
remplacer.

Butifer regarda les montagnes.

— Oh! tu n'iras pas dans les Alpes, s'écria Benas
Un homme comme toi, un homme d'honneur, plein
grandes qualités, doit servir son pays, commander
brigade, et non mourir à la queue d'un chamois. La
que tu mènes te conduira droit au bagne. Tes trava
excessifs t'obligent à de longs repos, à la longue,
contracterais les habitudes d'une vie oisive qui dét
rait en toi toute idée d'ordre, qui t'accoutumerait
abuser de ta force, à te faire justice toi-même, et
veux, malgré toi, te mettre dans le bon chemin.

— Il me faudra donc crever de langueur et de ch
grin? J'étouffe quand je suis dans une ville. Je ne pe
pas durer plus d'une journée à Grenoble quand j
mène Louise.

— Nous avons tous des penchants qu'il faut savoir
combattre, ou rendre utiles à nos semblables. Mais
est tard, je suis pressé, tu viendras me voir demai

m'apportant ton fusil, nous causerons de tout cela,
on enfant. Adieu. Vends ton chamois à Grenoble.

Les deux cavaliers s'en allèrent.

— Voilà ce que j'appelle un homme, dit Genestas.

— Un homme en mauvais chemin, répondit Benassis.
ais que faire? Vous l'avez entendu. N'est-il pas déplo-
ble de voir se perdre de si belles qualités? Que l'en-
mi envahisse la France, Butifer, à la tête de cent
mes gens, arrêterait dans la Maurienne une division
ndant un mois; mais en temps de paix, il ne peut
ployer son énergie que dans des situations où les
is sont bravées. Il lui faut une force quelconque à
incre; quand il ne risque pas sa vie, il lutte avec la
ciété, il aide les contrebandiers. Ce gaillard-là passe
Rhône, seul sur une petite barque, pour porter des
liers en Savoie; il se sauve tout chargé sur un pic
accessible, où il peut rester deux jours en vivant avec
s croûtes de pain. Enfin, il aime le danger comme
autre aime le sommeil. A force de goûter le plaisir
e donnent des sensations extrêmes, il s'est mis en
hors de la vie ordinaire. Moi je ne veux pas qu'en
ivant la pente insensible d'une voie mauvaise, un
reil homme devienne un brigand et meure sur un
hafaud. Mais voyez, capitaine, comment se présente
tre bourg?

Genestas aperçut de loin une grande place circulaire
ntée d'arbres, au milieu de laquelle était une fon-
ine entourée de peupliers. L'enceinte en était mar-
ée par des talus sur lesquels s'élevaient trois rangées
arbres différents : d'abord des acacias, puis des ver-

MC/578

nis du Japon, et, sur le haut du couronnement, de petits ormes.

— Voilà le champ où se tient notre foire, dit Benassis. Puis la grande rue commence par les deux belles maisons dont je vous ai parlé, celle du juge de paix et celle du notaire.

Ils entrèrent alors dans une large rue assez soigneusement pavée en gros cailloux, de chaque côté de laquelle se trouvaient une centaine de maisons neuves presque toutes séparées par des jardins. L'église, dont le portail formait une jolie perspective, terminait cette rue, à moitié de laquelle deux autres étaient nouvellement tracées, et où s'élevaient déjà plusieurs maisons. La mairie, située sur la place de l'Église, faisait face au presbytère. A mesure que Benassis avançait, les femmes, les enfants et les hommes, dont la journée était finie, arrivaient aussitôt à leur porte; les uns lui ôtaient leurs bonnets, les autres lui disaient bonjour, les petits enfants criaient en sautant autour de son cheval, comme si la bonté de l'animal leur fût connue autant que celle du maître. C'était une sourde allégresse qui, semblable à tous les sentiments profonds, avait sa pudeur particulière et son attraction communicative. En voyant cet accueil fait au médecin, Benassis pensa que la veille il avait été trop modeste dans la manière dont il lui avait peint l'affection que lui portaient les habitants du canton. C'était bien la plus douce des royautés, celle dont les titres sont écrits dans les cœurs des sujets, royauté vraie d'ailleurs. Quelque puissants que soient les rayonnements de la gloire ou du pouvoir dont jouit un homme, son âme

tôt fait justice des sentiments que lui procure toute tion extérieure, et il s'aperçoit promptement de son nt réel, en ne trouvant rien de changé, rien de veau, rien de plus grand dans l'exercice de ses fés physiques. Les rois, eussent-ils la terre à eux, t condamnes, comme les autres hommes, à vivre s un petit cercle dont ils subissent les lois, et leur heur dépend des impressions personnelles qu'ils ouvent. Or Benassis ne rencontrait partout dans le ton qu'obéissance et amitié.

MC/578

CHAPITRE III

Le Napoléon du peuple.

— Arrivez donc, monsieur, dit Jacquotte. Il y a ment longtemps que ces messieurs vous attend C'est toujours comme ça. Vous me faites manquer dîner quand il faut qu'il soit bon. Maintenant tout pourri de cuire.

— Eh bien, nous voilà, répondit Benassis en s rlant.

Les deux cavaliers descendirent de cheval, se gèrent vers le salon, où se trouvaient les perso invitées par le médecin.

— Messieurs, dit-il en prenant Genestas par la m j'ai l'honneur de vous présenter monsieur Bluteau, pitaine au régiment de cavalerie en garnison à G noble, un vieux soldat qui m'a promis de rester q que temps parmi nous. Puis s'adressant à Genestas lui montra un grand homme sec, à cheveux gris, et v de noir. — Monsieur, lui dit-il, est monsieur Dufau, juge de paix, de qui je vous ai déjà parlé, et qui a fortement contribué à la prospérité de la commu — Monsieur, reprit-il en le mettant en présence d jeune homme maigre, pâle, de moyenne taille, éga ment vêtu de noir, et qui portait des lunettes, monsi est monsieur Tonnelet, le gendre de monsieur Gravi

le premier notaire établi dans le bourg. Puis se tour- nt vers un gros homme, demi-paysan, demi-bour- ois, figure grossière, bourgeonnée, mais pleine de nhomie : — Monsieur, dit-il en continuant, est mon gne adjoint, monsieur Cambon, le marchand de bois qui je dois la bienveillante confiance que m'accordent s habitants. Il est un des créateurs du chemin que us avez admiré.—Je n'ai pas besoin, ajouta Benassis montrant le curé, de vous dire quelle est la profes- n de monsieur. Vous voyez un homme que personne peut se défendre d'aimer.

La figure du prêtre absorba l'attention du militaire r l'expression d'une beauté morale dont les séduc- ons étaient irrésistibles. Au premier aspect, le visage monsieur Janvier pouvait paraître disgracieux, tant s lignes en étaient sévères et heurtées. Sa petite taille, maigreur, son attitude, annonçaient une grande blesse physique; mais sa physionomie, toujours cide, attestait la profonde paix intérieure du chré- n et la force qu'engendre la chasteté de l'âme. Ses ux, où semblait se refléter le ciel, trahissaient l inépuisable foyer de charité qui consumait son cœur. Ses stes, rares et naturels, étaient ceux d'un homme mo- este, ses mouvements avaient la pudique simplicité ceux des jeunes filles. Sa vue inspirait le respect et désir vague d'entrer dans son intimité.

— Ah! monsieur le maire, dit-il en s'inclinant mme pour échapper à l'éloge que faisait de lui Be- ssis.

Le son de sa voix remua les entrailles du comman- nt, qui fut jeté dans une rêverie presque religieuse

MC/578

par les deux mots insignifiants que prononça ce pr
inconnu.

— Messieurs, dit Jacquotte en entrant jusqu'au
lieu du salon, et y restant le poing sur la hanche, v
soupe est sur la table.

Sur l'invitation de Benassis, qui les interpella cha
à son tour pour éviter les politesses de préséance,
cinq convives du médecin passèrent dans la sal
manger et s'y attablèrent, après avoir entendu le *B*
dicite, que le curé prononça sans emphase à demi-v
La table était couverte d'une nappe de cette toile
massée inventée sous Henri IV par les frères Graindor
habiles manufacturiers qui ont donné leur nom à
épais tissus si connus des ménagères. Ce linge éti
lait de blancheur et sentait le thym mis par Jacqu
dans ses lessives. La vaisselle était en faïence blan
bordée de bleu, parfaitement conservée. Les car
avaient cette antique forme octogone que la prov
seule conserve de nos jours. Les manches des coute
tous en corne travaillée, représentaient des figu
bizarres. En examinant ces objets d'un luxe ancien
néanmoins presque neufs, chacun les trouvait en h
monie avec la bonhomie et la franchise du maître d
maison. L'attention de Genestas s'arrêta pendant
moment sur le couvercle de la soupière que cour
naient des légumes en relief très-bien coloriés, à la m
nière de Bernard de Palissy, célèbre artiste du seizi
siècle. Cette réunion ne manquait pas d'originalité. L
têtes vigoureuses de Benassis et de Genestas cont
taient admirablement avec la tête apostolique de m
sieur Janvier; de même que les visages flétris du j

e paix et de l'adjoint faisaient ressortir la jeune figure
u notaire. La société semblait être représentée par ces
hysionomies diverses sur lesquelles se peignaient éga-
ement le contentement de soi, du présent, et la foi dans
avenir. Seulement monsieur Tonnelet et monsieur
anvier, peu avancés dans la vie, aimaient à scruter les
vénements futurs qu'ils sentaient leur appartenir,
andis que les autres convives devaient ramener de
préférence la conversation sur le passé; mais tous en-
isageaient gravement les choses humaines, et leurs
pinions réfléchissaient une double teinte mélancolique:
une avait la pâleur des crépuscules du soir, c'était le
ouvenir presque effacé des joies qui ne devaient plus
enaître; l'autre, comme l'aurore, donnait l'espoir d'un
eau jour.

— Vous devez avoir eu beaucoup de fatigue aujour-
hui, monsieur le curé? dit monsieur Cambon.

— Oui, monsieur, répondit monsieur Janvier; l'en-
errement du pauvre crétin et celui du père Pelletier
e sont faits à des heures différentes.

— Nous allons maintenant pouvoir démolir les ma-
ures du vieux village, dit Benassis à son adjoint. Ce
défrichis de maisons nous vaudra bien au moins un
arpent de prairies; et la commune gagnera de plus les
ent francs que nous coûtait l'entretien de Claude le
rétin.

— Nous devrions allouer pendant trois ans ces cent
rancs à la construction d'un ponceau sur le chemin
'en bas, à l'endroit du grand ruisseau, dit monsieur
Cambon. Les gens du bourg et de la vallée ont pris
'habitude de traverser la pièce de Jean-François Pas-

MC/578

tureau, et finiront par la gâter de manière à n
beaucoup à ce pauvre homme.

— Certes, dit le juge de paix, cet argent ne sau
avoir un meilleur emploi. A mon avis, l'abus des sent
est une des grandes plaies de la campagne. Le dixiè
des procès portés devant les tribunaux de paix a p
cause d'injustes servitudes. On attente ainsi, pres
impunément, au droit de propriété dans une foule
communes. Le respect des propriétés et le respect
la loi sont deux sentiments trop souvent méconnus
France, et qu'il est bien nécessaire d'y propager.
semble déshonorant à beaucoup de gens de prêter
sistance aux lois, et le : *Va te faire pendre ailleur*
phrase proverbiale qui semble dictée par un sentim
de générosité louable, n'est au fond qu'une formule h
pocrite qui sert à gazer notre égoïsme. Avouons-le
nous manquons de patriotisme. Le véritable patriote
le citoyen assez pénétré de l'importance des lois p
les faire exécuter, même à ses risques et périls. Lais
aller en paix un malfaiteur, n'est-ce pas se rendre c
pable de ses crimes futurs ?

— Tout se tient, dit Benassis. Si les maires entre
naient bien leurs chemins il n'y aurait pas tant de se
tiers. Puis, si les conseillers municipaux étaient pl
instruits, ils soutiendraient le propriétaire et le mair
quand ceux-ci s'opposent à l'établissement d'une i
juste servitude ; tous feraient comprendre aux ge
ignorants que le château, le champ, la chaumière, l'a
bre, sont également sacrés, et que le DROIT ne s'aug
mente ni ne s'affaiblit par les différentes valeurs d
propriétés. Mais de telles améliorations se sauraie

btenir promptement, elles tiennent principalement
moral des populations, que nous ne pouvons com-
tement réformer sans l'efficace intervention des
rés. Ceci ne s'adresse point à vous, monsieur Jan-
er.

— Je ne le prends pas non plus pour moi, répondit
riant le curé. Ne m'attaché-je pas à faire coïncider
s dogmes de la religion catholique avec vos vues admi-
stratives? Ainsi j'ai souvent tâché, dans mes instruc-
ns pastorales relatives au vol, d'inculquer aux habi-
nts de la paroisse les mêmes idées que vous venez
émettre sur le *droit*. En effet, Dieu ne pèse pas le vol
près la valeur de l'objet volé, il juge le voleur. Tel
été le sens des paraboles que j'ai tenté d'approprier
l'intelligence de mes paroissiens.

— Vous avez réussi, monsieur le curé, dit Cambon. Je
is juger des changements que vous avez produits dans
esprits, en comparant l'état actuel de la commune à
état passé. Il est certes peu de cantons où les ouvriers
ent aussi scrupuleux que le sont les nôtres sur le
mps voulu du travail. Les bestiaux sont bien gardés
ne causent de dommages que par hasard. Les bois
t respectés. Enfin vous avez très-bien fait entendre
os paysans que le loisir des riches est la récom-
nse d'une vie économe et sérieuse.

— Alors, dit Genestas, vous devez être assez content
vos fantassins, monsieur le curé ?

— Monsieur le capitaine, répondit le prêtre, il ne faut
ttendre à trouver des anges nulle part, ici-bas. Par-
ut où il y a misère, il y a souffrance. La souffrance,
misère, sont des forces vives qui ont leurs abus comme

MC/578

le pouvoir a le sien. Quand des paysans ont fait de
lieues pour aller à leur ouvrage et reviennent bien f
gués le soir, s'ils voient des chasseurs passant à trav
les champs et les prairies pour regagner plus tôt la tab
croyez-vous qu'ils se feront un scrupule de les imit
Parmi ceux qui se frayent ainsi le sentier dont se p
gnaient ces messieurs tout à l'heure, quel sera le dé
quant? celui qui travaille ou celui qui s'amuse? A
jourd'hui les riches et les pauvres nous donnent au
de mal les uns que les autres. La foi, comme le pouv
doit toujours descendre des hauteurs célestes ou
ciales; et certes, de nos jours, les classes élevées
moins de foi que n'en a le peuple, auquel Dieu pro
un jour le ciel en récompense de ses maux patiemm
supportés. Tout en me soumettant à la discipline ec
siastique et à la pensée de mes supérieurs, je crois
pendant longtemps, nous devrions être moins exige
sur les questions du culte, et tâcher de ranimer le
timent religieux au cœur des régions moyennes, l
l'on discute le christianisme au lieu d'en pratiquer
maximes. Le philosophisme du riche a été d'un
fatal exemple pour le pauvre, et a causé de trop lo
interrègnes dans le royaume de Dieu. Ce que
gagnons aujourd'hui sur nos ouailles dépend enti
ment de notre influence personnelle ; n'est-ce pas
malheur que la foi d'une commune soit due à la c
sidération qu'y obtient un homme? Lorsque le chr
tianisme aura fécondé de nouveau l'ordre social,
imprégnant toutes les classes de ses doctrines cons
vatrices, son culte ne sera plus alors mis en ques
Le culte d'une religion est sa forme, les sociétés

sistent que par la forme. A vous des drapeaux, à
ous la croix...

— Monsieur le curé, je voudrais bien savoir, dit Genestas en interrompant monsieur Janvier, pourquoi vous empêchez ces pauvres gens de s'amuser à danser le dimanche.

— Monsieur le capitaine, répondit le curé, nous ne laissons pas la danse en elle-même ; nous la proscrivons comme une cause de l'immoralité qui trouble la paix et corrompt les mœurs de la campagne. Purifier l'esprit de la famille, maintenir la sainteté de ses liens, n'est-ce pas couper le mal dans sa racine?

— Je sais, dit monsieur Tonnelet, que dans chaque canton il se commet toujours quelques désordres; mais dans le nôtre ils deviennent rares. Si plusieurs de nos paysans ne se font pas grand scrupule de prendre au voisin un sillon de terre en labourant, ou d'aller couper des osiers chez autrui quand ils en ont besoin, c'est des peccadilles en les comparant aux péchés des gens de la ville. Aussi trouvé-je les paysans de cette vallée très-religieux.

— Oh! religieux, dit en souriant le curé, le fanatisme n'est pas à craindre ici.

— Mais, monsieur le curé, reprit Cambon, si les gens du bourg allaient tous les matins à la messe. s'ils se confessaient à vous chaque semaine, il serait difficile que les champs fussent cultivés, et trois prêtres ne pourraient suffire à la besogne.

— Monsieur, reprit le curé, travailler, c'est prier. La pratique emporte la connaissance des principes religieux qui font vivre les sociétés.

MC/578

— Et que faites-vous donc du patriotisme? dit G
nestas.

— Le patriotisme, répondit gravement le curé, n'i
spire que des sentiments passagers, la religion les re
durables. Le patriotisme est un oubli momentané
l'intérêt personnel, tandis que le christianisme est
système complet d'opposition aux tendances dépravé
de l'homme.

— Cependant, monsieur, pendant les guerres de
Révolution, le patriotisme...

— Oui, pendant la Révolution nous avons fait
merveilles, dit Benassis en interrompant Genesta
mais, vingt ans après, en 1814, notre patriotisme é
déjà mort; tandis que la France et l'Europe se
jetées sur l'Asie douze fois en cent ans, poussées
une pensée religieuse.

— Peut-être, dit le juge de paix, est-il facile d'at
moyer les intérêts matériels qui engendrent les comb
de peuple à peuple; tandis que les guerres entrepri
pour soutenir des dogmes, dont l'objet n'est jam
précis, sont nécessairement interminables.

— Eh bien, monsieur, vous ne servez pas le poiss
dit Jacquotte, qui, aidée par Nicolle, avait enlevé
assiettes.

Fidèle à ses habitudes, la cuisinière apportait ch
que plat l'un après l'autre, coutume qui a l'inconv
nient d'obliger les gourmands à manger considérab
ment, et de faire délaisser les meilleures choses par
gens sobres dont la faim s'est apaisée sur les premi
mets.

— Oh! messieurs, dit le prêtre au juge de paix, co
ment pouvez-vous avancer que les guerres de religi

vaient pas de but précis? Autrefois la religion était
lien si puissant dans les sociétés, que les intérêts
tériels ne pouvaient se séparer des questions reli-
uses. Aussi chaque soldat savait-il très-bien pour-
oi il se battait...

— Si l'on s'est tant battu pour la religion, dit Genestas,
out donc que Dieu en ait bien imparfaitement bâti
difice. Une institution divine ne doit-elle pas frapper
s hommes par son caractère de vérité?

Tous les convives regardèrent le curé.

— Messieurs, dit monsieur Janvier, la religion se
t et ne se définit pas. Nous ne sommes juges ni des
oyens ni de la fin du Tout-Puissant.

— Alors, selon vous, il faut croire à tous vos sala-
lecs, dit Genestas avec la bonhomie d'un militaire
i n'avait jamais pensé à Dieu.

— Monsieur, répondit gravement le prêtre, la re-
ion catholique finit mieux que toute autre les anxié-
s humaines; mais il n'en serait pas ainsi, je vous
manderais ce que vous risquez en croyant à ses
rités.

— Pas grand'chose, dit Genestas.

— Eh bien, que ne risquez-vous pas en n'y croyant
oint! Mais, monsieur, parlons des intérêts terrestres
ui vous touchent le plus. Voyez combien le doigt de
ieu s'est imprimé fortement dans les choses humaines
n y touchant par la main de son vicaire. Les hommes
nt beaucoup perdu à sortir des voies tracées par le
hristianisme. L'Église, de laquelle peu de personnes
avisent de lire l'histoire, et que l'on juge d'après cer-

MC/578

taines opinions erronées, répandues à dessein dans
peuple, a offert le modèle parfait du gouvernem
que les hommes cherchent à établir aujourd'hui.
principe de l'élection en a fait longtemps une gra
puissance politique. Il n'y avait pas autrefois une se
institution religieuse qui ne fût basée sur la liberté, s
l'égalité. Toutes les voies coopéraient à l'œuvre.
principal, l'abbé, l'évêque, le général d'ordre, le pap
étaient alors choisis consciencieusement d'après les
soins de l'Église, ils en exprimaient la pensée; au
l'obéissance la plus aveugle leur était-elle due. Je tai
les bienfaits sociaux de cette pensée qui a fait les n
tions modernes, inspiré tant de poëmes, de cathédral
de statues, de tableaux et d'œuvres musicales, pour v
faire seulement observer que vos élections plébéienn
le jury et les deux Chambres ont pris racine dans
conciles provinciaux et œcuméniques, dans l'episco
et le collége des cardinaux; à cette différence pr
que les idées philosophiques actuelles sur la civilisat
me semblent pâlir devant la sublime et divine idée
la communion catholique, image d'une communi
sociale universelle, accomplie par le Verbe et par
Fait réunis dans le dogme religieux. Il sera diffic
aux nouveaux systèmes politiques, quelque pa
qu'on les suppose, de recommencer les merveilles d
aux âges où l'Église soutenait l'intelligence humai

— Pourquoi? dit Genestas.

—D'abord, parce que l'élection, pour être un princip
demande chez les électeurs une égalité absolue;
doivent être de *quantités égales*, pour me servir d'u
expression géométrique, ce que n'obtiendra jamais

litique moderne. Puis, les grandes choses sociales ne
font que par la puissance des sentiments qui seule
ut réunir les hommes, et le philosophism moderne
basé les lois sur l'intérêt personnel, qui tend à les
ler. Autrefois plus qu'aujourd'hui se rencontraient,
rmi les nations, des hommes généreusement animés
un esprit maternel pour les droits inconnus, pour les
uffrances de la masse. Aussi le prêtre, enfant de la
sse moyenne, s'opposait-il à la force matérielle et
fendait-il les peuples contre leurs ennemis. L'Église a
des possessions territoriales, et ses intérêts temporels,
i paraissaient devoir la consolider, ont fini par affai-
r son action. En effet, le prêtre a-t-il des propriétés
vilégiées, il semble oppresseur; l'État le paye-t-il, il
un fonctionnaire, il doit son temps, son cœur, sa vie;
citoyens lui font un devoir de ses vertus, et sa bien-
sance, tarie dans le principe du libre arbitre, se des-
che dans son cœur. Mais que le prêtre soit pauvre, qu'il
volontairement prêtre, sans autre appui que Dieu,
s autre fortune que le cœur des fidèles, il redevient
missionnaire de l'Amérique, il s'institue apôtre, il est
prince du bien. Enfin, il ne règne que par le dénû-
ent et il succombe par l'opulence.

Monsieur Janvier avait subjugué l'attention. Les con-
es se taisaient en méditant des paroles si nouvelles
ns la bouche d'un simple curé.

— Monsieur Janvier, au milieu des vérités que vous
ez exprimées, il se rencontre une grave erreur, dit
assis. Je n'aime pas, vous le savez, à discuter les
érêts généraux mis en question par les écrivains et
r le pouvoir modernes. A mon avis, un homme qui

MC/578

conçoit un système politique doit, s'il se sent la fo
de l'appliquer, se taire, s'emparer du pouvoir et ag
mais s'il reste dans l'heureuse obscurité du simple
toyen, n'est-ce pas folie que de vouloir convertir
masses par des discussions individuelles? Néanmoins
vais vous combattre, mon cher pasteur, parce qu'ic
m'adresse à des gens de bien, habitués à mettre le
lumières en commun pour chercher en toute chose
vrai. Mes pensées pourront vous paraître étran
mais elles sont le fruit des réflexions que m'ont ins
rées les catastrophes de nos quarante dernières anné
Le suffrage universel que réclament aujourd'hui les p
sonnes appartenant à l'opposition dite constitutionn
fut un principe excellent dans l'Église, parce q
comme vous venez de le faire observer, cher paste
les individus y étaient tous instruits, disciplinés par
sentiment religieux, imbus du même système, sach
bien ce qu'ils voulaient et où ils allaient. Mais le tri
phe des idées à l'aide desquelles le libéralisme mode
fait imprudemment la guerre au gouvernement p
spère des Bourbons serait la perte de la France et
libéraux eux-mêmes. Les chefs du *côté gauche* le sava
bien. Pour eux cette lutte est une simple question
pouvoir. Si, à Dieu ne plaise, la bourgeoisie abatt
sous la bannière de l'opposition, les supériorités soci
contre lesquelles sa vanité regimbe, ce triomphe ser
immédiatement suivi d'un combat soutenu par la bou
geoisie contre le peuple, qui, plus tard, verrait en
une sorte de noblesse, mesquine il est vrai, mais d
les fortunes et les priviléges lui seraient d'autant p
odieux qu'il les sentirait de plus près. Dans ce comb

société, je ne dis pas la nation, périrait de nouveau;
rce que le triomphe toujours momentané de la masse
uffrante implique les plus grands désordres. Ce com-
t serait acharné, sans trêve, car il reposerait sur des
sidences instinctives ou acquises, entre les électeurs
nt la portion la moins éclairée mais la plus nom-
reuse l'emporterait sur les sommités sociales dans un
stème où les suffrages se comptent et ne se pèsent
s. Il suit de là qu'un gouvernement n'est jamais plus
rtement organisé, conséquemment plus parfait, que
rsqu'il est établi pour la défense d'un PRIVILÉGE plus
streint. Ce que je nomme en ce moment le *privilége*
est pas un de ces droits abusivement concédés jadis à
rtaines personnes au détriment de tous; non, il ex-
prime plus particulièrement le cercle social dans lequel
renferment les évolutions du pouvoir. Le pouvoir est
n quelque sorte le cœur d'un État. Or, dans toutes ces
réations, la nature a resserré le principe vital, pour
i donner plus de ressort: ainsi du corps politique. Je
is expliquer ma pensée par des exemples. Admettons
France cent pairs, ils ne causeront que cent frois-
ements. Abolissez la pairie, tous les gens riches devien-
ent des privilégiés; au lieu de cent, vous en aurez dix
ille, et vous aurez élargi la plaie des inégalités so-
iales. En effet, pour le peuple, le droit de vivre sans
ravailler constitue seul un privilége. A ses yeux, qui
onsomme sans produire est un spoliateur. Il veut des
ravaux visibles et ne tient aucun compte des produc-
ons intellectuelles qui l'enrichissent le plus. Ainsi donc,
n multipliant les froissements, vous étendez le combat
ur tous les points du corps social au lieu de le contenir

MC/578

dans un cercle étroit. Quand l'attaque et la résistan
sont générales, la ruine d'un pays est imminente. Il
aura toujours moins de riches que de pauvres; donc
ceux-ci la victoire aussitôt que la lutte devient matén
L'histoire se charge d'appuyer mon principe. La ré
publique romaine a dû la conquête du monde à la cons
tution du privilége sénatorial. Le sénat maintenait f
la pensée du pouvoir. Mais lorsque les chevaliers et
hommes nouveaux eurent étendu l'action du gouver
ment en élargissant le patriciat, la chose publique a
perdue. Malgré Sylla, et après César, Tibère en a f
l'empire romain, système où le pouvoir, s'étant co
centré dans la main d'un seul homme, a donné quelqu
siècles de plus à cette grande domination. L'empere
n'était plus à Rome, quand la ville éternelle tomba so
les barbares. Lorsque notre sol fut conquis, les Franc
qui se le partagèrent, inventèrent le privilége féod
pour se garantir leurs possessions particulières. Les ce
ou les mille chefs qui possédèrent le pays établire
leurs institutions dans le but de défendre les droits a
quis par la conquête. Aussi la féodalité dura-t-elle ta
que le privilége fut restreint. Mais quand les *hommes*
cette nation, véritable traduction du mot gentilshomme
au lieu d'être cinq cents, furent cinquante mille, il y e
révolution. Trop étendue, l'action de leur pouvoir éta
sans ressort ni force, et se trouvait d'ailleurs sans dé
fense contre les manumissions de l'argent et de la pen
sée qu'ils n'avaient pas prévues. Donc le triomphe d
la bourgeoisie sur le système monarchique ayant po
objet d'augmenter aux yeux du peuple le nombre d
privilégiés, le triomphe du peuple sur la bourgeoisi

rait l'effet inévitable de ce changement. Si cette per-
rbation arrive, elle aura pour moyen le droit de suf-
ge étendu sans mesure aux masses. Qui vote, dis-
e. Les pouvoirs discutés n'existent pas. Imaginez-vous
e société sans pouvoirs? Non. Eh bien, qui dit pou-
r dit force. La force doit reposer sur des *choses jugées*.
les sont les raisons qui m'ont conduit à penser que
principe de l'élection est un des plus funestes à l'exis-
ce des gouvernements modernes. Certes je crois
ir assez prouvé mon attachement à la classe pauvre
souffrante, je ne saurais être accusé de vouloir son
lheur; mais tout en l'admirant dans la voie labo-
se où elle chemine, sublime de patience et de ré-
nation, je la déclare incapable de participer au gou-
nement. Les prolétaires me semblent les mineurs
ne nation et doivent toujours rester en tutelle.
si, selon moi, messieurs, le mot *élection* est près
causer autant de dommage qu'en ont fait les mots
cience et *liberté*, mal compris, mal définis, et jetés
peuples comme des symboles de révolte et des
res de destruction. La tutelle des masses me paraît
cune chose juste et nécessaire au soutien des sociétés.
— Ce système rompt si bien en visière à toutes nos
s d'aujourd'hui, que nous avons un peu le droit de
s demander vos raisons, dit Genestas en interrom-
t le médecin.
— Volontiers, capitaine.
— Qu'est-ce que dit donc notre maître? s'écria Jac-
tte en rentrant dans sa cuisine. Ne voilà-t-il pas ce
vre cher homme qui leur conseille d'écraser le peu-
l et ils l'écoutent.

MC/578

— Je n'aurais jamais cru cela de monsieur Benas répondit Nicolle.

— Si je réclame des lois vigoureuses pour cont la masse ignorante, reprit le médecin après une lé pause, je veux que le système social ait des réseaux bles et complaisants, pour laisser surgir de la f quiconque a le vouloir et se sent les facultés de s'él vers les choses supérieures. Tout pouvoir tend conservation. Pour vivre, aujourd'hui comme au fois, les gouvernements doivent s'assimiler les hom forts, en les prenant partout où ils se trouvent, afi s'en faire des défenseurs, et enlever aux masses gens d'énergie qui les soulèvent. En offrant à l'ambi publique des chemins à la fois ardus et faciles, a aux velléités incomplètes, faciles aux volontés ré un Etat prévient les révolutions que cause la gêne mouvement ascendant des véritables supériorités leur niveau. Nos quarante années de tourmente on prouver à un homme de sens que les supériorités une conséquence de l'ordre social. Elles sont de sortes et incontestables : supériorité de pensée, su riorité politique, supériorité de fortune. N'est-ce l'art, le pouvoir et l'argent, ou autrement : le princ le moyen et le résultat? Or comme, en supposant t rase, les unités sociales parfaitement égales, les m sances en même proportion, et donnant à chaque mille une même part de terre, vous retrouveriez en de temps les irrégularités d'une fortune actuelle existante, il résulte de cette vérité flagrante que la périorité de fortune, de pensée et de pouvoir est un à subir, un fait que la masse considérera toujo

mme oppressif, en voyant des priviléges dans les oits le plus justement acquis. Le contrat social, par- t de cette base, sera donc un pacte perpétuel entre ux qui possèdent contre ceux qui ne possèdent pas. après ce principe, les lois seront faites par ceux aux- els elles profitent, car ils doivent avoir l'instinct de ur conservation, et prévoir leurs dangers. Ils sont plus éressés à la tranquillité de la masse que ne l'est la sse elle-même. Il faut aux peuples un bonheur tout t. En vous mettant à ce point de vue pour considérer société, si vous l'embrassez dans son ensemble, vous ez bientôt reconnaître avec moi que le droit d'élection e doit être exercé que par les hommes qui possèdent la rtune, le pouvoir ou l'intelligence, et vous reconnaî- ez également que leurs mandataires ne peuvent avoir ne des fonctions extrêmement restreintes. Le législa- ur, messieurs, doit être supérieur à son siècle. Il con- ate la tendance des erreurs généralcs, et précise les oints vers lesquels inclinent les idées d'une nation ; il ravaille donc encore plus pour l'avenir que pour le pré- ent, plus pour la génération qui grandit que pour celle ui s'écoule. Or, si vous appelez la masse à faire la loi, a masse peut-elle être supérieure à elle-même? Non. lus l'assemblée représentera fidèlement les opinions de a foule, moins elle aura l'entente du gouvernement, oins ses vues seront élevées, moins précise, plus vacil- ante sera sa législation, car la foule est en France sur- tout, et sera toujours ce qu'est une foule. La loi emporte un assujettissement à des règles : toute règle est en oppo- sition aux mœurs naturelles, aux intérêts de l'individu ; la masse portera-t-elle des lois contre elle-même? Non.

MC/578

Souvent la tendance des lois doit être en raison inver de la tendance des mœurs. Mouler les lois sur les mœu générales, ne serait-ce pas donner, en Espagne, d primes d'encouragement à l'intolérance religieuse e la fainéantise ; en Angleterre, à l'esprit mercantile ; Italie, à l'amour des arts destinés à exprimer la socié mais qui ne peuvent pas être toute la société ; en All magne, aux classifications nobiliaires ; en France, l'esprit de légèreté, à la vogue des idées, à la facil de nous séparer en factions qui nous ont toujours d vorés. Qu'est-il arrivé depuis plus de quarante ans q les colléges électoraux mettent la main aux lois ? no avons quarante mille lois. Un peuple qui a quarante mil lois n'a pas de loi. Cinq cents intelligences médiocre car un siècle n'a pas plus de cent grandes intelligence à son service, peuvent-elles avoir la force de s'élever ces considérations ? Non. Les hommes incessamme sortis de cinq cents localités différentes ne compren dront jamais d'une même manière l'esprit de la loi, et l loi doit être une. Mais je vais plus loin. Tôt ou tard un assemblée tombe sous le sceptre d'un homme, et a lieu d'avoir des dynasties de rois, vous avez les chan geantes et coûteuses dynasties des premiers ministres. Au bout de toute délibération se trouve Mirabeau, Dan ton, Robespierre ou Napoléon : des proconsuls ou un empereur. En effet il faut une quantité déterminée de force pour soulever un poids déterminé ; cette force peu être distribuée sur un plus ou moins grand nombre de leviers ; mais, en définitive, la force doit être propor tionnée au poids : ici, le poids est la masse ignorante e souffrante qui forme la première assise de toutes les so-

ciétés. Le pouvoir, étant répressif de sa nature, a besoin d'une grande concentration pour opposer une résistance égale au mouvement populaire. C'est l'application du principe que je viens de développer en vous parlant de la restriction du privilége gouvernemental. Si vous admettez des gens de talent, ils se soumettent à cette loi naturelle et y soumettent le pays ; si vous assemblez des hommes médiocres, ils sont vaincus tôt ou tard par le génie supérieur : le député de talent sent la raison d'État, le député médiocre transige avec la force. En somme, une assemblée cède à une idée comme la Convention pendant la Terreur ; à une puissance, comme le Corps législatif sous Napoléon ; à un système ou à l'argent, comme aujourd'hui. L'assemblée républicaine que rêvent quelques bons esprits est impossible ; ceux qui la veulent sont des dupes toutes faites, ou des tyrans futurs. Une assemblée délibérante qui discute les dangers d'une nation, quand il faut la faire agir, ne vous semble-t-elle donc pas ridicule ? Que le peuple ait des mandataires chargés d'accorder ou de refuser les impôts, voilà qui est juste, et qui a existé de tous temps, sous le plus cruel tyran comme sous le prince le plus débonnaire. L'argent est insaisissable, l'impôt a d'ailleurs des bornes naturelles au delà desquelles une nation se soulève pour le refuser, ou se couche pour mourir. Que ce corps électif et changeant comme les besoins, comme les idées qu'il représente, s'oppose à concéder l'obéissance de tous à une loi mauvaise, tout est bien. Mais supposer que cinq cents hommes, venus de tous les coins de l'empire, feront une bonne loi, n'est-ce pas une mauvaise plaisanterie que les peuples expient tôt ou tard ? Ils changent

MC/578

alors de tyrans, voilà tout. Le pouvoir, la loi, doive
donc être l'œuvre d'un seul, qui, par la force d
choses, est obligé de soumettre incessamment ses actio
à une approbation générale. Mais les modifications a
portées à l'exercice du pouvoir, soit d'un seul, soit
plusieurs, soit de la multitude, ne peuvent se trou
que dans les institutions religieuses d'un peuple.
religion est le seul contre-poids vraiment efficace a
abus de la suprême puissance. Si le sentiment religie
périt chez une nation, elle devient séditieuse par pr
cipe, et le prince se fait tyran par nécessité.
Chambres qu'on interpose entre le souverain et les
jets ne sont que des palliatifs à ces deux tendanc
Les assemblées, selon ce que je viens de dire, devia
nent complices ou de l'insurrection ou de la tyran
Néanmoins le gouvernement d'un seul, vers lequel
penche, n'est pas bon d'une bonté absolue, car les r
sultats de la politique dépendront éternellement d
mœurs et des croyances. Si une nation est vieillie,
le philosophisme et l'esprit de discussion l'ont corro
pue jusqu'à la moelle des os, cette nation marche
despotisme malgré les formes de la liberté; de mê
que les peuples sages savent presque toujours trou
la liberté sous les formes du despotisme. De tout c
résulte la nécessité d'une grande restriction dans
droits électoraux, la nécessité d'un pouvoir fort, la n
cessité d'une religion puissante qui rende le riche a
du pauvre, et commande au pauvre une entière ré
gnation. Enfin il existe une véritable urgence de rédu
les assemblées à la question de l'impôt et à l'enregist
ment des lois, en leur enlevant la confection directe.

iste dans plusieurs têtes d'autres idées, je le sais.
jourd'hui, comme autrefois, il se rencontre des es-
ts ardents à chercher le *mieux*, et qui voudraient
onner les sociétés plus sagement qu'elles ne le sont.
is les innovations qui tendent à opérer de complets
ménagements sociaux ont besoin d'une sanction uni-
rselle. Aux novateurs, la patience. Quand je mesure
temps qu'a nécessité l'établissement du christia-
me, révolution morale qui devait être purement pa-
que, je frémis en songeant aux malheurs d'une révo-
ion dans les intérêts matériels, et je conclus au
intien des institutions existantes. A chacun sa pensée,
dit le christianisme; à chacun son champ, a dit la loi
derne. La loi moderne s'est mise en harmonie avec
christianisme. A chacun sa pensée, est la consécra-
n des droits de l'intelligence; à chacun son champ,
la consécration de la propriété due aux efforts du
vail. De là notre société. La nature a basé la vie
maine sur le sentiment de la conservation indivi-
elle, la vie sociale s'est fondée sur l'intérêt personnel.
ls sont pour moi les vrais principes politiques. En
asant ces deux sentiments égoïstes sous la pensée
une vie future, la religion modifie la dureté des con-
ts sociaux. Ainsi, Dieu tempère les souffrances que
oduit le frottement des intérêts par le sentiment re-
ieux, qui fait une vertu de l'oubli de soi-même, comme
modéré par des lois inconnues les frottements dans
mécanisme de ses mondes. Le christianisme dit au
uvre de souffrir le riche, au riche de soulager les
isères du pauvre; pour moi, ce peu de mots est l'es-
ence de toutes les lois divines et humaines.

MC/578

— Moi qui ne suis pas un homme d'État, dit le
taire, je vois dans un souverain le liquidateur d'
société qui doit demeurer en état constant de liqu
tion, il transmet à son successeur un actif égal à c
qu'il a reçu...

— Je ne suis pas un homme d'État, répliqua vi
ment Benassis en interrompant le notaire. Il ne
donc que du bon sens pour améliorer le sort d'
commune, d'un canton ou d'un arrondissement;
talent est déjà nécessaire à celui qui gouverne un
partement; mais ces quatre sphères administrati
offrent des horizons bornés que les vues ordina
peuvent facilement embrasser; leurs intérêts se ra
chent au grand mouvement de l'État par des liens
sibles. Dans la région supérieure tout s'agrandit,
regard de l'homme d'État doit dominer le point de
où il est placé. Là où, pour produire beaucoup de
dans un département, dans un arrondissement, d
un canton ou dans une commune, il n'était besoin
de prévoir un résultat à dix ans d'échéance, il faut,
qu'il s'agit d'une nation, en pressentir les destin
les mesurer au cours d'un siècle. Le génie des Colb
des Sully n'est rien s'il ne s'appuie sur la volonté
fait les Napoléon et les Cromwell. Un grand minis
messieurs, est une grande pensée écrite sur toutes
années du siècle dont la splendeur et les prospér
ont été préparées par lui. La constance est la vertu
lui est le plus nécessaire. Mais aussi, en toute ch
humaine, la constance n'est-elle pas la plus haute
pression de la force? Nous voyons depuis quel
temps trop d'hommes n'avoir que des idées minis

llos au lieu d'avoir des idées nationales, pour ne pas
nirer le véritable homme d'État comme celui qui
us offre la plus immense poésie humaine. Toujours
ir au delà du moment et devancer la destinée, être
-dessus du pouvoir et n'y rester que par le senti-
nt de l'utilité dont on est sans s'abuser sur ses for-
, dépouiller ses passions et même toute ambition
gaire pour demeurer maître de ses facultés, pour
voir, vouloir et agir sans cesse; se faire juste et
olu, maintenir l'ordre en grand, imposer silence à
cœur et n'écouter que son intelligence; n'être ni
ant ni confiant, ni douteur ni crédule, ni reconnais-
t ni ingrat, ni en arrière avec un événement ni
pris par une pensée; vivre enfin par le sentiment
s masses, et toujours les dominer en étendant les
s de son esprit, le volume de sa voix et la pénétra-
de son regard, en voyant non pas les détails, mais
conséquences de toute chose, n'est-ce pas être un
plus qu'un homme? Aussi les noms de ces grands
obles pères des nations devraient-ils être à jamais
ulaires.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les
vives s'entre-regardèrent.

— Messieurs, vous n'avez rien dit de l'armée, s'écria
estas. L'organisation militaire me paraît le vrai type
toute bonne société civile, l'épée est la tutrice d'un
ple.

— Capitaine, répondit en riant le juge de paix, un
avocat a dit que les empires commençaient par
ée et finissaient par l'écritoire; nous en sommes à
critoire.

MC/578

— Maintenant, messieurs, que nous avons réglé les
du monde, parlons d'autre chose. Allons, capitaine,
verre de vin de l'Ermitage, s'écria le médecin en ri

— Deux plutôt qu'un, dit Genestas en tendant
verre, et je veux les boire à votre santé comme à c
d'un homme qui fait honneur à l'espèce.

— Et que nous chérissons tous, dit le curé d'
voix pleine de douceur.

— Monsieur Janvier, voulez-vous donc me f
connaître quelque péché d'orgueil?

— Mons.. r le curé a dit bien bas ce que le ca
dit tout haut, répliqua Cambon.

— Messieurs, je vous propose de reconduire m
sieur Janvier vers le presbytère, en nous prome
au clair de lune.

— Marchons, dirent les convives, qui se miren
devoir d'accompagner le curé.

— Allons à ma grange, dit le médecin en pren
Genestas par le bras après avoir dit adieu au curé
ses hôtes. Là, capitaine Bluteau, vous entendrez pa
de Napoléon. J'ai quelques compères qui doivent
jaser Goguelat, notre piéton, sur ce dieu du peu
Nicolle, mon valet d'écurie, nous a dressé une éch
pour monter par une lucarne en haut du foin, à
place d'où nous verrons toute la scène. Croyez-
venez, une veillée a son prix. Ce n'est pas la prem
fois que je me serais mis dans le foin pour écouter
récit de soldat ou quelque conte de paysan. Mais cach
nous bien; si ces pauvres gens voient un étranger
font des façons et ne sont plus eux-mêmes.

— Eh! mon cher hôte, dit Genestas, n'ai-je pas

et fait semblant de dormir pour entendre mes ca-
liers au bivouac? Tenez, je n'ai jamais ri aux spec-
cles de Paris d'aussi bon cœur qu'au récit de la dé-
aite de Moscou, racontée en farce par un vieux ma-
chal des logis à des conscrits qui avaient peur de la
erre. Il disait que l'armée française faisait dans ses
eps, qu'on buvait tout à la glace, que les morts s'ar-
taient en chemin, qu'on avait vu la Russie blanche,
on étrillait les chevaux à coups de dents, que ceux
i aimaient à patiner s'étaient bien régalés, que les
nateurs de gelée de viande en avaient eu leur soûl,
e les femmes étaient généralement froides, et que la
ule chose qui avait été sensiblement désagréable était
n'avoir pas eu d'eau chaude pour se raser. Enfin il
ébitait des gaudrioles si comiques, qu'un vieux four-
er qui avait eu le nez gelé, et qu'on appelait *Nez-
tant*, en riait lui-même.

— Chut, dit Benassis, nous voici arrivés; je passe le
remier, suivez-moi.

Tous deux montèrent à l'échelle et se blottirent dans
e foin, sans avoir été entendus par les gens de la
eillée, au-dessus desquels ils se trouvèrent être assis
e manière à les bien voir. Groupées par masses autour
e trois ou quatre chandelles, quelques femmes cou-
aient, d'autres filaient, plusieurs restaient oisives, le
ou tendu, la tête et les yeux tournés vers un vieux
paysan qui racontait une histoire. La plupart des hom-
mes se tenaient debout ou couchés sur des bottes de
foin. Ces groupes, profondément silencieux, étaient à
peine éclairés par les reflets vacillants des chandelles
entourées de globes de verre pleins d'eau qui concen-

MC/578

traient la lumière en rayons, dans la clarté desque se tenaient les travailleuses. L'étendue de la gra dont le haut restait sombre et noir, affaiblissait en ces lueurs qui coloraient inégalement les têtes en p duisant de pittoresques effets de clair-obscur. Ici l laient le front brun et les yeux clairs d'une petite p sanne curieuse; là, des bandes lumineuses déc paient les rudes fronts de quelques vieux hommes, dessinaient fantasquement leurs vêtements usés ou colorés. Tous ces gens attentifs, et divers dans le poses, exprimaient sur leurs physionomies immob l'entier abandon qu'ils faisaient de leur intelligence conteur. C'était un tableau curieux où éclatait la p digieuse influence exercée sur tous les esprits par poésie. En exigeant de son narrateur un merveille toujours simple ou de l'impossible presque croyab le paysan ne se montre-t-il pas ami de la plus p poésie?

— Quoique cette maison eût une méchante mine, sait le paysan au moment où les deux nouveaux au teurs se furent placés pour l'entendre, la pauvre fem bossue était si fatiguée d'avoir porté son chanvre marché, qu'elle y entra, forcée aussi par la nuit était venue. Elle demanda seulement à y coucher; ca pour toute nourriture, elle tira une croûte de son bi sac et la mangea. Pour lors l'hôtesse, qui était donc femme des brigands, ne sachant rien de ce qu' avaient convenu de faire pendant la nuit, accueillit bossue et la mit en haut, sans lumière. Ma bossue jette sur un mauvais grabat, dit ses prières, pense son chanvre, et va pour dormir. Mais, avant qu'el

endormie, elle entend du bruit, et voit entrer deux mmes portant une lanterne; chacun d'eux tenait un uteau : la peur la prend, parce que, voyez-vous, ns ce temps-là les seigneurs aimaient tant les pâtés chair humaine, qu'on en faisait pour eux. Mais mme la vieille avait le cuir parfaitement racorni, elle rassura en pensant qu'on la regarderait comme une uvaise nourriture. Les deux hommes passent devant bossue, vont à un lit qui était dans cette grande mbre, et où l'on avait mis le monsieur à la grosse ise, qui passait donc pour nécromancien. Le plus nd lève la lanterne en prenant les pieds du mon- ur; le petit, celui qui avait fait l'ivrogne, lui em- igne la tête et lui coupe le cou, net, d'une seule fois, c! Puis ils laissent là le corps et la tête, tout dans sang, volent la valise et descendent. Voilà notre me bien embarrassée. Elle pense d'abord à s'en aller s qu'on s'en doute, ne sachant pas encore que la vidence l'avait amenée là pour rendre gloire à Dieu faire punir le crime. Elle avait peur, et quand on a ur on ne s'inquiète de rien du tout. Mais l'hôtesse, qui ait demandé des nouvelles de la bossue aux deux bri- uds, les effraye, et ils remontent doucement dans petit escalier de bois. La pauvre bossue se pelotonne peur et les entend qui se disputent à voix basse. — le dis de la tuer. — Faut pas la tuer. — Tue-la! — a! Ils entrent. Ma femme, qui n'était pas bête, ferme il et fait comme si elle dormait. Elle se met à dor- r comme un enfant, la main sur son cœur, et prend e respiration de chérubin. Celui qui avait la lan- me l'ouvre, boute la lumière dans l'œil de la vieille

MC/578

endormie, et ma femme de ne point sourciller, t
elle avait peur pour son cou. — Tu vois bien qu'
dort comme un sabot, que dit le grand. — C'est si
lin, les vieilles, répond le petit. Je vais la tuer, n
serons plus tranquilles. D'ailleurs nous la saleron
la donnerons à manger à nos cochons. En entendan
propos, la vieille ne bouge pas. — Oh bien ! elle d
dit le petit crâne en voyant que la bossue n'avait
bougé. Voilà comment la vieille se sauva. Et l'on p
bien dire qu'elle était courageuse. Certes, il y a bien
des jeunes filles qui n'auraient pas eu la respiration
chérubin en entendant parler des cochons. Les
brigands se mettent à enlever l'homme mort, le
lent dans ses draps et le jettent dans la petite cour
la vieille entend les cochons accourir en grognant
hon ! pour le manger. Pour lors, le lendemain, repr
narrateur après avoir fait une pause, la femme s'en
donnant deux sous pour son coucher. Elle prend
bissac, fait comme si de rien n'était, demande les n
velles du pays, sort en paix et veut courir. Point
peur lui coupe les jambes, bien à son heur. Voici po
quoi. Elle avait à peine fait un demi-quart de lie
qu'elle voit venir un des brigands qui la suivait
finesse pour s'assurer qu'elle n'eût rien vu. Elle te
vine ça et s'assied sur une pierre. — Qu'avez-vous,
bonne femme ? lui dit le petit, car c'était le petit
plus malicieux des deux, qui la guettait. — Ah ! mon
homme, qu'elle répond, mon bissac est si lourd,
suis si fatiguée, que j'aurais bien besoin du bras
honnête homme (voyez-vous c'te finaude !) pour ga
mon logis. Pour lors le brigand lui offre de l'accom

er. Elle accepte. L'homme lui prend le bras pour
oir si elle a peur. Ah ben ! c'te femme ne tremble
nt et marche tranquillement. Et donc les voilà tous
ux causant agriculture et de la manière de faire
ir le chanvre, tout bellement jusqu'au faubourg
la ville où demeurait la bossue et où le brigand
quitta, de peur de rencontrer quelqu'un de la jus-
e. La femme arriva chez elle à l'heure de midi et
endit son homme en réfléchissant aux événements
son voyage et de la nuit. Le chanverrier rentra
s le soir. Il avait faim, faut lui faire à manger.
nc, tout en graissant sa poêle pour lui faire frire
elque chose, elle lui raconte comment elle a vendu
n chanvre, en bavardant à la manière des femmes,
is elle ne dit rien des cochons, ni du monsieur
, mangé, volé. Elle fait donc flamber sa poêle
ur la nettoyer. Elle la retire, veut l'essuyer, la trouve
ine de sang. — Qu'est-ce que t'as mis là-dedans ?
-elle à son homme. — Rien, qu'il répond. Elle
it avoir une lubie de femme et remet sa poêle au
. Pouf ! une tête tombe par la cheminée. — Vois-
C'est précisément la tête du mort, dit la vieille.
mme il me regarde ! Que veut-il donc ? — *Que*
le venges ! lui dit une voix. — Que tu es bête ! dit
chanverrier ; te voilà bien avec tes berlues qui n'ont
s le sens commun. Il prend la tête, qui lui mord le
gt, et la jette dans sa cour. — Fais mon omelette,
i dit, et ne t'inquiète pas de ça. C'est un chat. — Un
at ! qu'elle dit, il était rond comme une boule. Elle re-
et sa poêle au feu. Pouf ! tombe une jambe. Même his-
ire. L'homme, pas plus étonné de voir le pied que d'a-

MC/578

voir vu la tête, empoigne la jambe et la jette
porte. Finalement, l'autre jambe, les deux bras, le co
tout le voyageur assassiné tombe un à un. Point
melette. Le vieux marchand de chanvre avait
faim. — Par mon salut éternel, dit-il, si mon ome
se fait, nous verrons à satisfaire cet homme-là. —
conviens donc maintenant que c'est un homme? d
bossue. Pourquoi m'as-tu dit tout à l'heure que c'
pas une tête, grand asticoteur? La femme casse
œufs, fricasse l'omelette et la sert sans plus gro
parce qu'en voyant ce grabuge elle commençait à
inquiète. Son homme s'assied et se met à manger.
bossue, qui avait peur, dit qu'elle n'a pas faim. —
toc! fait un étranger en frappant à la porte. — Qu
là? — L'homme mort d'hier. — Entrez, répond le c
verrier. Donc, le voyageur entre, se met sur l'esca
et dit : — Souvenez-vous de Dieu, qui donne la
pour l'éternité aux personnes qui confessent son n
Femme, tu m'as vu faire mourir, et tu gardes le sile
J'ai été mangé par les cochons! Les cochons n'ent
pas dans le paradis. Donc moi, qui suis chrétien,
dans l'enfer faute par une femme de parler. Ça ne
jamais vu. Faut me délivrer! Et autres propos. La fem
qu'avait toujours de plus en plus peur, nettoie sa p
met ses habits du dimanche, va dire à la justice le cri
qui fut découvert, et les voleurs joliment roués su
place du Marché. Cette bonne œuvre faite, la femm
son homme ont toujours eu le plus beau chanvre
vous ayez jamais vu. Puis, ce qui leur fut plus agréa
ils eurent ce qu'ils désiraient depuis longtemps, à s
un enfant mâle qui devint, par suite des temps, baro

Voilà l'histoire véritable de LA BOSSUE COURAGEUSE.

— Je n'aime point ces histoires-là, elles me font rê
, dit la Fosseuse. J'aime mieux les aventures de Na
léon.

— C'est vrai, dit le garde champêtre. Voyons, mon
ur Goguelat, racontez-nous l'Empereur.

— La veillée est trop avancée, dit le piéton, et je
ime point à raccourcir les victoires.

— C'est égal, dites tout de même! Nous les connais
s pour vous les avoir vu dire bien des fois; mais ça
toujours plaisir à entendre.

— Racontez-nous l'Empereur! crièrent plusieurs per
nes ensemble.

— Vous le voulez, répondit Goguelat. Eh bien, vous
rez que ça ne signifie rien quand c'est dit au pas de
rge. J'aime mieux vous raconter toute une bataille.
llez-vous Champ-Aubert, où il n'y avait plus de
touches, et où l'on s'est astiqué tout de même à la
onnette?

— Non! l'Empereur! l'Empereur!

Le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, pro
na sur l'assemblée ce regard noir, tout chargé de
ère, d'événements et de souffrances qui distingue
vieux soldats. Il prit sa veste par les deux basques
devant, les releva comme s'il s'agissait de recharger
sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa
ine; puis il s'appuya le corps sur la jambe gauche,
nça la droite et céda de bonne grâce aux vœux de
ssemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un
l côté de son front pour le découvrir, il porte la

MC/578

tête vers le ciel, afin de se mettre à la hauteur d
gigantesque histoire qu'il allait dire.

— Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Co
qu'est une île française, chauffée par le soleil d'I
où tout bout comme dans une fournaise, et où l'o
tue les uns les autres, de père en fils, à propos de ri
une idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extrao
naire de la chose, sa mère, qui était la plus belle fe
de son temps et une finaude, eut la réflexion d
vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dan
de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait
que le monde était en feu le jour de son accouchem
C'était une prophétie ! Donc elle demande que Die
protége, à condition que Napoléon rétablira sa sa
religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est conv
et ça s'est vu.

» Maintenant, suivez-moi bien, et dites-moi s
que vous allez entendre est naturel.

» Il est sûr et certain qu'un homme qui ava
l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul
susceptible de passer à travers les lignes des autre
travers les balles, les décharges de mitraille qui
emportaient comme des mouches, et qui avaien
respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi
ticulièrement, à Eylau. Je le vois encore, qui monte
une hauteur, prend sa lorgnette, regarde sa batai
dit : Ça va bien ! Un de mes intrigants à panache
l'embêtaient considérablement et le suivaient par
même pendant qu'il mangeait, qu'on nous a dit,
faire le malin, et prend la place de l'empereur q
il s'en va. Oh ! raflé ! plus de panache. Vous ente

n que Napoléon s'était engagé à garder son secret
r lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompa-
ient, même ses amis particuliers, tombaient comme
noix : Duroc, Bessières, Lannes, tous hommes forts
me des barres d'acier et qu'il fondait à son usage.
in, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour
e le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni
tenant ni capitaine ! Ah ben oui ! en chef tout de
te. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-quatre ans,
il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où
commencé par faire voir aux autres qu'ils n'enten-
ent rien à manœuvrer les canons. Pour lors, nous
be tout maigrelet général en chef à l'armée d'Italie,
manquait de pain, de munitions, de souliers, d'ha-
, une pauvre armée nue comme un ver. « Mes amis,
dit, nous voilà ensemble. Or, mettez-vous dans la
le que d'ici à quinze jours vous serez vainqueurs,
illés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de
mes guêtres, de fameux souliers; mais, mes enfants,
marcher pour aller les prendre à Milan, où il y en
» Et l'on a marché. Le Français, écrasé, plat comme
punaise, se redresse. Nous étions trente mille va-
-pieds contre quatre-vingt mille fendants d'Alle-
ds, tous beaux hommes, bien garnis, que je vois
ore. Alors, Napoléon, qui n'était encore que Bona-
te. nous souffle je ne sais quoi dans le ventre. Et
marche la nuit, et l'on marche le jour, l'on te les
e à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi,
ole, Millesimo, et on ne te les lâche pas. Le soldat
nd goût à être vainqueur. Alors Napoléon vous en-
oppe ces généraux allemands qui ne savaient où se

MC/578

fourrer pour être à leur aise, les pelote très-bien, le
chippe quelquefois des dix mille hommes d'un
coup en vous les entourant de quinze cents Franç
qu'il faisait foisonner à sa manière. Enfin, leur pr
leurs canons, vivres, argent, munitions, tout ce qu
avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les
sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore
terre, les fouaille partout. Voilà des troupes qui
remplument; parce que, voyez-vous, l'empereur, qu
tait aussi un homme d'esprit, se fait bien venir
l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivr
Pour lors, le péquin nous loge et nous chérit, les f em
aussi, qu'étaient des femmes très-judicieuses. Fin fin
en ventôse 96, qu'était dans ce temps-là le mois de m
d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin du p
des marmottes; mais après la campagne, nous v
maîtres de l'Italie, comme Napoléon l'avait prédit; e
mois de mars suivant, en une seule année et deux ca
pagnes, il nous met en vue de Vienne : tout était bros
Nous avions mangé trois armées successivement di
rentes, et dégommé quatre généraux autrichiens, d
un vieux qu'avait des cheveux blancs, et qui a été
comme un rat dans les paillassons, à Mantoue. Les
demandaient grâce à genoux! La paix était conqu
Un homme aurait-il pu faire cela? Non, Dieu l'aid
c'est sûr. Il se subdivisionnait comme les cinq pains
l'Évangile, commandait la bataille le jour, la prépa
la nuit, que les sentinelles le voyaient toujours allan
venant, et ne dormait ni ne mangeait. Pour lors,
connaissant ces prodiges, le soldat se l'adopte pour
père. Et en avant! Les autres, à Paris, voyant cela

ent : « Voilà un pèlerin qui paraît prendre ses mots
rdre dans le ciel, il est singulièrement capable de
tre la main sur la France; faut le lâcher sur l'Asie ou
l'Amérique, il s'en contentera peut-être! » Ça était
it pour lui comme pour Jésus-Christ. Le fait est qu'on
donne ordre de faire faction en Égypte. Voilà sa res-
blance avec le fils de Dieu. Ce n'est pas tout. Il ras-
ible ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait particulière-
nt endiablés, et leur dit comme ça : « Mes amis, pour
uart d'heure, on nous donne l'Égypte à chiquer. Mais
s l'avalerons en un temps et deux mouvements,
me nous avons fait de l'Italie. Les simples soldats
ont des princes qui auront des terres à eux. En
nt! » En avant! les enfants, disent les sergents. Et
arrive à Toulon, route d'Égypte. Pour lors, les An-
s avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais quand
s nous embarquons, Napoléon nous dit : « Ils ne
s verront pas, et il est bon que vous sachiez, dès à
sent, que votre général possède une étoile dans le
qui nous guide et nous protége ! » Qui fut dit fut fait.
passant sur la mer, nous prenons Malte comme une
ge, pour le désaltérer de sa soif de victoire, car
it un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire.
s voilà en Égypte. Bon. Là, autre consigne. Les
ptiens, voyez-vous, sont des hommes qui, depuis que
onde est monde, ont coutume d'avoir des géants
souverains, des armées nombreuses comme des
mis · parce que c'est un pays de génies et de cro
les, où l'on a bâti des pyramides grosses comme nos
ntagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de
tre leurs rois pour les conserver frais, chose qui leur

MC/578

plaît généralement. Pour lors, en débarquant, le pè
caporal nous dit : « Mes enfants, les pays que vous al
conquérir tiennent à un tas de dieux qu'il faut respect
parce que le Français doit être l'ami de tout le mon
et battre les gens sans les vexer. Mettez-vous dans la
loquinte de ne toucher à rien, d'abord, parce que no
aurons tout après ! Et marchez ! » Voilà qui va bie
Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était pré
sous le nom de Kébir-Bonaberdis, un mot de leur pa
qui veut dire : *le sultan fait feu*, en ont une peur com
du diable. Alors, le Grand Turc, l'Asie, l'Afrique,
recours à la magie, et nous envoient un démon, nom
Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un che
blanc, qui était, comme son maître, incombustible
boulet, et qui tous deux vivaient de l'air du temps. I
en a qui l'ont vu ; mais moi je n'ai pas de raisons po
vous en faire certains. C'étaient les puissances de l'Ara
et les mameluks qui voulaient faire croire à leurs tr
piers que le Mody était capable de les empêcher
mourir à la bataille, sous prétexte qu'il était un an
envoyé pour combattre Napoléon, et lui reprendre
sceau de Salomon, un de leurs fourniments à eu
qu'ils prétendaient avoir été volé par notre génér
Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grima
tout de même.

» Ah çà ! dites-moi d'où ils avaient su le pacte
Napoléon ? Était-ce naturel ?

» Il passait pour certain dans leur esprit qu'il co
mandait aux génies, et se transportait en un clin d'
d'un lieu à un autre, comme un oiseau. Le fait est q
était partout. Enfin, qu'il venait leur enlever une rei

elle comme le jour, pour laquelle il avait offert tous ses
résors et des diamants gros comme des œufs de pigeon,
archè que le mameluck, de qui elle était la particulière,
oiqu'il en eût d'autres, avait refusé positivement. Dans
s termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger
u'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est
as fait faute, car il y a eu des coups pour tout le monde.
lors, nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à
iseh et devant les Pyramides. Il a fallu marcher sous
e soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la ber-
ue voyaient des eaux desquelles on ne pouvait pas boire,
et de l'ombre que ça faisait suer. Mais nous mangeons le
ameluck à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napo-
éon, qui s'empare de la haute et basse Égypte, l'Arabie,
enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient
lus, et où il y avait des milliers de statues, les cinq
ents diables de la nature, puis, chose particulière, une
infinité de lézards, un tonnerre de pays où chacun pou-
rait prendre ses arpents de terre, pour peu que ça lui
ût agréable. Pendant qu'il s'occupe de ses affaires dans
l'intérieur, où il avait idée de faire des choses superbes,
es Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir,
ar ils ne savaient quoi inventer pour nous contrarier.
Mais Napoléon, qui avait l'estime de l'Orient et de l'Oc-
cident, que le pape l'appelait son fils, et le cousin de
Mahomet son cher père, veut se venger de l'Angleterre
et lui reprendre les Indes, pour se remplacer de sa flotte.
Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans
des pays où il n'y a que des diamants, de l'or, pour faire
la paye aux soldats, et des palais pour étapes, lorsque le
Mody s'arrange avec la peste, et nous l'envoie pour in-

MC/578

terrompre nos victoires. Halte ! Alors tout le monde défile à c'te parade, d'où l'on ne revient pas sur ses pieds. Le soldat mourant ne peut pas te prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entré trois fois avec un entêtement généreux et martial. Mais la peste était la plus forte; il n'y avait pas à dire : Mon bel ami ! Tout le monde se trouvait très-malade. Napoléon seul était frais comme une rose, et toute l'armée l'a vu buvant la peste sans que ça lui fît rien du tout.

» Ah çà ! mes amis, croyez-vous que c'était naturel !

» Les mamelucks, sachant que nous étions tous dans les ambulances, veulent nous barrer le chemin ; mais, avec Napoléon, c'te farce-là ne pouvait pas prendre. Donc, il dit à ses damnés, à ceux qui avaient le cuir plus dur que les autres : « Allez me nettoyer la route. » Junot, qu'était un sabreur au premier numéro, et son ami véritable, ne prend que mille hommes, et vous a décousu tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons au Caire, notre quartier général. Autre histoire. Napoléon absent, la France s'était laissé détruire le tempérament par les gens de Paris, qui gardaient la solde des troupes, leur masse de linge, leurs habits, les laissaient crever de faim, et voulaient qu'elles fissent la loi à l'univers, sans s'en inquiéter autrement. C'étaient des imbéciles qui s'amusaient à bavarder au lieu de mettre la main à la pâte. Et donc, nos armées étaient battues, les frontières de la France entamées : L'HOMME n'était plus là. Voyez-vous, je dis *l'homme*, parce qu'on l'a nommé comme ça, mais c'était une bêtise, puisqu'il avait une étoile et toutes ses particularités : c'était notre

autres qui étions les hommes ! Il apprend l'histoire de France après sa fameuse bataille d'Aboukir, où, sans perdre plus de trois cents hommes, et, avec une seule division, il a vaincu la grande armée des Turcs, forte de vingt-cinq mille hommes, et il en a bousculé dans la mer plus d'une grande moitié, rrah ! Ce fut son dernier coup de tonnerre en Égypte. Il se dit, voyant tout perdu là-bas : « Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille. » Mais comprenez bien que l'armée n'a pas su son départ, sans quoi on l'aurait gardé de force, pour le faire empereur d'Orient. Aussi nous voilà tous tristes, quand nous sommes sans lui, parce qu'il était notre joie. Lui, laisse son commandement à Kléber, un grand mâtin qu'a descendu la garde, assassiné par un Égyptien qu'on a fait mourir en lui mettant une baïonnette dans le derrière, qui est la manière de guillotiner dans ce pays-là; mais ça fait tant souffrir, qu'un soldat a eu pitié de ce criminel, il lui a tendu sa gourde, et aussitôt que l'Égyptien a eu bu de l'eau, il a tortillé de l'œil avec un plaisir infini. Mais nous ne nous amusons pas à cette bagatelle. Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait la *Fortune*, et, en un clin d'œil, à la barbe de l'Angleterre qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée. Était-ce naturel ! Bah ! Aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore; mais lui convoque le gouvernement. « Qu'avez-vous fait de mes enfants les soldats? qui dit aux avocats;

MC/578

vous êtes un tas de galipiats qui vous fichez du monde et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste, et je parle pour tout le monde qu'est pas content! » Pour lors ils veulent batailler et le tuer; mais minute! Il les enferme dans une caserne à paroles, les fait sauter par les fenêtres, et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup passe consul; et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Être suprême, il remplit alors sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole; lui rend ses églises, rétablit sa religion; les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde content : *primo*, les prêtres qu'il empêche d'être tracassés; *secundo*, le bourgeois qui fait son commerce, sans avoir à craindre le *rapiamus* de la loi qu'était devenue injuste; *tertio*, les nobles qu'il défend d'être fait mourir, comme on en avait malheureusement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle, parce que, voyez-vous, son œil vous traverserait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, paraît en Italie, comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit. Les Autrichiens sont avalés à Marengo comme des goujons par une baleine! Ouf! Ici, la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que le monde entier l'entende, et ça a suffi. « Nous n'en jouons plus, que disent les Allemands. — Assez comme ça! » disent les autres. Total : l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale, où les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est là que l'empereur a inventé

la Légion d'honneur, une bien belle chose, allez! « En France, qu'il a dit à Boulogne, devant l'armée entière, tout le monde a du courage! donc, la partie civile qui fera des actions d'éclat, sera sœur du soldat, le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'honneur. » Nous autres, qui étions là-bas, nous revenons d'Égypte. Tout était changé! Nous l'avions laissé général, en un rien de temps nous le retrouvons empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui, comme une belle fille à un lancier. Or, quand ça fut fait, à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie comme il ne s'en était jamais vu sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux, dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple, qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En Égypte, dans le désert, près de la Syrie, L'HOMME-ROUGE lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire : « Ça va bien. » Puis, à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant lui, sur ses pieds, l'Homme-Rouge, qui lui dit : « Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne, du Portugal, des provinces Illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier aigle de la Légion d'honneur, et tout. » Cet Homme-Rouge, voyez-vous, c'était son idée, à lui; une manière de piéton qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru cela; mais l'Homme-Rouge est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même, et a dit qu'il

MC/578

lui venait dans les moments durs à passer, et restait
palais des Tuileries, dans les combles. Donc, au co
ronnement, Napoléon l'a vu le soir pour la troisiè
fois, et ils furent en délibération sur bien des chose
Lors, l'empereur va droit à Milan se faire couronner
d'Italie. Là commence véritablement le triomphe
soldat. Pour lors, tout ce qui savait écrire passe offici
Voilà les pensions, les dotations de duchés qui ple
vent; des trésors pour l'état-major qui ne coûtaien
rien à la France, et la Légion d'honneur fournie
rentes pour les simples soldats, sur lesquelles je touch
encore ma pension. Enfin, voilà des armées tenu
comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'empereur, q
savait qu'il devait être l'empereur de tout le mond
pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leu
idées, des monuments de fées, là où il n'y en avait pa
plus que sur ma main; une supposition, vous reveni
d'Espagne, pour passer à Berlin; eh bien, vous retro
viez des arches de triomphe avec de simples soldat
mis dessus en belle sculpture, ni plus ni moins que de
généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettr
d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fa
des ponts, des palais, des routes, des savants, des fête
des lois, des vaisseaux, des ports, et dépense des mil
lions de milliasses, et tant et tant, qu'on m'a dit qu'
en aurait pu paver la France de pièces de cent sous,
ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à so
aise sur son trône, et si bien le maître de tout, qu
l'Europe attendait sa permission pour faire ses besoins
comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous di
en manière de conversation, à l'ordre du jour: « Mé

enfants, est-il juste que les parents de votre empereur
endent la main? Non. Je veux qu'ils soient flambants,
out comme moi! Pour lors, il est de toute nécessité de
conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le
Français soit le maître de tout, que les soldats de la
garde fassent trembler le monde, et que la France
crache où elle veut, et qu'on lui dise, comme sur ma
monnaie, *Dieu vous protége!* — Convenu! répond l'ar-
mée, on t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette. »
Ah! c'est qu'il n'y avait pas à reculer, voyez-vous! et
s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait
fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs, et grimper;
heureusement qu'il n'en a pas eu la volonté. Les rois,
qu'étaient habitués aux douceurs de leurs trônes, se font
naturellement tirer l'oreille; et alors, en avant nous
autres. Nous marchons, nous allons, et le tremblement
recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait
user, dans ce temps-là, des hommes et des souliers!
Alors on se battait à coups de nous si cruellement, que
d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais
vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe,
et, un peu plus tôt, un peu plus tard, sait qu'il faut
mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce
qu'on avait le plaisir de voir l'empereur faire ça sur les
géographies. (Là, le fantassin décrivit lestement un
rond avec son pied sur l'aire de la grange.) Et il disait:
« Ça, ce sera un royaume! » et c'était un royaume.
Quel bon temps! Les colonels passaient généraux, le
temps de les voir; les généraux maréchaux, les maré-
chaux rois. Et il y en a encore un, qui est debout pour
le dire à l'Europe, quoique ce soit un Gascon, traître à

MC/578

la France pour garder sa couronne, qui n'a pas rougi de honte, parce que, voyez-vous, les couronnes sont en or! Enfin, les sapeurs qui savaient lire devenaient nobles tout de même. Moi qui vous parle, j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon comme les rayons du soleil! Vous entendez bien que chaque soldat ayant la chance de chausser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite; un caporal de la garde était comme une curiosité qu'on regardait passer, parce que chacun avait son contingent dans la victoire, parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il de ces batailles! Austerlitz, où l'armée a manœuvré comme à la parade; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac, comme si Napoléon avait soufflé dessus; Wagram, où l'on s'est battu trois jours sans bouder. Enfin, y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu. Alors le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches; quoiqu'il tînt sa majesté, puisque c'était son métier à lui de régner. Mais c'est égal! un sergent et même un soldat pouvait lui dire : « Mon empereur, comme vous me dites à moi quelquefois : « Mon bon ami. » Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres; enfin, il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous êtes là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire; alors nous restions là, tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment

s'y prenait, mais quand il nous parlait, sa parole us envoyait comme du feu dans l'estomac; et, pour montrer qu'on était ses enfants, incapables de bou-er, on allait pas ordinaire devant des polissons de ca-ons qui gueulaient et vomissaient des régiments de ulets, sans dire gare. Enfin, les mourants avaient la ose de se relever pour le saluer et lui crier : « Vive empereur! »

» Était-ce naturel? auriez-vous fait cela pour un mple homme!

» Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice séphine, qu'était une bonne femme tout de même, yant la chose tournée à ne pas lui donner d'enfants, il t obligé de la quitter quoiqu'il l'aimât considérable-ent. Mais il lui fallait des petits, rapport au gouver-ement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains e l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une mme. Et il a épousé, qu'on nous a dit, une Autri-hienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien nt on parle partout, et pas seulement dans nos pays, u vous entendez dire qu'il a tout fait, mais en Europe. c'est si vrai que, moi qui vous parle en ce moment, suis allé sur le Danube où j'ai vu les morceaux d'un nt bâti par cet homme, qui paraît qu'a été, à Rome, rent de Napoléon, d'où s'est autorisé l'empereur d'en endre l'héritage pour son fils. Donc, après son ma-age, qui fut une fête pour le monde entier, et où il a it grâce au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a yées tout de même, parce que les gabelous n'en ont as tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était roi de ome; une chose qui ne s'était pas encore vue sur

MC/578

terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père v
vant. Ce jour-là, un ballon est parti de Paris pour le d
à Rome et ce ballon a fait le chemin en un jour. Ah ç
y a-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui n
soutiendra que tout ça était naturel? Non, c'était écr
là-haut! et la gale à qui ne dira pas qu'il a été envo
par Dieu même pour faire triompher la France. Ma
voilà l'empereur de Russie, qu'était son ami, qui se f
che de ce qu'il n'a pas épousé une Russe et qui soutie
les Anglais, nos ennemis, auxquels on avait toujou
empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans le
boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-l
Napoléon se fâche et nous dit : « Soldats! vous avez é
maîtres dans toutes les capitales de l'Europe; rest
Moscou, qui s'est allié à l'Angleterre. Or, pour pouvo
conquérir Londres et les Indes qu'est à eux, je trouv
définitif d'aller à Moscou. » Pour lors assemble la plu
grande des armées qui jamais ait traîné ses guêtres su
le globe, et si curieusement bien alignée, qu'en un jou
il a passé en revue un million d'hommes. — Hourra
disent les Russes. Et voilà la Russie tout entière, des ani-
maux de cosaques qui s'envolent. C'était pays contr
pays, un boulevari général, dont il fallait se garer. E
comme avait dit l'Homme-Rouge à Napoléon : « C'est
l'Asie contre l'Europe! — Suffit, qu'il dit, je vais me
précautionner. » Et voilà fectivement tous les rois qui
viennent lécher la main de Napoléon! L'Autriche, la
Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne, l'Italie, tout est
avec nous, nous flatte, et c'était beau! Les aigles n'ont
jamais tant roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient
au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. Les Polonais

sse tenaient pas de joie, parce que l'empereur avait idée
les relever; de là, que la Pologne et la France ont tou-
urs été frères. Enfin, « A nous la Russie! » crie l'armée.
ous entrons bien fournis; nous marchons, marchons :
int de Russes. Enfin nous trouvons nos mâtins campés
la Moskowa. C'est là que j'ai eu la croix, et j'ai congé
dire que ce fut une sacrée bataille! L'empereur était
uiet, il avait vu l'Homme-Rouge, qui lui dit : « Mon
fant, tu vas plus vite que le pas, les hommes te man-
eront, les amis te trahiront. » Pour lors, proposa la
ix. Mais avant de la signer : « Frottons les Russes! »
i nous dit. « Tope! » s'écria l'armée. « En avant! »
ent les sergents. Mes souliers étaient usés, mes habits
cousus, à force d'avoir trimé dans ces chemins-là qui
sont pas commodes du tout! Mais c'est égal! « Puis-
e c'est la fin du tremblement, que je me dis, je veux
en donner tout mon soûl! » Nous étions devant le
nd ravin; c'étaient les premières places! Le signal se
nne, sept cents pièces d'artillerie commencent une
versation à vous faire sortir le sang par les oreilles.
faut rendre justice à ses ennemis, mes Russes se
saient tuer comme des Français, sans reculer, et nous
vancions pas. « En avant! nous dit-on, voilà l'empe-
r! » C'était vrai, passe au galop en nous faisant signe
il s'importait beaucoup de prendre la redoute. Il nous
me, nous courons, j'arrive le premier au ravin. Ah!
n Dieu, les lieutenants tombaient, les colonels, les
dats! C'est égal! ça faisait des souliers à ceux qui
en avaient pas et des épaulettes pour les intrigants
i savaient lire. Victoire! c'est le cri de toute la ligne.
r exemple, ce qui ne s'était jamais vu, il y avait vingt-

MC/578

cinq mille Français par terre. Excusez du peu! C'é
un vrai champ de blé coupé; au lieu d'épis, mettez d
hommes! Nous étions dégrisés, nous autres. L'homm
arrive, on fait le cercle autour de lui. Pour lors il no
câline, car il était aimable quand il le voulait, à nous fai
contenter de vache enragée par une faim de deux loup
Alors mon câlin distribue soi-même les croix, salue l
morts, puis nous dit: « A Moscou! » « Va pour Moscou
dit l'armée. Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que l
Russes brûlent leur ville! Ç'a été un feu de paille
deux lieues qui a flambé pendant deux jours. Les édifi
tombaient comme des ardoises! Il y avait des pluies
fer et de plomb fondus qui étaient naturellement hor
bles; et l'on peut vous le dire, à vous, ce fut l'éclair
nos malheurs. L'empereur dit: « Assez comme ça, to
nos soldats y resteraient! » Nous nous amusons à no
rafraîchir un petit moment et à se refaire le cadavre, par
qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emporto
une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque sold
avait une petite fortune. Mais, en revenant, l'hiver s'
vance d'un mois, chose que les savants qui sont des h
tes n'ont pas expliquée suffisamment, et le froid no
pince. Plus d'armée, entendez-vous? plus de généraux
plus de sergents même. Pour lors, ce fut le règne de
misère et de la faim, règne où nous étions réelleme
tous égaux! On ne pensait qu'à revoir la France, l'
ne se baissait pas pour ramasser son fusil ni son argen
et chacun allait devant lui, arme à volonté, sans se so
cier de la gloire. Enfin le temps était si mauvais que l'e
pereur n'a plus vu son étoile. Il y avait quelque ch
entre le ciel et lui. Pauvre homme, qu'il était malade

oir ses aigles à contrefil de la victoire! Et ça lui en a
onné une sévère, allez! Arrive la Bérésina. Ici, mes
mis, l'on peut vous affirmer par ce qu'il y a de plus sa-
ré, sur l'honneur, que, depuis qu'il y a des hommes,
mais, au grand jamais, ne s'était vue pareille fricassée
'armée, de voitures, d'artillerie, dans de pareille neige,
ous un ciel pareillement ingrat. Le canon des fusils
ous brûlait la main, si vous y touchiez, tant il était
oid. C'est là que l'armée a été sauvée par les ponton-
iers, qui se sont trouvés solides au poste, et où s'est
arfaitement comporté Gondrin, le seul vivant des gens
ssez entêtés pour se mettre à l'eau afin de bâtir les
onts sur lesquels l'armée a passé, et se sauver des Rus-
es, qui avaient encore du respect pour la grande armée,
apport aux victoires. Et, dit-il en montrant Gondrin qui
e regardait avec l'attention particulière aux sourds,
Gondrin est un troupier fini, un troupier d'honneur même,
ui mérite vos plus grands égards. J'ai vu, reprit-il,
empereur debout près du pont, immobile, n'ayant point
roid. Était-ce encore naturel? Il regardait la perte de
es trésors, de ses amis, de ses vieux Égyptiens. Bah!
out y passait, les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout
était consommé, mangé, ruiné. Les plus courageux
gardaient les aigles, parce que les aigles, voyez-vous,
c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'hon-
neur du civil et du militaire qui devait rester pur et ne
pas baisser la tête à cause du froid. On ne se réchauf-
fait guère que près de l'empereur, puisque, quand il
était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne
nous arrêtions pas pour tendre la main à des amis. On
dit aussi qu'il pleurait la nuit sur sa pauvre famille de

MC/578

soldats. Il n'y avait que lui et des Français pour se tire
de là ; et l'on s'en est tiré, mais avec des pertes et d
grandes pertes que je dis ! Les alliés avaient mangé no
vivres. Tout commençait à le trahir comme lui ava
dit l'Homme-Rouge. Les bavards de Paris, qui se tai
saient depuis l'établissement de la garde impériale, l
croient mort et trament une conspiration où l'on m
dedans le préfet de police pour renverser l'empereur. I
apprend ces choses-là, ça vous le taquine, et il nous di
quand il est parti : « Adieu, mes enfants, gardez le
postes, je vais revenir. » Bah ! ses généraux battent l
breloque, car sans lui ce n'était plus ça. Les maréchaux
se disent des sottises, font des bêtises, et c'était naturel;
Napoléon, qui était un bon homme, les avait nourris
d'or, ils devenaient gras à lard qu'ils ne voulaient plus
marcher. De là sont venus les malheurs, parce que plu-
sieurs sont restés en garnison sans frotter le dos des
ennemis derrière lesquels ils étaient, tandis qu'on nous
poussait vers la France. Mais l'empereur nous revient
avec des conscrits et de fameux conscrits, auxquels il
changea le moral parfaitement et en fit des chiens finis
à mordre quiconque, avec des bourgeois en garde d'hon-
neur, une belle troupe qui a fondu comme du beurre
sur un gril. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout
est contre nous ; mais l'armée fait encore des prodiges
de valeur. Pour lors se donnent des batailles de mon-
tagnes, peuples contre peuples. A Dresde, Lutzen, Bau-
zen... Souvenez-vous de ça, vous autres, parce que c'est
là que le Français a été si particulièrement héroïque,
que dans ce temps-là un bon grenadier ne durait pas
plus de six mois. Nous triomphons toujours; mais sur

derrières, ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révol-
les peuples en leur disant des bêtises. Enfin on se
jour à travers ces meutes de nations. Partout où
mpereur paraît, nous débouchons, parce que, sur terre
mme sur mer, là où il disait : « Je veux passer ! »
s passions. En finale, nous sommes en France, et il
a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté
temps, l'air du pays a remis l'âme dans un état sa-
faisant. Moi, je puis dire, en mon particulier, que ça
a rafraîchi la vie. Mais à cette heure il s'agit de dé-
dre la France, la patrie, la belle France enfin, contre
te l'Europe qui nous en voulait d'avoir voulu faire
loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites
r qu'ils ne nous mangeassent pas, comme c'est l'ha-
ude du Nord, qui est friand du Midi, chose que j'ai
tendu dire à plusieurs généraux. Alors l'empereur
t son propre beau-père, ses amis qu'il avait assis rois,
les canailles auxquelles il avait rendu leurs trônes,
s contre lui. Enfin, même des Français et des alliés
i se tournaient, par ordre supérieur, contre nous,
s nos rangs, comme à la bataille de Leipsick. N'est-ce
s des horreurs dont seraient peu capables de simples
flats? Ça manquait à sa parole trois fois par jour, et
se disait des princes ! Pour lors l'invasion se fait.
rtout où notre empereur montre sa face de lion,
nemi recule, et il a fait dans ce temps-là plus de
odiges en défendant la France, qu'il n'en avait fait
ur conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et
Russie. Pour lors, il veut enterrer tous les étrangers,
ur leur apprendre à respecter la France, et les laisse
nir sous Paris, pour les avaler d'un coup et s'élever

MC/578

au dernier degré du génie par une bataille encore pl
grande que toutes les autres, une mère bataille enfi
Mais les Parisiens ont peur pour leur peau de deux liar
et pour leurs boutiques de deux sous, ouvrent leurs po
tes; voilà les Ragusades qui commencent et les bonheu
qui finissent, l'impératrice qu'on embête, et le drape
blanc qui se met aux fenêtres. Enfin les généraux qu
avait fait ses meilleurs amis l'abandonnent pour l
Bourbons, de qui on n'avait jamais entendu parl
Alors il nous dit adieu à Fontainebleau. « Soldats!...
Je l'entends encore, nous pleurions tous comme
vrais enfants; les aigles, les drapeaux étaient incli
comme pour un enterrement, car on peut vous le di
c'étaient les funérailles de l'Empire, et ses armées pi
pantes n'étaient plus que des squelettes. Donc il no
dit de dessus le perron de son château : « Mes enfan
nous sommes vaincus par la trahison, mais nous no
reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défend
mon petit que je vous confie : vive Napoléon II ! »
avait idée de mourir; et pour ne pas laisser voir Nap
léon vaincu, prend du poison de quoi tuer un régime
parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion,
se croyait abandonné de Dieu et de son talisma
mais le poison ne lui avait rien fait. Autre chose!
reconnaît immortel. Sûr de son affaire et d'être to
jours empereur, il va dans une île pendant quelq
temps étudier le tempérament de ceux-ci, qui ne m
quent pas à faire des bêtises sans fin. Pendant qu
faisait sa faction, les Chinois et les animaux de la c
d'Afrique, Barbaresques et autres qui ne sont pas co
modes du tout, le tenaient si bien pour autre cho

d'un homme, qu'ils respectaient son pavillon en di-
ant qu'y toucher c'était se frotter à Dieu. Il régnait
r le monde entier, tandis que ceux-ci l'avaient mis à
porte de sa France. Alors s'embarque sur la même
quille de noix d'Égypte, passe à la barbe des vais-
aux anglais, met le pied sur la France, la France le
econnaît, le sacré coucou s'envole de clocher en clo-
cher, toute la France crie : Vive l'empereur ! Et par ici
enthousiasme pour cette merveille des siècles a été
lide, le Dauphiné s'est très-bien conduit; et j'ai été
rticulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de
ie en revoyant sa redingote grise. Le 1er mars, Napo-
on débarque avec deux cents hommes pour conquérir
royaume de France et de Navarre, qui le 20 mars
ait redevenu l'empire français. L'Homme se trouvait
e jour-là dans Paris, ayant tout balayé, il avait repris
a chère France et ramassé ses troupiers en ne leur
isant que deux mots : « Me voilà ! » C'est le plus grand
iracle qu'a fait Dieu ! Avant lui, jamais un homme
ait-il pris d'empire rien qu'en montrant son chapeau ?
on croyait la France abattue ? Du tout. A la vue de
aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons
us à Waterloo. Pour lors, la garde meurt d'un seul
oup. Napoléon au désespoir se jette trois fois au-de-
ant des canons ennemis à la tête du reste, sans trouver
amort ! Nous avons vu ça, nous autres ! Voilà la bataille
erdue. Le soir, l'empereur appelle ses vieux soldats,
rûle dans un champ plein de notre sang ses drapeaux
t ses aigles; ces pauvres aigles, toujours victorieuses,
ui criaient dans les batailles : « En avant ! » et qui
avaient volé sur toute l'Europe, furent sauvées de l'in-

MC/578

famie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'un aigle. Plus d'aigles ! Le reste est suffisamment connu. L'Homme-Rouge passe aux Bourbons comme un gredin qu'il est. La France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on le renvoie chez lui pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. L'on s'empare de Napoléon par trahison, les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde. Fin finale, est obligé de rester là jusqu'à ce que l'Homme-Rouge lui rende son pouvoir pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort ! Ah ben oui, mort ! on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Écoutez : la vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans le désert, pour satisfaire à une prophétie faite sur lui, car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire *le lion du désert*. Et voilà ce qui est vrai comme l'Évangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il a écrit le sien sur la terre, qui s'en souviendra toujours ! Vive Napoléon, le père du peuple et du soldat ! »

— Vive le général Eblé ! cria le pontonnier.

— Comment avez-vous fait pour ne pas mourir dans le ravin de la Moskowa ? dit une paysanne.

— Est-ce que je sais ? nous y sommes entrés un régi-

ent, nous n'y étions debout que cent fantassins, parce qu'il n'y avait que des fantassins capables de le prendre ! L'infanterie, voyez-vous, c'est tout dans l'armée...

— Et la cavalerie, donc ! s'écria Genestas en se laissant couler du haut du foin et apparaissant avec une hardiesse qui fit jeter un cri d'effroi aux plus courageux. Ah ! mon ancien, tu oublies les lanciers rouges de Pototowski, les cuirassiers, les dragons, tout le tremblement ! Quand Napoléon, impatient de ne pas voir avancer la conclusion de la victoire, disait à Murat : « Sire, allez-moi ça en deux ! » nous partions d'abord au trot, puis au galop ; *une, deux !* l'armée ennemie était fendue comme une pomme avec un couteau. Une charge de cavalerie, mon vieux, mais c'est une colonne de boulets de canon !

— Et les pontonniers ! cria le sourd.

— Ah çà ! mes enfants, reprit Genestas tout honteux de sa sortie en se voyant au milieu d'un cercle silencieux et stupéfait, il n'y a pas d'agents provocateurs ici. Tenez, voilà pour boire au petit caporal.

— Vive l'empereur ! crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

— Chut ! enfants, dit l'officier en s'efforçant de cacher sa profonde douleur. Chut ! *il est mort* en disant : « Gloire, France et bataille. » Mes enfants, il a dû mourir, lui, dans sa mémoire !... jamais.

Goguelat fit un signe d'incrédulité, puis il dit tout bas à ses voisins : « L'officier est encore au service, et c'est sa consigne de dire au peuple que l'empereur est mort. Faut pas lui en vouloir, parce que, voyez-vous, le soldat ne connaît que sa consigne. »

MC/578

En sortant de la grange, Genestas entendit la Fo
seuse qui disait : « Cet officier-là, voyez-vous, est
ami de l'empereur et de monsieur Benassis. » Tous
gens de la veillée se précipitèrent à la porte pour rev
le commandant; et, à la lueur de la lune, ils l'ap
çurent prenant le bras du médecin.

— J'ai fait des bêtises, dit Genestas. Rentrons vi
Ces aigles, ces canons, ces campagnes!... je ne sav
plus où j'étais.

— Eh bien, que dites-vous de mon Goguelat?
demanda Benassis.

— Monsieur, avec des récits pareils, la France au
toujours dans le ventre les quatorze armées de la R
publique, et pourra parfaitement soutenir la conver
tion à coups de canon avec l'Europe. Voilà mon avi

En peu de temps ils atteignirent le logis de Benass
et se trouvèrent bientôt tous deux pensifs de chaque c
de la cheminée du salon, où le foyer mourant je
encore quelques étincelles. Malgré les témoignages
confiance qu'il avait reçus du médecin, Genestas hési
encore à lui faire une dernière question qui pouv
sembler indiscrète ; mais après lui avoir jeté quelq
regards scrutateurs, il fut encouragé par un de ces so
rires pleins d'aménité qui animent les lèvres des ho
mes vraiment forts, et par lequel Benassis paraissait d
répondre favorablement. Il lui dit alors : — Monsie
votre vie diffère tant de celle des gens ordinaires,
vous ne serez pas étonné de m'entendre vous dema
les causes de votre retraite. Si ma curiosité vous sem
inconvenante, vous avouerez qu'elle est bien nature
Écoutez! j'ai eu des camarades que je n'ai jamais tuto

s même après avoir fait plusieurs campagnes avec
x; mais j'en ai eu d'autres auxquels je disais : Va
hercher notre argent chez le payeur ! trois jours après
us être grisés ensemble, comme cela peut arriver
uelquefois aux plus honnêtes gens dans les goguettes
bligées. Eh bien, vous êtes un de ces hommes de qui
me fais l'ami sans attendre leur permission, ni même
ns bien savoir pourquoi.

— Capitaine Bluteau...

Depuis quelque temps, toutes les fois que le médecin
rononçait le faux nom que son hôte avait pris, celui-
ne pouvait réprimer une légère grimace. Benassis
rprit en ce moment cette expression de répugnance,
regarda fixement le militaire pour tâcher d'en dé-
ouvrir la cause ; mais comme il lui eût été bien diffi-
ile de deviner la véritable, il attribua ce mouvement à
uelques douleurs corporelles, et dit en continuant : —
apitaine, je vais parler de moi. Déjà plusieurs fois
epuis hier je me suis fait une sorte de violence en vous
xpliquant les améliorations que j'ai pu obtenir ici ;
ais il s'agissait de la commune et de ses habitants,
ux intérêts desquels les miens se sont nécessairement
lés. Maintenant, vous dire mon histoire, ce serait ne
ous entretenir que de moi-même, et ma vie est peu
téressante.

— Fût-elle plus simple que celle de votre Fosseuse,
épondit Genestas, je voudrais encore la connaître, pour
avoir les vicissitudes qui ont pu jeter dans ce canton
n homme de votre trempe.

— Capitaine, depuis douze ans je me suis tu. Main-
nant que j'attends, au bord de ma fosse, le coup qui

MC/578

doit m'y précipiter, j'aurai la bonne foi de vous avou
que ce silence commençait à me peser. Depuis dou
ans je souffre sans avoir reçu les consolations que l'a
mitié prodigue aux cœurs endoloris. Mes pauvres m
lades, mes paysans m'offrent bien l'exemple d'une pa
faite résignation, mais je les comprends, et ils s'
aperçoivent ; tandis que nul ici ne peut recueillir m
larmes secrètes, ni me donner cette poignée de ma
d'honnête homme, la plus belle des récompenses, q
ne manque à personne, pas même à Gondrin.

Par un mouvement subit, Genestas tendit la main
Benassis, que ce geste émut fortement.

— Peut-être la Fosseuse m'eût-elle angéliquemen
entendu, reprit-il d'une voix altérée ; mais elle m'au
rait aimé peut-être, et c'eût été un malheur. Tene
capitaine, un vieux soldat indulgent comme vous l'êtes
ou un jeune homme plein d'illusions, pouvait seul écou
ter ma confession, car elle ne saurait être comprise qu
par un homme auquel la vie est bien connue, ou par u
enfant à qui elle est tout à fait étrangère. Faute d
prêtre, les anciens capitaines mourant sur le champ d
bataille se confessaient à la croix de leur épée, ils e
faisaient une fidèle confidente entre eux et Dieu. O
vous, une des meilleures lames de Napoléon, vous, du
et fort comme l'acier, peut-être m'entendrez-vou
bien ? Pour s'intéresser à mon récit, il faut entrer dan
certaines délicatesses de sentiment et partager de
croyances naturelles aux cœurs simples, mais qui pa
raîtraient ridicules à beaucoup de philosophes habitué
à se servir, pour leurs intérêts privés, des maxime
réservées au gouvernement des États. Je vais vou

er de bonne foi, comme un homme qui ne veut
ier ni le bien ni le mal de sa vie, mais qui ne vous
achera rien, parce qu'il est aujourd'hui loin du
de, indifférent au jugement des hommes, et plein
pérance en Dieu.

enassis s'arrêta, puis il se leva en disant : — Avant
amer mon récit, je vais commander le thé. Depuis
e ans, Jacquotte n'a jamais manqué à venir me
ander si j'en prenais, elle nous interromprait cer-
ement. En voulez-vous, capitaine ?

— Non, je vous remercie.

enassis rentra promptement.

MC/578

CHAPITRE IV

La confession du médecin de campagne.

« Je suis né, reprit le médecin dans une petite v
du Languedoc, où mon père s'était fixé depuis lo
temps, et où s'est écoulée ma première enfance. A l'
de huit ans, je fus mis au collége de Sorrèze, et n
sortis que pour aller achever mes études à Paris. M
père avait eu la plus folle, la plus prodigue jeunes
mais son patrimoine dissipé s'était rétabli par un h
reux mariage, et par les lentes économies qui se
en province, où l'on tire vanité de la fortune et
de la dépense, où l'ambition naturelle des hommes s
teint et tourne en avarice, faute d'aliments généreu
Devenu riche, n'ayant qu'un fils, il voulut lui tra
mettre la froide expérience qu'il avait échangée co
ses illusions évanouies : dernières et nobles erreurs
vieillards qui tentent vainement de léguer leurs ver
et leurs prudents calculs à des enfants enchantés de
vie et pressés de jouir. Cette prévoyance dicta pour m
éducation un plan dont je fus victime. Mon père
cacha soigneusement l'étendue de ses biens, et me c
damna dans mon intérêt à subir, pendant mes
belles années, les privations et les sollicitudes
jeune homme jaloux de conquérir son indépendan
il désirait m'inspirer les vertus de la pauvreté : la

ence, la soif de l'instruction et l'amour du travail. En
e faisant connaître ainsi tout le prix de la fortune, il
ésirait m'apprendre à conserver mon héritage : aussi,
s que je fus en état d'entendre ses conseils, me pres-
-t-il d'adopter et de suivre une carrière. Mes goûts
e portèrent à l'étude de la médecine. De Sorrèze, où
tais resté pendant dix ans sous la discipline à demi
nventuelle des Oratoriens, et plongé dans la solitude
n collége de province, je fus, sans aucune transition,
nsporté dans la capitale. Mon père m'y accompagna,
ur me recommander à l'un de ses amis. Les deux
aillards prirent, à mon insu, de minutieuses précau-
ns contre l'effervescence de ma jeunesse, alors très-
nocente. Ma pension fut sévèrement calculée d'après
s besoins réels de la vie, et je ne dus en toucher les
artiers que sur la présentation des quittances de mes
scriptions à l'École de médecine. Cette défiance assez
urieuse fut déguisée sous des raisons d'ordre et de
mptabilité. Mon père se montra d'ailleurs libéral pour
us les frais nécessités par mon éducation, et pour les
laisirs de la vie parisienne. Son vieil ami, heureux
avoir un jeune homme à conduire dans le dédale où
ntrais, appartenait à cette nature d'hommes qui clas-
nt leurs sentiments aussi soigneusement qu'ils rangent
urs papiers. En consultant son agenda de l'année
ssée, il pouvait toujours savoir ce qu'il avait fait au
ois, au jour et à l'heure où il se trouvait dans l'année
urante. La vie était pour lui comme une entreprise de
quelle il tenait commercialement les comptes. Homme
e mérite d'ailleurs, mais fin, méticuleux, défiant, il ne
anqua jamais de raisons spécieuses pour pallier les

MC/578

précautions qu'il prenait à mon égard ; il achetait me
livres, il payait mes leçons ; si je voulais apprendre
monter à cheval, le bonhomme s'enquérait lui-mêm
du meilleur manége, m'y conduisait et prévenait me
désirs en mettant un cheval à ma disposition pour le
jours de fête. Malgré ces ruses de vieillard, que je su
déjouer du moment où j'eus quelque intérêt à lutte
avec lui, cet excellent homme fut un second père pou
moi. « Mon ami, me dit-il, au moment où il devina qu
je briserais ma laisse s'il ne l'allongeait pas, les jeune
gens font souvent des folies auxquelles les entraîne l
fougue de l'âge, et il pourrait vous arriver d'avoir beso
d'argent ; venez alors à moi. Jadis votre père m'a ga
lamment obligé, j'aurai toujours quelques écus à vot
service ; mais ne me mentez jamais, n'ayez pas hont
de m'avouer vos fautes ; j'ai été jeune, nous nous en
tendrons toujours comme deux bons camarades. » Mo
père m'installa dans une pension bourgeoise du quarti
latin, chez des gens respectables, où j'eus une chambr
assez bien meublée. Cette première indépendance, l
bonté de mon père, le sacrifice qu'il paraissait faire pou
moi, me causèrent cependant peu de joie. Peut-être faut-
il avoir joui de la liberté pour en sentir tout le prix. Or
les souvenirs de ma libre enfance s'étaient presque abo
lis sous le poids des ennuis du collége, que mon esprit
n'avait pas encore secoués ; puis les recommandations
de mon père me montraient de nouvelles tâches à rem
plir ; enfin Paris était pour moi comme une énigme ; on
ne s'y amuse pas sans en avoir étudié les plaisirs. Je ne
voyais donc rien de changé dans ma position, si ce n'es
que mon nouveau lycée était plus vaste et se nomma

École de médecine. Néanmoins j'étudiai d'abord cou-
geusement, je suivis les cours avec assiduité ; je me
tai dans le travail à corps perdu, sans prendre de
ivertissement, tant les trésors de science dont abonde
capitale émerveillèrent mon imagination. Mais bien-
t des liaisons imprudentes, dont les dangers étaient
oilés par cette amitié follement confiante qui séduit
us les jeunes gens, me firent insensiblement tom-
er dans la dissipation de Paris. Les théâtres, leurs
cteurs, pour lesquels je me passionnai, commencè-
ent l'œuvre de ma démoralisation. Les spectacles d'une
pitale sont bien funestes aux jeunes gens, qui n'en
rtent jamais sans de vives émotions contre lesquelles
s luttent presque toujours infructueusement ; aussi la
ociété, les lois me semblent-elles complices des désor-
res qu'ils commettent alors. Notre législation a pour
nsi dire fermé les yeux sur les passions qui tourmen-
nt le jeune homme entre vingt et vingt-cinq ans ; à
aris tout l'assaille, ses appétits y sont incessamment
llicités, la religion lui prêche le bien, les lois le lui
ommandent, tandis que les choses et les mœurs l'in-
ient au mal : le plus honnête homme et la plus pieuse
mme ne s'y moquent-ils pas de la continence ? Enfin
ette grande ville paraît avoir pris à tâche de n'encoura-
er que les vices, car les obstacles qui défendent l'abord
es états dans lesquels un jeune homme pourrait hono-
blement faire fortune, sont plus nombreux encore
ue les pièges incessamment tendus à ses passions pour
ui dérober son argent. J'allai donc pendant longtemps,
ous les soirs, à quelque théâtre, et contractai peu à peu
es habitudes de paresse. Je transigeai en moi-même

MC/578

avec mes devoirs, souvent je remettais au lendemain mes plus pressantes occupations; bientôt, au lieu de chercher à m'instruire, je ne fis plus que les travaux strictement nécessaires pour arriver aux grades par lesquels il faut passer avant d'être docteur. Aux cours publics, je n'écoutais plus les professeurs, qui, selon moi, radotaient. Je brisais déjà mes idoles, je devenais Parisien. Bref, je menai la vie incertaine d'un jeune homme de province qui, jeté dans la capitale, garde encore quelques sentiments vrais, croit encore à certaines règles de morale, mais qui se corrompt par les mauvais exemples, tout en voulant s'en défendre. Je me défendis mal, j'avais des complices en moi-même. Oui, monsieur, ma physionomie n'est pas trompeuse, j'ai eu toutes les passions dont les empreintes me sont restées. Je conservai cependant au fond de mon cœur un sentiment de perfection morale qui me poursuivit au milieu de mes désordres, et qui devait ramener un jour à Dieu, par la lassitude et par le remords, l'homme dont la jeunesse s'était désaltérée dans les eaux pures de la religion. Celui qui sent vivement la volupté de la terre n'est-il pas tôt ou tard attiré par le goût des fruits du ciel? J'eus d'abord les mille félicités et les mille désespérances qui se rencontrent plus ou moins actives dans toutes les jeunesses : tantôt je prenais le sentiment de ma force pour une volonté ferme, et m'abusais sur l'étendue de mes facultés; tantôt, à l'aperçu du plus faible écueil contre lequel j'allais me heurter, je tombais beaucoup plus bas que je ne devais naturellement descendre; je concevais les plus vastes plans, je rêvais la gloire, je me disposais au travail; mais une partie

de plaisir emportait ces nobles velléités. Le vague souvenir de mes grandes conceptions avortées me laissait de trompeuses lueurs qui m'habituaient à croire en moi, sans me donner l'énergie de produire. Cette paresse pleine de suffisance me menait à n'être qu'un sot. Le sot n'est-il pas celui qui ne justifie pas la bonne opinion qu'il prend de lui-même? J'avais une activité sans but, je voulais les fleurs de la vie, sans le travail qui les fait éclore. Ignorant les obstacles, je croyais tout facile; j'attribuai à d'heureux hasards et les succès de science et les succès de fortune. Pour moi, le génie était du charlatanisme. Je m'imaginais être savant parce que je pouvais le devenir; et sans songer ni à la patience qui engendre les grandes œuvres, ni au *faire* qui en révèle les difficultés, je m'escomptais toutes les gloires. Mes plaisirs furent promptement épuisés, le théâtre n'amuse pas longtemps. Paris fut donc bientôt vide et désert pour un pauvre étudiant dont la société se composait d'un vieillard qui ne savait plus rien du monde, et d'une famille où ne se rencontraient que des gens ennuyeux. Aussi, comme tous les jeunes gens dégoûtés de la carrière qu'ils suivent, sans avoir aucune idée fixe, ni aucun système arrêté dans la pensée, ai-je vagué pendant des journées entières à travers les rues, sur les quais, dans les musées et dans les jardins publics. Lorsque la vie est inoccupée, elle pèse plus à cet âge qu'à un autre, car elle est alors pleine de sève perdue et de mouvement sans résultat. Je méconnaissais la puissance qu'une ferme volonté met dans les mains d'un homme jeune, quand il sait concevoir, et quand, pour exécuter, il dispose de toutes les forces vitales,

MC/578

augmentées encore par les intrépides croyances de la jeunesse. Enfants, nous sommes naïfs, nous ignorons les dangers de la vie; adolescents, nous apercevons ses difficultés et son immense étendue; à cet aspect, le courage parfois s'affaisse; encore neufs au métier de la vie sociale, nous restons en proie à une sorte de niaiserie, à un sentiment de stupeur, comme si nous étions sans secours dans un pays étranger. A tout âge, les choses inconnues causent des terreurs involontaires. Le jeune homme est comme le soldat qui marche contre des canons et recule contre des fantômes. Il hésite entre les maximes du monde; il ne sait ni donner ni accepter, ni se défendre, ni attaquer; il aime les femmes et les respecte comme s'il en avait peur; ses qualités le desservent, il est tout générosité, tout pudeur et pur des calculs intéressés de l'avarice; s'il ment, c'est pour son plaisir et non pour sa fortune; au milieu de voies douteuses, sa conscience, avec laquelle il n'a pas encore transigé, lui indique le bon chemin, et il tarde à le suivre. Les hommes destinés à vivre par les inspirations du cœur, au lieu d'écouter les combinaisons qui émanent de la tête, restent longtemps dans cette situation. Ce fut mon histoire. Je devins le jouet de deux causes contraires. Je fus à la fois poussé par les désirs du jeune homme et toujours retenu par sa niaiserie sentimentale. Les émotions de Paris sont cruelles pour les âmes douées d'une vive sensibilité : les avantages dont y jouissent les gens supérieurs ou les gens riches irritent les passions; dans ce monde de grandeur et de petitesse, la jalousie sert plus souvent de poignard que d'aiguillon; au milieu de la lutte constante des ambitions, des désirs et

des haines, il est impossible de ne pas être ou la victime ou le complice de ce mouvement général; insensiblement, le tableau continuel du vice heureux et de la vertu persiflée fait chanceler un jeune homme; la vie parisienne lui enlève bientôt le *velouté* de la conscience; alors commence et se consomme l'œuvre infernale de la démoralisation. Le premier des plaisirs, celui qui comprend d'abord tous les autres, est environné de tels périls, qu'il est impossible de ne pas réfléchir aux moindres actions qu'il provoque et de ne pas en calculer toutes les conséquences. Ces calculs mènent à l'égoïsme. Si quelque pauvre étudiant, entraîné par l'impétuosité de ses passions, est disposé à s'oublier, ceux qui l'entourent lui montrent et lui inspirent tant de méfiance, qu'il lui est bien difficile de ne pas la partager, de ne pas se mettre en garde contre ses idées généreuses. Ce combat dessèche, rétrécit le cœur, pousse la vie au cerveau, et produit cette insensibilité parisienne, ces mœurs où, sous la frivolité la plus gracieuse, sous des engouements qui jouent l'exaltation, se cachent la politique ou l'argent. Là, l'ivresse du bonheur n'empêche pas la femme la plus naïve de toujours garder sa raison. Cette atmosphère dut influer sur ma conduite et sur mes sentiments. Les fautes qui empoisonnèrent mes jours eussent été d'un léger poids sur le cœur de beaucoup de gens; mais les Méridionaux ont une foi religieuse qui les fait croire aux vérités catholiques et à une autre vie. Ces croyances donnent à leurs passions une grande profondeur, à leurs remords de la persistance. A l'époque où j'étudiais la médecine, les militaires étaient partout les maîtres; pour plaire aux

MC/578

femmes, il fallait alors être au moins colonel. Qu'était dans le monde un pauvre étudiant? rien. Vivement stimulé par la vigueur de mes passions, et ne leur trouvant pas d'issue; arrêté par le manque d'argent à chaque pas, à chaque désir; regardant l'étude et la gloire comme une voie trop tardive pour procurer les plaisirs qui me tentaient; flottant entre mes pudeurs secrètes et les mauvais exemples; rencontrant toute facilité pour des désordres en bas lieu, ne voyant que difficulté pour arriver à la bonne compagnie, je passai de tristes jours, en proie au vague des passions, au désœuvrement qui tue, à des découragements mêlés de soudaines exaltations. Enfin cette crise se termina par un dénoûment assez vulgaire chez les jeunes gens. J'ai toujours eu la plus grande répugnance à troubler le bonheur d'un ménage; puis, la franchise involontaire de mes sentiments m'empêche de les dissimuler; il m'eût donc été physiquement impossible de vivre dans un état de mensonge flagrant. Les plaisirs pris en hâte ne me séduisent guère, j'aime à savourer le bonheur. N'étant pas franchement vicieux, je me trouvais sans force contre mon isolement, après tant d'efforts infructueusement tentés pour pénétrer dans le grand monde, où j'eusse pu rencontrer une femme qui se fût dévouée à m'expliquer les écueils de chaque route, à me donner d'excellentes manières, à me conseiller sans me révolter mon orgueil, et à m'introduire partout où j'eusse trouvé des relations utiles à mon avenir. Dans mon désespoir, la plus dangereuse des bonnes fortunes m'eût séduit peut-être; mais tout me manquait, même le péril! et l'inexpérience me ramenait dans ma soli-

de, où je restais face à face avec mes passions tromes. Enfin, monsieur, je formai des liaisons, d'abord crètes, avec une jeune fille à laquelle je m'attaquai, n gré mal gré, jusqu'à ce qu'elle eût épousé mon sort. tte jeune personne, qui appartenait à une famille nnête, mais peu fortunée, quitta bientôt pour moi vie modeste, me confia sans crainte un avenir que vertu lui avait fait beau. La médiocrité de ma situaon lui parut sans doute la meilleure des garanties. s cet instant, les orages qui me troublaient le cœur, s désirs extravagants, mon ambition, tout s'apaisa ns le bonheur, le bonheur d'un jeune homme qui ne nnaît encore ni les mœurs du monde, ni ses maximes rdre, ni la force des préjugés; mais bonheur comet comme l'est celui d'un enfant. Le premier amour est-il pas une seconde enfance jetée à travers nos urs de peine et de labeur? Il se rencontre des hommes qui apprennent la vie tout à coup, la jugent ce qu'elle est, voient les erreurs du monde pour en profiter, les préceptes sociaux pour les tourner à leur vantage, et qui savent calculer la portée de tout. Ces ommes froids sont sages selon les lois humaines. Puis existe de pauvres poëtes, gens nerveux qui sentent ivement, et qui font des fautes; j'étais de ces derniers. Mon premier attachement ne fut pas d'abord ne passion vraie, je suivis mon instinct et non mon œur. Je sacrifiai une pauvre fille à moi-même, et ne anquai pas d'excellentes raisons pour me persuader ue je ne faisais rien de mal. Quant à elle, c'était le évouement même, un cœur d'or, un esprit juste, une belle âme. Elle ne m'a jamais donné que d'excellents

MC/578

conseils. D'abord, son amour réchauffa mon courage, puis elle me contraignit doucement à reprendre mes études, en croyant à moi, me prédisant des succès, la gloire, la fortune. Aujourd'hui la science médicale touche à toutes les sciences, et s'y distinguer est une gloire difficile, mais bien récompensée. La gloire est toujours une fortune à Paris. Cette bonne jeune fille s'oublia pour moi, partagea ma vie dans tous ses cas prices, et son économie nous fit trouver du luxe dans ma médiocrité. J'eus plus d'argent pour mes fantaisies quand nous fûmes deux que lorsque j'étais seul. Ce fut, monsieur, mon plus beau temps. Je travaillais avec ardeur, j'avais un but, j'étais encouragé; je rapportais mes pensées, mes actions, à une personne qui savait se faire aimer, et, mieux encore, m'inspirer une profonde estime par la sagesse qu'elle déployait dans une situation où la sagesse semble impossible. Mais tous mes jours se ressemblaient, monsieur. Cette monotonie du bonheur, l'état le plus délicieux qu'il y ait au monde et dont le prix n'est apprécié qu'après toutes les tempêtes du cœur, ce doux état où la fatigue de vivre n'existe plus, où les plus secrètes pensées s'échangent où l'on est compris; eh bien, pour un homme ardent affamé de distinctions sociales, qui se lassait de suivre la gloire parce qu'elle marche d'un pied trop lent, ce bonheur fut bientôt à charge. Mes anciens rêves revinrent m'assaillir. Je voulais impétueusement les plaisirs de la richesse, et les demandais au nom de l'amour. J'exprimais naïvement ces désirs, lorsque, le soir, j'étais interrogé par une voix amie au moment où, mélancolique et pensif, je m'absorbais dans les voluptés

ne opulence imaginaire. Je faisais sans doute gémir
s la douce créature qui s'était vouée à mon bon-
r. Pour elle, le plus violent des chagrins était de
oir désirer quelque chose qu'elle ne pouvait me
ner à l'instant. Oh! monsieur, les dévouements de
mme sont sublimes! »

Cette exclamation du médecin exprimait une secrète
rtume, car il tomba dans une rêverie passagère que
pecta Genestas.

Eh bien, monsieur, reprit Benassis, un événement
aurait dû consolider ce mariage commencé le dé-
sit, et fut la cause première de mes malheurs. Mon
e mourut en laissant une fortune considérable; les
ires de sa succession m'appelèrent pendant quelques
s en Languedoc, et j'y allai seul. Je retrouvai donc
liberté. Toute obligation, même la plus douce, pèse
jeune âge : il faut avoir expérimenté la vie pour re-
naître la nécessité d'un joug et celle du travail. Je
is, avec la vivacité d'un Languedocien, le plaisir
ler et de venir sans avoir à rendre compte de mes
ons à personne, même volontairement. Si je n'ou-
i pas complétement les liens que j'avais contractés,
ais occupé d'intérêts qui m'en divertissaient, et in-
siblement le souvenir s'en abolit. Je ne songeai pas
s un sentiment pénible à les reprendre à mon retour:
s je me demandai pourquoi les reprendre. Cependant
recevais des lettres empreintes d'une tendresse vraie;
is à vingt-deux ans, un jeune homme imagine les
mmes toutes également tendres, il ne sait pas encore
stinguer entre le cœur et la passion; il confond tout
us les sensations du plaisir, qui semblent d'abord tout

MC/578

comprendre. Plus tard seulement, en connaissant mie
les hommes et les faits, je sus apprécier ce qu'il y a
de véritable noblesse dans ces lettres où jamais rien
personnel ne se mêlait à l'expression des sentimen
où l'on se réjouissait pour moi de ma fortune, où l'
s'en plaignait pour soi, où l'on ne supposait pas q
je pusse changer, parce qu'on se sentait incapable
changement. Mais déjà je me livrais à d'ambitieux c
culs, et pensais à me plonger dans les joies du riche
devenir un personnage, à faire une belle alliance. Je
contentais de dire: « Elle m'aime bien ! » avec la fa
deur d'un fat. Déjà j'étais embarrassé de savoir comm
je me dégagerais de cette liaison.— Cet embarras, ca
honte, mènent à la cruauté; pour ne point rougir d
vant sa victime, l'homme qui a commencé par la bl
ser, la tue. Les réflexions que j'ai faites sur ces jo
d'erreurs m'ont dévoilé plusieurs abîmes du cœur. O
croyez-moi, monsieur, ceux qui ont sondé le plus ava
les vices et les vertus de la nature humaine sont des ge
qui l'ont étudiée en eux-mêmes avec bonne foi. No
conscience est le point de départ. Nous allons de no
aux hommes, jamais des hommes à nous. Quand je r
vins à Paris, j'habitai un hôtel que j'avais fait louer sa
avoir prévenu, ni de mon changement, ni de mon r
tour, la seule personne qui y fût intéressée. Je désir
jouer un rôle au milieu des jeunes gens à la mode. Ap
avoir goûté pendant quelques jours les premières déli
de l'opulence, et lorsque j'en fus assez ivre pour ne p
faiblir, j'allai visiter la pauvre créature que je voul
délaisser. Aidée par le tact naturel aux femmes, elle d
vina mes sentiments secrets, et me cacha ses larm

dut me mépriser; mais toujours douce et bonne,
ne me témoigna jamais de mépris. Cette indulgence
tourmenta cruellement. Assassins de salons ou de
de route, nous aimons que nos victimes se défen-
, le combat semble alors justifier leur mort. Je re-
relai d'abord très-affectueusement mes visites. Si je
is pas tendre, je faisais des efforts pour paraître ai-
le; puis je devins insensiblement poli; un jour, par
sorte d'accord tacite, elle me laissa la traiter comme
étrangère, et je crus avoir agi très-convenablement.
moins je me livrai presque avec furie au monde,
r étouffer dans ses fêtes le peu de remords qui me
ient encore. Qui se mésestime ne saurait vivre seul;
menai donc la vie dissipée que mènent à Paris les
es gens qui ont de la fortune. Possédant de l'instruc-
et beaucoup de mémoire, je parus avoir plus d'es-
que je n'en avais réellement, et crus alors valoir
ux que les autres : les gens intéressés à me prouver
j'étais un homme supérieur me trouvèrent tout con-
cu. Cette supériorité fut si facilement reconnue, que
e pris pas même la peine de la justifier. De toutes les
liques du monde, la louange est la plus habilement
ide. A Paris surtout, les politiques en tout genre sa-
t étouffer un talent dès sa naissance, sous des cou-
nes confusément jetées dans son berceau. Je ne fis
e pas honneur à ma réputation, je ne profitai pas de
vogue pour m'ouvrir une carrière, et ne contractai
nt de liaisons utiles. Je donnai dans mille frivolités
tout genre. J'eus de ces passions éphémères qui sont
honte des salons de Paris, où chacun va cherchant un
our vrai, se blase à sa poursuite, tombe dans un liber-

MC/578

tinage de bon ton, et arrive à s'étonner d'une passi
réelle autant que le monde s'étonne d'une belle ac
J'imitais les autres, je blessais souvent des âmes fraî
et nobles par les mêmes coups qui me meurtrissai
secrètement. Malgré ces fausses apparences qui m
saient mal juger, il y avait en moi une intraitable dé
catesse à laquelle j'obéissais toujours. Je fus dupé da
bien des occasions où j'eusse rougi de ne pas l'être,
je me déconsidérai par cette bonne foi de laquelle
m'applaudissais intérieurement. En effet, le monde
plein de respect pour l'habileté, sous quelque for
qu'elle se montre. Pour lui, le résultat fait en tout la l
Le monde m'attribua donc des vices, des qualités, d
victoires et des revers que je n'avais pas; il me prêt
des succès galants que j'ignorais; il me blâmait d'acti
auxquelles j'étais étranger; je dédaignais par fierté
démentir les calomnies, et j'acceptais par amour-prop
les médisances favorables. Ma vie était heureuse en a
parence, misérable en réalité. Sans les malheurs qui fo
dirent bientôt sur moi, j'aurais graduellement per
mes bonnes qualités et laissé triompher les mauva
ses, par le jeu continuel des passions, par l'abus d
jouissances qui énervent le corps et par les détestable
habitudes de l'égoïsme qui usent les ressorts de l'âm
Je me ruinai. Voici comment. A Paris, quelle qu
soit la fortune d'un homme, il rencontre toujou
une fortune supérieure, de laquelle il fait son point d
mire et qu'il veut surpasser. Victime de ce comb
comme tant d'écervelés, je fus obligé de vendre, a
bout de quatre ans, quelques propriétés, et d'hypothé
quer les autres. Puis un coup terrible vint me frapp

ais resté près de deux ans sans avoir vu la personne
j'avais abandonnée; mais au train dont j'allais, le
heur m'aurait sans doute ramené vers elle. Un
, au milieu d'une joyeuse partie, je reçus un billet
cé par une main faible, et qui contenait à peu près
mots : « *Je n'ai plus que quelques moments à vivre;*
n ami, je voudrais vous voir pour connaître le sort de
n enfant, savoir s'il sera le vôtre et aussi pour adou-
les regrets que vous pourriez avoir un jour de ma
rt. » Cette lettre me glaça, elle révélait les douleurs
crètes du passé, comme elle renfermait les mystères
l'avenir. Je sortis, à pied, sans attendre ma voiture,
traversai tout Paris, poussé par mes remords, en proie
violence d'un premier sentiment qui devint durable
ssitôt que je vis ma victime. La propreté sous laquelle
cachait la misère de cette femme peignait les an-
isses de sa vie : elle m'en épargna la honte en m'en
lant avec une noble réserve, lorsque j'eus solennel-
ent promis d'adopter son enfant. Cette femme mou-
t, monsieur, malgré les soins que je lui prodiguai,
algré toutes les ressources de la science vainement
voquée. Ces soins, ce dévouement tardif, ne servirent
à rendre ses derniers moments moins amers. Elle
ait constamment travaillé pour élever, pour nourrir
n enfant. Le sentiment maternel avait pu la soutenir
ntre le malheur, mais non contre le plus vif de ses
agrins, mon abandon. Cent fois elle avait voulu ten-
r une démarche près de moi, cent fois sa fierté de
mme l'avait arrêté; elle se contenta de pleurer sans
e maudire en pensant que, de cet or, répandu à flots
our mes caprices, pas une goutte détournée par un

MC/578

souvenir ne tombait dans son pauvre ménage pour aide
à la vie d'une mère et de son enfant. Cette grande in
fortune lui avait semblé la punition naturelle de sa faut
Secondée par un bon prêtre de Saint-Sulpice, dont
voix indulgente lui avait rendu le calme, elle était venu
essuyer ses larmes à l'ombre des autels et y chercher de
espérances. L'amertume versée à flots par moi dans so
cœur s'était insensiblement adoucie. Un jour, ayan
entendu son fils disant : *Mon père* ! mots qu'elle ne l
avait pas appris, elle me pardonna mon crime. Ma
dans les larmes et les douleurs, dans les travaux journa
liers et nocturnes, sa santé s'était affaiblie. La religion lu
apporta trop tard ses consolations et le courage de sup
porter les maux de la vie. Elle était atteinte d'une ma
ladie au cœur, causée par ses angoisses, par l'attente
perpétuelle de mon retour, espoir toujours renaissan
quoique toujours trompé. Enfin, se voyant au plus mal
elle m'avait écrit de son lit de mort ce peu de mots
exempts de reproches et dictés par la religion, mais
aussi par sa croyance en ma bonté. Elle me savait, disait-
elle, plus aveuglé que perverti ; elle alla jusqu'à s'accu-
ser d'avoir porté trop loin sa fierté de femme. « Si j'eusse
écrit plus tôt, me dit-elle, peut-être aurions-nous eu le
temps de légitimer notre enfant par le mariage. » Elle
ne souhaitait ces liens que pour son fils, et ne les eût
pas réclamés si elle ne les avait sentis déjà dénoués par
la mort. Mais il n'était plus temps, elle n'avait alors que
peu d'heures à vivre. Monsieur, près de ce lit où j'appris à
connaître le prix d'un cœur dévoué, je changeai de senti-
ments pour toujours. J'étais dans l'âge où les yeux ont
encore des larmes. Pendant les derniers jours que

cette vie précieuse, mes paroles, mes actions et mes
rs attestèrent le repentir d'un homme frappé dans
œur. Je reconnaissais trop tard l'âme d'élite que les
fesses du monde, que la futilité, l'égoïsme des femmes
mode m'avaient appris à désirer, à chercher. Las
oir tant de masques, las d'écouter tant de mensonges,
ais appelé l'amour vrai que me faisaient rêver des
sions factices; je l'admirais là, tué par moi, sans
voir le retenir près de moi, quand il était encore si
à moi. Une expérience de quatre années m'avait ré-
é mon propre et véritable caractère. Mon tempéra-
nt, la nature de mon imagination, mes principes
gieux, moins détruits qu'endormis, mon genre d'es-
t, mon cœur méconnu, tout en moi depuis quelque
ps me portait à résoudre ma vie par les voluptés du
ur, et la passion par les délices de la famille, les
s vraies de toutes. A force de me débattre dans le vide
ne existence agitée sans but, de presser un plaisir
ours dénué des sentiments qui le doivent embellir, les
ges de la vie intime excitaient mes plus vives émo-
s. Ainsi la révolution qui se fit dans mes mœurs fut
able, quoique rapide. Mon esprit méridional, adul-
é par le séjour de Paris, m'eût porté certes à ne point
pitoyer sur le sort d'une pauvre fille trompée, et
sse ri de ses pleurs si quelque plaisant me les avait
ontées en joyeuse compagnie. En France, l'horreur
n crime disparaît toujours dans la finesse d'un bon
t; mais, en présence de cette céleste créature à qui je
pouvais rien reprocher, toutes les subtilités se tai-
ent : le cercueil était là, mon enfant me souriait sans
voir que j'assassinais sa mère. Cette femme mourut,

MC/578

elle mourut heureuse en s'apercevant que je l'aimais que ce nouvel amour n'était dû ni à la pitié, ni même lien qui nous unissait fortement. Jamais je n'oubli les dernières heures de l'agonie où l'amour recon et la maternité satisfaite firent taire les douleurs. L bondance, le luxe, dont elle se vit alors entourée joie de son enfant, qui devint plus beau dans les vêtements du premier âge, furent les gages d'un h reux avenir pour ce petit être en qui elle se voyait re vre. Le vicaire de Saint-Sulpice, témoin de mon dés poir, le rendit plus profond en ne me donnant pas consolations banales, en me faisant apercevoir la g vité de mes obligations ; mais je n'avais pas bes d'aiguillon, ma conscience me parlait assez haut. U femme s'était fié à moi noblement, et je lui av menti en lui disant que je l'aimais, alors que je la h issais ; j'avais causé toutes les douleurs d'une pau fille qui, après avoir accepté les humiliations monde, devait m'être sacrée ; elle mourait en me p donnant, en oubliant tous ses maux, parce qu'elle s' dormait sur la parole d'un homme qui déjà lui av manqué de parole. Après m'avoir donné sa foi de jeu fille, Agathe avait encore trouvé dans son cœur la de la mère à me livrer. Oh ! monsieur, cet enfant ! s enfant ! Dieu seul peut savoir ce qu'il fut pour moi. cher petit être était, comme sa mère, gracieux d ses mouvements, dans sa parole, dans ses idées ; m pour moi n'était-il pas plus qu'un enfant ? Ne fut-il p mon pardon, mon honneur ? Je le chérissais com père, je voulais encore l'aimer comme l'eût aimé mère, et changer mes remords en bonheur, si je par

is à lui faire croire qu'il n'avait pas cessé d'être sur sein maternel ; ainsi, je tenais à lui par tous les liens mains et par toutes les espérances religieuses. J'ai nc eu dans le cœur tout ce que Dieu a mis de ten- esse chez les mères. La voix de cet enfant me faisait ssaillir, je le regardais endormi pendant longtemps ec une joie toujours renaissante, et souvent une me tombait sur son front ; je l'avais habitué à venir re sa prière sur mon lit dès qu'il s'éveillait. Combien douces émotions m'a données la simple et pure prière *Pater noster* dans la bouche fraîche et pure de cet ant ; mais aussi combien d'émotions terribles ! Un in, après avoir dit : « *Notre Père, qui êtes aux ux...* » il s'arrêta : « Pourquoi pas *notre mère?* » me manda-t-il. Ce mot me terrassa. J'adorais mon fils, j'avais déjà semé dans sa vie plusieurs causes d'in- une. Quoique les lois aient reconnu les fautes de la esse et les aient presque protégées, en donnant à ret une existence légale aux enfants naturels, le nde a fortifié par d'insurmontables préjugés les ré- gnances de la loi. De cette époque, monsieur, datent réflexions sérieuses que j'ai faites sur la base des so- és, sur leur mécanisme, sur les devoirs de l'homme, la moralité qui doit animer les citoyens. Le génie asse tout d'abord ces liens entre le sentiment de me et les destinées de la société ; la religion in- e aux bons esprits les principes nécessaires au bon- r, mais le repentir seul les dicte aux imaginations gueuses : le repentir m'éclaira. Je ne vécus que pour enfant, et par cet enfant je fus conduit à méditer les grandes questions sociales. Je résolus de l'armer

MC/578

personnellement par avance de tous les moyens d
succès, afin de préparer sûrement son élévation. Ains
pour lui apprendre l'anglais, l'allemand, l'italien
l'espagnol, je mis successivement autour de lui des ge
de ces divers pays, chargés de lui faire contracter, d
son enfance, la prononciation de leur langue. Je re
connus avec joie en lui d'excellentes dispositions do
je profitai pour l'instruire en jouant. Je ne voulus p
laisser pénétrer une seule idée fausse dans son espri
je cherchai surtout à l'accoutumer de bonne heure au
travaux de l'intelligence, à lui donner ce coup d'œil r
pide et sûr qui généralise, et cette patience qui descen
jusque dans le moindre détail des spécialités ; enfin,
lui ai appris à souffrir et à se taire. Je ne permettais pa
qu'un mot impur ou seulement impropre fût prononc
devant lui. Par mes soins, les hommes et les chose
dont il était entouré contribuèrent à lui ennoblir, à l
élever l'âme, à lui donner l'amour du vrai, l'horre
du mensonge, à le rendre simple et naturel en paroles
en actions, en manières. La vivacité de son imaginatio
lui faisait promptement saisir les leçons extérieures
comme l'aptitude de son intelligence lui rendait se
autres études faciles. Quelle jolie plante à cultiver
Combien de joie ont les mères ! J'ai compris alors com
ment la sienne avait pu vivre et supporter son malheu
Voilà, monsieur, le plus grand événement de ma vie
et maintenant j'arrive à la catastrophe qui m'a préci
pité dans ce canton. Maintenant je vais donc vous dir
l'histoire la plus vulgaire, la plus simple du monde
mais pour moi la plus terrible. Après avoir donné pen
dant quelques années tous mes soins à l'enfant de q

voulais faire un homme, ma solitude m'effraya ;
on fils grandissait, il allait m'abandonner. L'amour
it dans mon âme un principe d'existence. J'éprouvais
besoin d'affection qui, toujours trompé, renaissait
s fort et croissait avec l'âge. En moi se trouvaient
rs toutes les conditions d'un attachement vrai. J'avais
éprouvé, je comprenais et les facilités de la constance
le bonheur de changer un sacrifice en plaisir ; la
me aimée devait toujours être la première dans nos
ions et dans mes pensées. Je me complaisais à res-
tir imaginairement un amour arrivé à ce degré de
titude où les émotions pénètrent si bien deux êtres,
le bonheur a passé dans la vie, dans les regards,
s les paroles, et ne cause plus aucun choc. Cet amour
alors dans la vie comme le sentiment religieux est
s l'âme, il l'anime, la soutient et l'éclaire. Je com-
nais l'amour conjugal autrement que ne le com-
ment la plupart des hommes, et je trouvais que sa
uté, que sa magnificence gît précisément en ces
ses qui le font périr dans une foule de ménages. Je
tais vivement la grandeur morale d'une vie à deux
ez intimement partagée pour que les actions les plus
gaires n'y soient plus un obstacle à la perpétuité des
timents. Mais où rencontrer des cœurs à battements
ez parfaitement isochrones, passez-moi cette expres-
n scientifique, pour arriver à cette union céleste ?
l en existe, la nature ou le hasard les jettent à de si
ndes distances qu'ils ne peuvent se joindre ; ils se
naissent trop tard ou sont trop tôt séparés par la
rt. Cette fatalité doit avoir un sens, mais je ne l'ai
mais cherché. Je souffre trop de ma blessure pour

MC/578

l'étudier. Peut-être le bonheur parfait est-il un monstr
qui ne perpétuerait pas notre espèce. Mon ardeur pou
un mariage de ce genre était excitée par d'autres cause
Je n'avais point d'amis. Pour moi le monde était déser
Il est en moi quelque chose qui s'oppose au doux phé
nomène de l'union des âmes. Quelques personnes m'on
recherché, mais rien ne les ramenait près de mo
quelques efforts que je fisse vers elles. Pour beaucou
d'hommes, j'ai fait taire ce que le monde appelle la sup
riorité; je marchais de leur pas, j'épousais leurs idée
je riais de leur rire, j'excusais les défauts de leur cara
tère; si j'eusse obtenu la gloire, je la leur aurais vend
pour un peu d'affection. Ces hommes m'ont quitté sa
regrets. Tout est piége et douleur à Paris pour les âm
qui veulent y chercher des sentiments vrais. Là où dan
le monde se posaient mes pieds, le terrain se brûla
autour de moi. Pour les uns, ma complaisance éta
faiblesse; si je leur montrais les griffes de l'homme q
se sentait de force à manier un jour le pouvoir, j'éta
méchant; pour les autres, ce rire délicieux qui cesse
vingt ans, et auquel plus tard nous avons presque hont
de nous livrer, était un sujet de moquerie, je les amu
sais. De nos jours, le monde s'ennuie et veut néanmoin
de la gravité dans les plus futiles discours. Horrible
époque! où l'on se courbe devant un homme poli, mé
diocre et froid que l'on hait, mais à qui l'on obéit. J'
découvert plus tard les raisons de ces inconséquence
apparentes. La médiocrité, monsieur, suffit à toutes le
heures de la vie; elle est le vêtement journalier de l
société; tout ce qui sort de l'ombre douce projetée pa
les gens médiocres est quelque chose de trop éclatan

e génie, l'originalité, sont des bijoux que l'on serre et
ne l'on garde pour s'en parer à certains jours. Enfin,
onsieur, solitaire au milieu de Paris, ne pouvant rien
ouver dans le monde, qui ne me rendait rien quand
lui livrais tout; n'ayant pas assez de mon enfant pour
atisfaire mon cœur, parce que j'étais homme; un jour
je sentis ma vie se refroidir, où je pliai sous le far-
eau de mes misères secrètes, je rencontrai la femme
ui devait me faire connaître l'amour dans sa violence,
s respects pour un amour avoué, l'amour avec ses
condes espérances de bonheur, enfin l'amour! J'avais
noué connaissance avec le vieil ami de mon père qui
dis prenait soin de mes intérêts; ce fut chez lui que je
la jeune personne pour laquelle je ressentis un amour
i devait durer autant que ma vie. Plus l'homme vieil-
, monsieur, plus il reconnaît la prodigieuse influence
s idées sur les événements. Des préjugés fort respec-
bles, engendrés par de nobles idées religieuses, furent
cause de mon malheur. Cette jeune fille appartenait
une famille extrêmement pieuse, dont les opinions
atholiques étaient dues à l'esprit d'une secte impropre-
nt appelée janséniste, et qui causa jadis des troubles
n France; vous savez pourquoi?

— Non, dit Genestas.

— Jansénius, évêque d'Ypres, fit un livre où l'on
ut trouver des propositions en désaccord avec les
octrines du saint-siége. Plus tard, les propositions
xtuelles ne semblèrent plus offrir d'hérésie, quelques
uteurs allèrent même jusqu'à nier l'existence maté-
ielle des maximes. Ces débats insignifiants firent naître
ans l'Église gallicane deux partis, celui des jansénistes

MC/578

et celui des jésuites. Des deux côtés se rencontrèrent
grands hommes. Ce fut une lutte entre deux co
puissants. Les jansénistes accusèrent les jésuites
professer une morale trop relâchée, et affectèrent u
excessive pureté de mœurs et de principes; les jans
nistes furent donc en France des espèces de puritai
catholiques, si toutefois ces deux mots peuvent s'alli
Pendant la Révolution française, il se forma, par su
du schisme peu important qu'y produisit le Concord
une congrégation de catholiques purs qui ne reconn
rent pas les évêques institués par le pouvoir révol
tionnaire et par les transactions du pape. Ce troupe
de fidèles forma ce qu'on nomme la *petite Égli*
dont les ouailles professèrent, comme les jansénistes
cette exemplaire régularité de vie qui semble être u
loi nécessaire à l'existence de toutes les sectes proscrit
et persécutées. Plusieurs familles jansénistes appart
naient à la petite Église. Les parents de cette jeune fil
avaient embrassé ces deux puritanismes également s
vères qui donnent au caractère et à la physionom
quelque chose d'imposant; car le propre des doctrin
absolues est d'agrandir les plus simples actions en le
rattachant à la vie future; de là cette magnifique
suave pureté du cœur, ce respect des autres et de soi
de là je ne sais quel chatouilleux sentiment du juste
de l'injuste; puis une grande charité, mais aussi l'é
quité stricte, et pour tout dire implacable; enfin un
profonde horreur pour les vices, surtout pour le men
songe qui les comprend tous. Je ne me souviens pa
d'avoir connu de moments plus délicieux que ceu
pendant lesquels j'admirais pour la première fois, ch

on vieil ami, la jeune fille vraie, timide, façonnée à
utes les obéissances, en qui éclataient toutes les ver-
s particulières à cette secte, sans qu'elle en témoignât
anmoins aucun orgueil. Sa taille souple et déliée
onnait à ses mouvements une grâce que son rigorisme
e pouvait atténuer; la coupe de son visage avait les
istinctions et ses traits avaient la finesse d'une jeune
ersonne appartenant à une famille noble; son regard
ait à la fois doux et fier, son front était calme; puis
r sa tête s'élevaient des cheveux abondants simple-
ent nattés, qui lui servaient à son insu de parure.
nfin, capitaine, elle m'offrit le type d'une perfection
e nous trouvons toujours dans la femme de qui nous
mmes épris; pour l'aimer, ne faut-il pas rencontrer
elle les caractères de cette beauté rêvée qui con-
rde à nos idées particulières? Quand je lui adressai
parole, elle me répondit simplement, sans empres-
ment ni fausse honte, en ignorant le plaisir que cau-
ient les harmonies de son organe et de ses dons ex-
érieurs. Tous ces anges ont les mêmes signes auxquels
e cœur les reconnaît : même douceur de voix, même
ndresse dans le regard, même blancheur de teint,
uelque chose de joli dans les gestes. Ces qualités
harmonient, se fondent et s'accordent pour charmer
ns qu'on puisse saisir en quoi consiste le charme. Une
me divine s'exhale par tous les mouvements. J'aimai
assionnément. Cet amour réveilla, satisfit les senti-
ents qui m'agitaient : ambition, fortune, tous mes
ves, enfin! Belle, noble, riche et bien élevée, cette
eune fille possédait les avantages que le monde exige
rbitrairement d'une femme placée dans la haute posi-

MC/578

tion où je voulais arriver; instruite, elle s'exprima avec cette spirituelle éloquence à la fois rare et commune en France, où chez beaucoup de femmes les plus jolis mots sont vides, tandis qu'en elle l'esprit était plein de sens. Enfin, elle avait surtout un sentiment profond de sa dignité, qui imprimait le respect; je ne sais rien de plus beau pour une épouse. Je m'arrête, capitaine! on ne peint jamais que très-imparfaitement une femme aimée; entre elle et nous il préexiste des mystères qui échappent à l'analyse. Ma confidence fut bientôt faite à mon vieil ami, qui me présenta dans la famille, où il m'appuya de sa respectable autorité. Quoique reçu d'abord avec cette froide politesse particulière aux personnes exclusives, qui n'abandonnent plus les amis qu'elles ont une fois adoptés, plus tard je parvins à être accueilli plus familièrement. Je dus sans doute ce témoignage d'estime à la conduite que je tins en cette occurrence. Malgré ma passion, je ne fis rien qui pût me déshonorer à mes yeux, je n'eus aucune complaisance servile, je ne flattai point ceux de qui dépendait ma destinée; je me montrai tel que j'étais, et homme avant tout. Lorsque mon caractère fut bien connu, mon vieil ami, désireux autant que moi de voir finir mon triste célibat, parla de mes espérances, auxquelles on fit un favorable accueil, mais avec cette finesse dont se dépouillent rarement les gens du monde, et dans le désir de me procurer un *bon mariage*, expression qui fait d'un acte solennel une sorte d'affaire commerciale où l'un des deux époux cherche à tromper l'autre; le vieillard garda le silence sur ce qu'il nommait une erreur de ma jeunesse. Selon lui, l'exis-

ce de mon enfant exciterait des répulsions morales comparaison desquelles la question de fortune ne ait rien et qui détermineraient une rupture. Il avait ison. « Ce sera, me dit-il, une affaire qui s'arran- ra très-bien entre vous et votre femme, de qui vous tiendrez facilement une bonne et belle absolution. » fin, pour étouffer mes scrupules, il n'oublia aucun s captieux raisonnements que suggère la sagesse ha- tuelle du monde. Je vous avouerai, monsieur, que, algré ma promesse, mon premier sentiment me porta alement à tout découvrir au chef de la famille; ais sa rigidité me fit réfléchir et les conséquences de et aveu m'effrayèrent; je transigeai lâchement avec ma nscience, je résolus d'attendre, et d'obtenir de ma étendue assez de gages d'affection pour que mon bon- eur ne fût pas compromis par cette terrible confidence. a résolution de tout avouer dans un moment opportun gitima les sophisme du monde et ceux du prudent vieil- rd. Je fus donc, à l'insu des amis de la maison, admis mme un futur époux chez les parents de la jeune fille. e caractère distinctif de ces pieuses familles est une dis- rétion sans bornes, et l'on s'y tait sur toutes les cho- es, même sur les indifférentes. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien cette gravité douce, répandue dans s moindres actions, donne de profondeur aux senti- ments. Là les occupations étaient toutes utiles; les emmes employaient leur loisir à faire du linge pour es pauvres; la conversation n'était jamais frivole, mais le rire n'en était pas banni, quoique les plaisanteries y fussent simples et sans mordant. Les discours de ces orthodoxes semblaient d'abord étranges, dénués du

MC/578

piquant que la médisance et les histoires scandaleuses donnent aux conversations du monde ; car le père et l'oncle lisaient seuls les journaux, et jamais ma prétendue n'avait jeté les yeux sur ces feuilles, dont la plus innocente parle encore des crimes ou des vices publics. Mais plus tard l'âme éprouvait, dans cette pure atmosphère, l'impression que nos yeux reçoivent des couleurs grises, un doux repos, une suave quiétude. Cette vie était en apparence d'une monotonie effrayante. L'aspect intérieur de cette maison avait quelque chose de glacial : j'y voyais chaque jour tous les meubles, même les plus usagers, exactement placés de la même façon, et les moindres objets toujours également propres. Néanmoins cette manière de vivre attachait fortement. Après avoir vaincu la première répugnance d'un homme habitué aux plaisirs de la variété du luxe et du mouvement parisien, je reconnus les avantages de cette existence : elle développe les idées dans toute leur étendue, et provoque d'involontaires contemplations ; le cœur y domine, rien ne le distrait, il finit par y apercevoir je ne sais quoi d'immense autant que la mer. Là, comme dans les cloîtres, en retrouvant sans cesse les mêmes choses, la pensée se détache nécessairement des choses et se reporte sans partage vers l'infini des sentiments. Pour un homme aussi sincèrement épris que je l'étais, le silence, la simplicité de la vie, la répétition presque monastique des mêmes actes accomplis aux mêmes heures, donnèrent plus de force à l'amour. Par ce calme profond, les moindres mouvements, une parole, un geste aquéraient un intérêt prodigieux. En ne forçant rien dans l'expression des sentiments, un sourire, un

regard offrent, à des cœurs qui s'entendent, d'inépuisables images pour peindre leurs délices et leurs misères. Aussi ai-je compris alors que le langage, dans la magnificence de ses phases, n'a rien d'aussi varié, d'aussi éloquent que la correspondance des regards et l'harmonie des sourires. Combien de fois n'ai-je pas tenté de faire passer mon âme dans mes yeux ou sur mes lèvres, en me trouvant obligé de taire et de dire tout ensemble la violence de mon amour à une jeune fille qui, près de moi, restait constamment tranquille, et à laquelle le secret de ma présence au logis n'avait pas encore été révélé, car ses parents voulaient lui laisser son libre arbitre dans l'acte le plus important de la vie. Mais quand on éprouve une passion vraie, la présence de la personne aimée n'assouvit-elle pas nos désirs les plus vifs? Quand nous sommes admis devant elle, n'est-ce pas le bonheur du chrétien devant Dieu? Voir, n'est-ce pas adorer? Si, pour moi, plus que pour tout autre, ce fut un supplice de ne pas avoir le droit d'exprimer les pensées de mon cœur ; si je fus forcé d'y ensevelir ces brûlantes paroles qui trompent de plus brûlantes émotions en les exprimant, néanmoins cette contrainte, en emprisonnant ma passion, la fit saillir plus vive dans les petites choses, et les moindres accidents contractèrent alors un prix excessif. L'admirer pendant des heures entières, attendre une réponse et savourer longtemps les modulations de sa voix pour y chercher ses plus secrètes pensées, épier le tremblement de ses doigts quand je lui présentais quelque objet qu'elle avait cherché, imaginer des prétextes pour effleurer sa robe ou ses cheveux, pour lui prendre la main, pour la faire parler plus qu'elle

MC/578

ne le voulait; tous ces riens étaient de grands événements. Pendant ces sortes d'extases, les yeux, le geste, la voix apportaient à l'âme d'inconnus témoignages d'amour. Tel fut mon langage, le seul que me permit la réserve froidement virginale de cette jeune fille; ses manières ne changeaient pas, elle était bien toujours avec moi comme une sœur est avec son frère; seulement à mesure que ma passion grandissait, le contraste entre mes paroles et les siennes, entre mes regards et les siens, devenait plus frappant, et je finis par deviner que ce timide silence était le seul moyen qui pût servir à cette jeune fille pour exprimer ses sentiments. N'écoutait-elle pas toujours dans le salon quand j'y venais? n'y restait-elle pas durant ma visite attendue et presentie peut-être? cette fidélité silencieuse n'accusait-elle pas le secret de son âme innocente? enfin, n'écoutait-elle pas mes discours avec un plaisir qu'elle ne savait pas cacher? La naïveté de nos manières et la mélancolie de notre amour finirent par impatienter les parents, qui, me voyant presque aussi timide que l'était leur fille, me jugèrent favorablement, et me regardèrent comme un homme digne de leur estime. Le père et la mère se confièrent à mon vieil ami, lui dirent de moi les choses les plus flatteuses : j'étais devenu leur fils d'adoption, ils admiraient surtout la moralité de mes sentiments. Il est vrai qu'alors je m'étais retrouvé jeune. Dans ce monde religieux et pur, l'homme de trente-deux ans redevenait l'adolescent plein de croyances. L'été finissait, des occupations avaient retenu cette famille à Paris contre ses habitudes; mais au mois de septembre elle fut libre de partir pour une terre située en

Auvergne, et le père me pria de venir habiter pendant deux mois un vieux château perdu dans les montagnes du Cantal. Quand cette amicale invitation me fut faite, je ne répondis pas tout d'abord. Mon hésitation me valut la plus douce, la plus délicieuse des expressions involontaires par lesquelles une modeste jeune fille puisse trahir les mystères de son cœur. Evelina... Dieu! s'écria Benassis, qui resta pensif et silencieux.

» Pardonnez-moi, capitaine Bluteau, reprit-il après une longue pause. Voici la première fois, depuis douze ans, que je prononce un nom qui voltige toujours dans ma pensée, et qu'une voix me crie souvent pendant mon sommeil. Evelina donc, puisque je l'ai nommée, leva la tête par un mouvement dont la rapidité brève contrastait avec la douceur innée de ses gestes; elle me regarda sans fierté, mais avec une inquiétude douloureuse; elle rougit et baissa les yeux. La lenteur avec laquelle elle déplia ses paupières ne causa je ne sais quel plaisir jusqu'alors ignoré. Je ne pus répondre que d'une voix entrecoupée, en balbutiant. L'émotion de mon cœur parla vivement au sien, et elle me remercia par un regard doux, presque humide. Nous nous étions tout dit. Je suivis la famille à sa terre. Depuis le jour où nos cœurs s'étaient entendus, les choses avaient pris un nouvel aspect autour de nous; rien ne nous fut plus indifférent. Quoique l'amour vrai soit toujours le même, il doit emprunter des formes à nos idées, et se trouver ainsi constamment semblable et dissemblable à lui-même en chaque être de qui la passion devient une œuvre unique où s'expriment ses sympathies. Aussi le philosophe, le poëte, savent-ils

MC/578

seuls la profondeur de cette définition de l'amour, de-
venue vulgaire : un égoïsme à deux. Nous nous aimon
nous-même en *l'autre*. Mais si l'expression de l'amou
est tellement diverse que chaque couple d'amants n'
pas son semblable dans la succession des temps, il obéi
néanmoins au même mode dans ses expansions. Ainsi
les jeunes filles, même la plus religieuse, la plus chaste
de toutes, emploient le même langage, et ne diffèren
que par la grâce des idées. Seulement, là où, pour une
autre, l'innocente confidence de ses émotions eût été
naturelle, Évelina voyait une concession faite à des
sentiments tumultueux qui l'emportaient sur le calme
habituel de sa religieuse jeunesse, le plus furtif regard
semblait lui être violemment arraché par l'amour. Cette
lutte constante entre son cœur et ses principes donnait
au moindre événement de sa vie, si tranquille à la sur-
face et si profondément agitée, un caractère de force
bien supérieur aux exagérations des jeunes filles de qui
les manières sont promptement faussées par les mœurs
mondaines. Pendant le voyage, Évelina trouvait à la
nature des beautés dont elle parlait avec admiration.
Lorsque nous ne croyons pas avoir le droit d'exprimer
le bonheur causé par la présence de l'être aimé, nous
déversons les sensations dont surabonde notre cœur
dans les objets extérieurs que nos sentiments cachés
embellissent. La poésie des sites qui passaient sous nos
yeux était alors pour nous deux un truchement bien
compris, et les éloges que nous leur donnions conte-
naient pour nos âmes les secrets de notre amour. A
plusieurs reprises, la mère d'Évelina se plut à embarras-
ser sa fille par quelques malices de femme : « Vous avez

ssé vingt fois dans cette vallée, ma chère enfant, sans
naître l'admirer, lui dit-elle après une phrase un peu
p chaleureuse d'Évelina. — Ma mère, je n'étais sans
ite pas arrivée à l'âge où l'on sait apprécier ces sortes
beautés. » Pardonnez-moi ce détail sans charme pour
us, capitaine ; mais cette réponse si simple me causa
s joies inexprimables, toutes puisées dans le regard
me fut adressé. Ainsi, tel village éclairé par le soleil
ant, telle ruine couverte de lierre que nous avons
ntemplée ensemble, servirent à empreindre plus for-
ment dans nos âmes, par la souvenance d'une chose
térielle, de douces émotions où pour nous il allait de
ut notre avenir. Nous arrivâmes au château matrimo-
al, où je restai pendant quarante jours environ. Ce
mps, monsieur, est la seule part de bonheur complet
e le ciel m'ait accordée. Je savourai des plaisirs in-
nnus aux habitants des villes. Ce fut tout le bonheur
'ont deux amants à vivre sous le même toit, à s'épou-
r par avance, à marcher de compagnie à travers les
amps, à pouvoir être seuls parfois, à s'asseoir sous un
bre au fond de quelque jolie petite vallée, à y regarder
s constructions d'un vieux moulin, à s'arracher quel-
es confidences, vous savez, de ces petites causeries
uces par lesquelles on s'avance un peu plus dans le
œur l'un de l'autre. Ah ! monsieur, la vie en plein air,
s beautés du ciel et de la terre, s'accordent si bien avec
perfection et les délices de l'âme ! Se sourire en con-
emplant les cieux, mêler des paroles simples aux chants
es oiseaux sous la feuillée humide, revenir au logis à
as lents en écoutant les sons de la cloche qui vous
appellent trop tôt, admirer ensemble un petit détail

MC/578

de paysage, suivre les caprices d'un insecte, examin
une mouche d'or, une fragile création que tient une jeu
fille aimante et pure, n'est-ce pas être attiré tous
jours un peu plus haut dans les cieux ? Il y eut pour m
dans ces quarante jours de bonheur, des souvenirs à
lorer toute une vie, souvenirs d'autant plus beaux et pl
vastes, que jamais depuis je ne devais être compris. A
jourd'hui des images simples en apparence, mais plein
de significances amères pour un cœur brisé, m'ont ra
pelé des amours évanouis, mais non pas oubliés. Je n
sais si vous avez remarqué l'effet du soleil couchant s
la chaumière du petit Jacques. En un moment les fe
du soleil ont fait resplendir la nature, puis soudain
paysage est devenu sombre et noir. Ces deux aspects
différents me présentaient un fidèle tableau de cett
période de mon histoire. Monsieur, je reçus d'elle le
premier, le seul et sublime témoignage qu'il soit permis
à une jeune fille innocente de donner, et qui, plus furt
il est, plus il engage : suave promesse d'amour, sou-
venir du langage parlé dans un monde meilleur ! Su
alors d'être aimé, je jurai de tout dire, de ne pas avoi
un secret pour elle, j'eus honte d'avoir tant tardé à lu
raconter les chagrins que je m'étais créés. Par malheur
le lendemain de cette bonne journée, une lettre du précep-
teur de mon fils me fit trembler pour une vie qui m'étai
si chère. Je partis sans dire mon secret à Évelina, sans
donner à la famille d'autre motif que celui d'une affaire
grave. En mon absence, les parents s'alarmèrent. Crai-
gnant que je n'eusse quelque engagement de cœur, ils
écrivirent à Paris pour prendre des informations sur
mon compte. Inconséquents avec leurs principes reli-

eux, ils se défièrent de moi, sans me mettre à même
e dissiper leurs soupçons; un de leurs amis les instrui-
t, à mon insu, des événements de ma jeunesse, enve-
ima mes fautes, insista sur l'existence de mon enfant,
ue, disait-il, j'avais à dessein cachée. Lorsque j'écrivis
mes futurs parents, je ne reçus pas de réponse ; ils re-
inrent à Paris, je me présentai chez eux, je ne fus pas
çu. Alarmé, j'envoyai mon vieil ami savoir la raison
'une conduite à laquelle je ne comprenais rien. Lors-
u'il en apprit la cause, le bon vieillard se dévoua noble-
ent, il assuma sur lui la forfaiture de mon silence,
oulut me justifier et ne put rien obtenir. Les raisons
'intérêt et de morale étaient trop grandes pour cette fa-
ille, ses préjugés étaient trop arrêtés pour la faire
hanger de résolution. Mon désespoir fut sans bornes.
'abord je tâchai de conjurer l'orage ; mais mes lettres
e furent renvoyées sans avoir été ouvertes. Lorsque
us les moyens humains furent épuisés; quand le père
la mère eurent dit au vieillard, auteur de mon infor-
une, qu'ils refuseraient éternellement d'unir leur fille
un homme qui avait à se reprocher la mort d'une
emme et la vie d'un enfant naturel, même quand Éve-
na les implorerait à genoux, alors, monsieur, il ne me
esta plus qu'un dernier espoir, faible comme la bran-
he de saule à laquelle s'attache un malheureux quand il
e noie. J'osai croire que l'amour d'Évelina serait plus
ort que les résolutions paternelles, et qu'elle saurait
aincre l'inflexibilité de ses parents; son père pouvait
ui avoir caché les motifs du refus qui tuait notre amour;
e voulus qu'elle décidât de mon sort en connaissance
e cause, je lui écrivis. Hélas ! monsieur, dans les larmes

MC/578

et la douleur, je traçai, non sans de cruelles hésitations, la seule lettre d'amour que j'aie jamais faite. Je ne sais plus que vaguement aujourd'hui ce que me dicta le désespoir; sans doute, je disais à mon Évelina que, si elle avait été sincère et vraie, elle ne pouvait, elle ne devait jamais aimer que moi; sa vie n'était-elle pas manquée? n'était-elle pas condamnée à mentir à son futur époux ou à moi? ne trahissait-elle pas les vertus de la femme, en refusant à son amant méconnu le même dévouement qu'elle aurait déployé pour lui, si le mariage accompli dans nos cœurs se fût célébré ? et quelle femme n'aimerait à se trouver plus liée par les promesses du cœur que par les chaînes de la loi? Je justifiai mes fautes en invoquant toutes les puretés de l'innocence, sans rien oublier de ce qui pouvait attendrir une âme noble et généreuse. Mais, puisque je vous avoue tout, je vais vous aller chercher sa réponse et ma dernière lettre, dit Benassis en sortant pour monter à sa chambre.

Il revint bientôt, tenant à la main un portefeuille usé, duquel il ne tira pas sans une émotion profonde des papiers mal en ordre et qui tremblèrent dans ses mains.

« Voici la fatale lettre, dit-il. L'enfant qui traça ces caractères ne savait pas de quelle importance serait pour moi le papier qui contient ces pensées. Voici, dit-il en montrant une autre lettre, le dernier cri qui me fut arraché par mes souffrances, et vous en jugerez tout à l'heure. Mon vieil ami porta ma supplication, la remit en secret, humilia ses cheveux blancs en priant Évelina de la lire, d'y répondre, et voici ce qu'elle m'écrivit :

« Monsieur... »

— Moi qui naguère étais son *aimé*, nom chaste trouvé par elle pour exprimer un chaste amour, elle m'appelait *monsieur!* Ce seul mot disait tout. Mais écoutez la lettre :

« Il est bien cruel pour une jeune fille d'apercevoir de la fausseté dans l'homme à qui sa vie doit être confiée ; néanmoins j'ai dû vous excuser, nous sommes si faibles ! Votre lettre m'a touchée, mais ne m'écrivez plus, votre écriture me cause des troubles que je ne puis supporter. Nous sommes séparés pour toujours. Les raisons que vous m'avez données m'ont séduite, elles ont étouffé le sentiment qui s'était élevé dans mon âme contre vous ; j'aimais tant à vous savoir pur ! Mais vous et moi nous nous sommes trouvés trop faibles en présence de mon père ! Oui, monsieur, j'ai osé parler en votre faveur. Pour supplier mes parents, il m'a fallu surmonter les plus grandes terreurs qui m'aient agitée, et presque mentir aux habitudes de ma vie. Maintenant, je cède encore à vos prières, et me rends coupable en vous répondant à l'insu de mon père ; mais ma mère le sait ; son indulgence, en me laissant libre d'être seule un moment avec vous, m'a prouvé combien elle m'aimait, et m'a fortifiée dans mon respect pour les volontés de la famille, que j'étais bien près de méconnaître. Aussi, monsieur, je vous écris pour la première et dernière fois. Je vous pardonne sans arrière-pensée les malheurs que vous avez semés dans ma vie. Oui, vous avez raison, un premier

MC/578

» amour ne s'efface pas. Je ne suis plus une pure jeune
» fille, je ne saurais être une chaste épouse. J'ignore
» donc quelle sera ma destinée. Vous le voyez, mon-
» sieur, l'année que vous avez remplie aura de longs
» retentissements dans l'avenir; mais je ne vous accuse
» point. Je serai toujours aimée! pourquoi me l'avoir
» dit? ces paroles calmeront-elles l'âme agitée d'une
» pauvre fille solitaire? Ne m'avez-vous pas déjà perdue
» dans ma vie future, en me donnant des souvenirs
» qui reviendront toujours? Si maintenant je ne puis
» être qu'à Jésus, acceptera-t-il un cœur déchiré? Mais
» il ne m'a pas envoyé vainement ces afflictions, il a
» ses desseins, et voulait sans doute m'appeler à lui,
» lui mon seul refuge aujourd'hui. Monsieur, il ne me
» reste rien sur cette terre. Vous, pour tromper vos
» chagrins, vous avez toutes les ambitions naturelles à
» l'homme. Ceci n'est point un reproche, mais une
» sorte de consolation religieuse. Je pense que, si nous
» portons en ce moment un fardeau blessant, j'en ai la
» part la plus pesante. Celui en qui j'ai mis tout mon
» espoir, et de qui vous ne sauriez être jaloux, a noué
» notre vie; il saura la dénouer suivant ses volontés.
» Je me suis aperçue que vos croyances religieuses n'é-
» taient pas assises sur cette foi vive et pure qui nous
» aide à supporter ici-bas nos maux. Monsieur, si Dieu
» daigne exaucer les vœux d'une constante et fervente
» prière, il vous accordera les dons de sa lumière.
» Adieu, vous qui avez dû être mon guide, vous que
» j'ai pu nommer *mon aimé* sans crime, et pour qui je
» puis encore prier sans honte. Dieu dispose à son gré
» de nos jours, il pourrait vous appeler à lui le premier

e nous deux; mais si je restais seule au monde, eh
ien, monsieur, confiez-moi cet enfant. »

— Cette lettre, pleine de sentiments généreux, trom-
t mes espérances, reprit Benassis. Aussi d'abord
coutai-je que ma douleur; plus tard, j'ai respiré le
fum que cette jeune fille essayait de jeter sur les
es de mon âme en s'oubliant elle-même; mais, dans
ésespoir, je lui écrivis un peu durement.

« Mademoiselle, ce seul mot vous dit que je renonce
vous et que je vous obéis! Un homme trouve encore
e ne sais quelle affreuse douceur à obéir à la per-
onne aimée, alors même qu'elle lui ordonne de la
uitter. Vous avez raison, et je me condamne moi-
même. J'ai jadis méconnu le dévouement d'une jeune
ille, ma passion doit être aujourd'hui méconnue.
Mais je ne croyais pas que la seule femme à qui j'eusse
it don de mon âme se chargeât d'exercer cette
engeance. Je n'aurais jamais soupçonné tant de
ureté, de vertu peut-être, dans un cœur qui me pa-
aissait et si tendre et si aimant. Je viens de con-
aître l'étendue de mon amour, il a résisté à la plus
nouïe de toutes les douleurs, au mépris que vous me
émoignez en rompant sans regret les liens par les-
quels nous nous étions unis. Adieu pour jamais. Je
garde l'humble fierté du repentir, et vais chercher
ne condition où je puisse expier des fautes pour
lesquelles vous, mon interprète dans les cieux, avez
été sans pitié. Dieu sera peut-être moins cruel que
vous ne l'êtes. Mes souffrances, souffrances pleines de

MC/578

» vous, puniront un cœur blessé qui saignera toujours
» dans la solitude ; car, aux cœurs blessés, l'ombre
» le silence. Aucune autre image d'amour ne s'impri-
» mera plus dans mon cœur. Quoique je ne sois
» femme, j'ai compris comme vous qu'en disant :
» *t'aime*, je m'engageais pour toute ma vie. Oui,
» mots prononcés à l'oreille de *mon aimée* n'étaient
» un mensonge ; si je pouvais changer, elle aurait raison
» dans ses mépris ; vous serez donc à jamais l'idole
» ma solitude. Le repentir et l'amour sont deux vertus
» qui doivent inspirer toutes les autres ; ainsi, malgré
» les abîmes qui vont nous séparer, vous serez toujours
» le principe de mes actions. Quoique vous ayez rempli
» mon cœur d'amertume, il ne s'y trouvera point contre
» vous de pensées amères ; ne serait-ce pas mal com-
» mencer mes nouvelles œuvres que de ne pas épurer
» mon âme de tout levain mauvais ? Adieu donc, vous
» le seul cœur que j'aime en ce monde et d'où je suis
» chassé. Jamais adieu n'aura embrassé plus de senti-
» ment ni plus de tendresse ; n'emporte-t-il pas une
» âme et une vie qu'il n'est au pouvoir de personne de ra-
» nimer ? Adieu ; à vous la paix, à moi tout le malheur ! »

Ces deux lettres lues, Genestas et Benassis se regar-
dèrent pendant un moment, en proie à de tristes pen-
sées qu'ils ne se communiquèrent point.

« Après avoir envoyé cette dernière lettre, dont le
brouillon est conservé, comme vous voyez, et qui,
pour moi, représente aujourd'hui toutes mes joies
mais flétries, reprit Benassis, je tombai dans un abat-
tement inexprimable. Les liens qui peuvent ici-bas, at-

cher un homme à l'existence se trouvaient réunis
ans cette chaste espérance, désormais perdue. Il fallait
re adieu aux délices de l'amour permis, et laisser
ourir les idées généreuses qui florissaient au fond de
on cœur. Les vœux d'une âme repentante qui avait
if du beau, du bon, de l'honnête étaient repoussés par
es gens vraiment religieux. Monsieur, dans le pre-
ier moment, mon esprit fut agité par les résolutions
s plus extravagantes ; mais l'aspect de mon fils les
ombattit heureusement. Je sentis alors mon attache-
ent pour lui s'accroître de tous les malheurs dont il
ait la cause innocente et dont je devais m'accuser
eul. Il devint donc toute ma consolation. A trente-
uatre ans, je pouvais encore espérer d'être noblement
tile à mon pays ; je résolus d'y devenir un homme
élèbre, afin d'effacer à force de gloire ou sous l'éclat
e la puissance la faute qui entachait la naissance de
on fils. Combien de beaux sentiments je lui dois, et
ombien il m'a fait vivre pendant les jours où je m'oc-
upais de son avenir ! J'étouffe ! s'écria Benassis. Après
onze ans, je ne puis encore penser à cette funeste an-
née... Cet enfant, monsieur, je l'ai perdu ! »

Le médecin se tut et se cacha la figure dans ses mains,
qu'il laissa tomber quand il eut repris un peu de calme.
Genestas ne vit pas alors sans émotion les larmes qui
baignaient les yeux de son hôte.

« Monsieur, ce coup de foudre me déracina d'abord,
reprit Benassis. Je ne recueillis les lumières d'une saine
morale qu'après m'être transplanté dans un sol autre
que celui du monde social. Je ne reconnus que plus tard
la main de Dieu dans mes malheurs, et plus tard je sus

MC/578

me résigner en écoutant sa voix. Ma résignation ne pouvait être subite, mon caractère exalté dut se réveiller; je dépensai les dernières flammes de ma fougue dans un dernier orage; j'hésitai longtemps avant de choisir le seul parti qu'il convient à un catholique de prendre. D'abord je voulus me tuer. Tous ces événements ayant, outre mesure, développé chez moi le sentiment mélancolique, je me décidai froidement à cet acte de désespoir. Je pensais qu'il nous était permis de quitter la vie quand la vie nous quittait. Le suicide me semblait être dans la nature. Les peines doivent produire sur l'âme de l'homme les mêmes ravages que l'extrême douleur cause dans son corps; or, cet être intelligent, souffrant par une maladie morale, a bien le droit de se tuer au même titre que la brebis qui, poussée par le *tournis*, se brise la tête contre un arbre. Les maux de l'âme sont-ils donc plus faciles à guérir que ne le sont les maux corporels? J'en doute encore. Entre celui qui espère toujours et celui qui n'espère plus, je ne sais lequel est le plus lâche. Le suicide me parut être la dernière crise d'une maladie morale, comme la mort naturelle est celle d'une maladie physique; mais la vie morale étant soumise aux lois particulières de la volonté humaine, sa cessation ne doit-elle pas concorder aux manifestation de l'intelligence? Aussi est-ce une pensée qui tue et non le pistolet. D'ailleurs le hasard qui nous foudroie au moment où la vie est tout heureuse, n'absout-il pas l'homme qui se refuse à traîner une vie malheureuse? Mais, monsieur, les méditations que je fis en ces jours de deuil m'élevèrent à de plus hautes considérations. Pendant quelque temps je fus

mplice des grands sentiments de l'antiquité païenne; ais en y cherchant des droits nouveaux pour l'homme, crus pouvoir, à la lueur des flambeaux modernes, euser plus avant que les anciens les questions jadis duites en systèmes. Épicure permettait le suicide. N'é-it-ce pas le complément de sa morale? il lui fallait à ut prix la jouissance des sens; cette condition défaillant, était doux et loisible à l'être animé de rentrer dans le pos de la nature inanimée; la seule fin de l'homme ant le bonheur et l'espérance du bonheur, pour qui uffrait et souffrait sans espoir, la mort devenait un en; se la donner volontairement était un dernier acte bon sens. Cet acte, il ne le vantait pas, il ne le blâit pas; il se contentait de dire, en faisant une libation Bacchus: *Mourir, il n'y a pas de quoi rire, il n'y a pas quoi pleurer*. Plus moral et plus imbu de la doctrine s devoirs que les épicuriens, Zénon, et tout le Portie, prescrivaient, en certains cas, le suicide au stoïen. Voici comment il raisonnait: L'homme diffère de brute en ce qu'il dispose souverainement de sa pernne; ôtez-lui ce droit de vie et de mort sur lui-même, ous le rendez esclave des hommes et des événements. e droit de vie et de mort bien reconnu forme le conre-poids efficace de tous les maux naturels et sociaux; e même droit, conféré à l'homme sur son semblable, ngendre toutes les tyrannies. La puissance de l'homme 'existe donc nulle part sans une liberté indéfinie dans es actes: faut-il échapper aux conséquences honteuses 'une faute irrémédiable? l'homme vulgaire boit la honte t vit, le sage avale la ciguë et meurt. Faut-il disputer s restes de sa vie à la goutte qui broie les os, au can-

MC/578

cer qui dévore la face? le sage juge de l'instant oppor-
tun, congédie les charlatans, et dit un dernier adieu
ses amis qu'il attristait de sa présence. Tombé au pou-
voir du tyran que l'on a combattu les armes à la main,
que faire? l'acte de soumission est dressé, il n'y a plus
qu'à signer ou à tendre le cou: l'imbécile tend le cou,
le lâche signe, le sage finit par un dernier acte de li-
berté, il se frappe. « Hommes libres, s'écriait alors le
stoïcien, sachez vous maintenir libres! Libres de vos
passions en les sacrifiant aux devoirs, libres de vos
semblables en leur montrant le fer ou le poison qui
vous met hors de leurs atteintes, libres de la destinée
en fixant le point au delà duquel vous ne lui laissez au-
cune prise sur vous, libres des préjugés en ne les con-
fondant pas avec les devoirs, libres de toutes les appré-
hensions animales en sachant surmonter l'instinct gros-
sier qui enchaîne à la vie tant de malheureux. » Après
avoir dégagé cette argumentation dans le fatras phi-
losophique des anciens, je crus y imprimer une forme
chrétienne en la corroborant par les lois du libre arbitre
que Dieu nous a donné afin de pouvoir nous juger un
jour à son tribunal, et je me disais: « J'y plaiderai! »
Mais, monsieur, ces raisonnements me forcèrent de
penser au lendemain de la mort, et je me trouvai aux
prises avec mes anciennes croyances ébranlées. Tout
alors devient grave dans la vie humaine quand l'éternité
pèse sur la plus légère de nos déterminations. Lorsque
cette idée agit de toute sa puissance sur l'âme d'un
homme, et lui fait sentir en lui je ne sais quoi d'im-
mense qui le met en contact avec l'infini, les choses
changent étrangement. De ce point de vue, la vie est

bien grande et bien petite. Le sentiment de mes fautes
ne me fit point songer au ciel tant que j'eus des espé-
rances sur la terre, tant que je trouvai des soulagements
à mes maux dans quelques occupations sociales. Aimer,
me vouer au bonheur d'une femme, être chef d'une fa-
mille, n'était-ce pas donner de nobles aliments à ce
besoin d'expier mes fautes qui me poignait? Cette ten-
dative ayant échoué, n'était-ce pas encore une ex-
piation que de se consacrer à un enfant? Mais quand,
après ces deux efforts de mon âme, le dédain et la mort
m'eurent mis un deuil éternel, quand tous mes senti-
ments furent blessés à la fois, et que je n'aperçus plus
rien ici-bas, je levai les yeux vers le ciel et j'y rencontrai
Dieu. Cependant j'essayai de rendre la religion com-
plice de ma mort. Je relus les Évangiles, et ne vis au-
cun texte où le suicide fût interdit; mais cette lecture
me pénétra de la divine pensée du Sauveur des hommes.
Certes, il n'y dit rien de l'immortalité de l'âme, mais il
nous parle du beau royaume de son père; il ne nous dé-
fend aussi nulle part le parricide, mais il condamne tout
ce qui est mal. La gloire de ses évangélistes et la preuve
de leur mission est moins d'avoir fait des lois que d'a-
voir répandu sur la terre l'esprit nouveau des lois nou-
velles. Le courage qu'un homme déploie en se tuant
me parut alors être sa propre condamnation: quand il
se sent la force de mourir, il doit avoir celle de lutter;
se refuser à souffrir n'est pas force, mais faiblesse;
d'ailleurs, quitter la vie par découragement n'est-ce pas
abjurer la foi chrétienne, à laquelle Jésus a donné pour
base ces sublimes paroles: *Heureux ceux qui souffrent!*
Le suicide ne me parut donc plus excusable dans au-

MC/578

cune crise, même chez l'homme qui, mu par une fausse entente de la grandeur d'âme, dispose de lui-même un instant avant que le bourreau le frappe de sa hache. En se laissant crucifier, Jésus-Christ ne nous a-t-il pas enseigné à obéir à toutes les lois humaines, fussent-elles injustement appliquées ? Le mot *résignation*, gravé sur la croix, si intelligible pour ceux qui savent lire les caractères sacrés, m'apparut alors dans sa divine clarté. Je possédais encore quatre-vingt mille francs, je voulus d'abord aller loin des hommes, user ma vie en végétant au fond de quelque campagne; mais la misanthropie, espèce de vanité cachée sous une peau de hérisson, n'est pas une vertu catholique. Le cœur d'un misanthrope ne saigne pas, il se contracte, et le mien saignait par toutes ses veines. En pensant aux lois de l'Église, aux ressources qu'elle offre aux affligés, je parvins à comprendre la beauté de la prière dans la solitude, et j'eus pour idée fixe d'*entrer en religion*, suivant la belle expression de nos pères. Quoique mon parti fût pris avec fermeté, je me réservai néanmoins la faculté d'examiner les moyens que je devais employer pour parvenir à mon but. Après avoir réalisé les restes de ma fortune, je partis tranquille. *La paix dans le Seigneur* était une espérance qui ne pouvait me tromper. Séduit d'abord par la règle de saint Bruno, je vins à la Grande-Chartreuse à pied, en proie à de sérieuses pensées. Ce jour fut un jour solennel pour moi. Je ne m'attendais pas au majestueux spectacle offert par cette route, où je ne sais quel pouvoir surhumain se montre à chaque pas. Ces rochers suspendus, ces précipices, ces torrents qui font entendre une voix dans le silence,

cette solitude bornée par de hautes montagnes et néanmoins sans bornes, cet asile où de l'homme il ne parvient que sa curiosité stérile, cette sauvage horreur tempérée par les plus pittoresques créations de la nature, ces sapins millénaires et ces plantes d'un jour, tout cela rend grave. Il serait difficile de rire en traversant le désert de saint Bruno, car là triomphent les sentiments de la mélancolie. Je vis la Grande-Chartreuse, je me promenai sous ces vieilles voûtes silencieuses, j'entendis sous les arcades l'eau de la source tombant goutte à goutte. J'entrai dans une cellule pour y prendre la mesure de mon néant, je respirai la paix profonde que mon prédécesseur y avait goûtée, et je lus avec attendrissement l'inscription qu'il avait mise sur sa porte suivant la coutume du cloître; tous les préceptes de la vie que je voulais mener y étaient résumés par trois mots latins : *Fuge, late, tace...* »

Genestas inclina la tête comme s'il comprenait.

« J'étais décidé, reprit Benassis. Cette cellule boisée en sapin, ce lit dur, cette retraite, tout allait à mon âme. Les chartreux étaient à la chapelle, j'allai prier avec eux. Là, mes résolutions s'évanouirent. Monsieur, je ne veux pas juger l'Église catholique, je suis très-orthodoxe, je crois à ses œuvres et à ses lois. Mais en entendant ces vieillards inconnus au monde et morts au monde, chanter leurs prières, je reconnus au fond du cloître une sorte d'égoïsme sublime. Cette retraite ne profite qu'à l'homme et n'est qu'un long suicide; je ne la condamne pas, monsieur. Si l'Église a ouvert ces tombes, elles sont sans doute nécessaires à quelques chrétiens tout à fait inutiles au monde. Je crus mieux agir en rendant mon

MC/578

repentir profitable au monde social. Au retour, je me plus à chercher quelles étaient les conditions où je pourrais accomplir mes pensées de résignation. Déjà je menais imaginairement la vie d'un simple matelot, je me condamnais à servir la patrie en me plaçant au dernier rang, en renonçant à toutes les manifestations intellectuelles; mais si c'était une vie de travail et de dévouement, elle ne me parut pas encore assez utile. N'était-ce pas tromper les vues de Dieu? S'il m'avait doué de quelque force dans l'esprit, mon devoir n'était-il pas de l'employer au bien de mes semblables? Puis, s'il m'est permis de parler franchement, je sentais en moi je ne sais quel besoin d'expansion que blessaient des obligations purement mécaniques. Je ne voyais dans la vie des marins aucune pâture pour cette bonté qui résulte de mon organisation, comme de chaque fleur s'exhale un parfum particulier. Je fus, comme je vous l'ai déjà dit, obligé de coucher ici. Pendant la nuit, je crus entendre un ordre de Dieu dans la compatissante pensée que m'inspira l'état de ce pauvre pays. J'avais goûté aux cruelles délices de la maternité, je résolus de m'y livrer entièrement, d'assouvir ce sentiment dans une sphère plus étendue que celle des mères, en devenant une sœur de charité pour tout un pays, en y pansant continuellement les plaies du pauvre. Le doigt de Dieu me parut donc avoir fortement tracé ma destinée, quand je songeai que la première pensée grave de ma jeunesse m'avait fait incliner vers l'état de médecin, et je résolus de le pratiquer ici. D'ailleurs, *aux cœurs blessés l'ombre et le silence*, avais-je dit dans ma lettre; ce que je m'étais promis à moi-même de faire, je voulus l'accomplir. Je

is entré dans une voie de silence et de résignation. Le *uge, late, tace*, du chartreux est ici ma devise, mon ravail est une prière active, mon suicide moral est la ie de ce canton, sur lequel j'aime, en étendant la main, semer le bonheur et la joie, à donner ce que je n'ai as. L'habitude de vivre avec des paysans, mon éloignement du monde m'ont réellement transformé. Mon visage changé d'expression, il s'est habitué au soleil qui l'a idé, durci. J'ai pris d'un campagnard l'allure, le langage, le costume, le laisser-aller, l'incurie de tout ce qui st grimace. Mes amis de Paris, ou les petites maîtresses ont j'étais le *sigisbé*, ne reconnaîtraient jamais en moi homme qui fut un moment à la mode, le sybarite accoutumé aux colifichets, au luxe, aux délicatesses de Paris. Aujourd'hui, tout ce qui est extérieur m'est complétement indifférent, comme à tous ceux qui marchent ous la conduite d'une seule pensée. Je n'ai plus d'autre but dans la vie que celui de la quitter; je ne veux ien faire pour en prévenir ni pour en hâter la fin; mais e me coucherai sans chagrin pour mourir le jour où la maladie viendra. Voilà, monsieur, dans toute leur sincérité, les événements de la vie antérieure à celle que e mène ici. Je ne vous ai rien déguisé de mes fautes, elles ont été grandes, elles me sont communes avec quelques hommes. J'ai beaucoup souffert, je souffre ous les jours, mais j'ai vu dans mes souffrances la condition d'un heureux avenir. Néanmoins, malgré ma résignation, il est des peines contre lesquelles je suis sans force. Aujourd'hui, j'ai failli succomber à des tortures secrètes, devant vous, à votre insu... »

Genestas bondit sur sa chaise.

MC/578

« Oui, capitaine Bluteau, vous étiez là. Ne m'avez-vous pas montré le lit de la mère Colas lorsque nous avons couché Jacques ! Eh bien ! s'il m'est impossible de voir un enfant sans penser à l'ange que j'ai perdu, jugez de mes douleurs en couchant un enfant condamné à mourir? Je ne sais pas voir froidement un enfant... »

Genestas pâlit.

« Oui, les jolies têtes blondes, les têtes innocentes des enfants que je rencontre me parlent toujours de mes malheurs et réveillent mes tourments. Enfin il m'est affreux de penser que tant de gens me remercient du peu de bien que je fais ici, quand ce bien est le fruit de mes remords. Vous connaissez seul, capitaine, le secret de ma vie. Si j'avais puisé mon courage dans un sentiment plus pur que ne l'est celui de mes fautes, je serais bien heureux ! mais aussi n'aurais-je eu rien à vous dire de moi. »

CHAPITRE V

Élégies.

Son récit terminé, Benassis remarqua sur la figure du militaire une expression profondément soucieuse qui le frappa. Touché d'avoir été si bien compris, il se repentit presque d'avoir affligé son hôte, et lui dit :

— Mais, capitaine Bluteau, mes malheurs...

— Ne m'appelez pas le capitaine Bluteau ! s'écria Genestas en interrompant le médecin et se levant soudain par un mouvement impétueux qui semblait accuser une sorte de mécontentement intérieur. Il n'existe pas de capitaine Bluteau, je suis un gredin !

Benassis regarda, non sans une vive surprise, Genestas qui se promenait dans le salon comme un bourdon cherchant une issue pour sortir de la chambre où il est entré par mégarde.

— Mais, monsieur, qui donc êtes-vous? demanda Benassis.

— Ah ! voilà ! répondit le militaire en revenant se placer devant le médecin, qu'il n'osait envisager. Je vous ai trompé ! reprit-il d'une voix altérée. Pour la première fois de ma vie, j'ai fait un mensonge, et j'en suis bien puni, car je ne peux plus vous dire l'objet ni de ma visite ni de mon maudit espionnage. Depuis que j'ai pour ainsi dire entrevu votre âme, j'aurais mieux aimé recevoir un soufflet que de vous entendre m'appelri

MC/578

Bluteau ! Vous pouvez me pardonner cette imposture, vous ; mais moi, je ne me la pardonnerai jamais, moi, Pierre-Joseph Genestas, qui, pour sauver ma vie, ne mentirais pas devant un conseil de guerre.

— Vous êtes le commandant Genestas ? s'écria Benassis en se levant. Il prit la main de l'officier, la serra fort affectueusement, et dit : — Monsieur, comme vous le prétendiez tout à l'heure, nous étions amis sans nous connaître. J'ai bien vivement désiré de vous voir en entendant parler de vous par monsieur Gravier. Un homme de Plutarque, me disait-il de vous.

— Je ne suis point de Plutarque, répondit Genestas, je suis indigne de vous, et je me battrais. Je devais vous avouer tout bonnement mon secret. Mais non ! j'ai bien fait de prendre un masque et de venir moi-même chercher ici des renseignements sur vous. Je sais maintenant que je dois me taire. Si j'avais agi franchement, je vous eusse fait de la peine. Dieu me préserve de vous causer le moindre chagrin !

— Mais je ne vous comprends pas, commandant.

— Restons-en là. Je ne suis pas malade, j'ai passé une bonne journée, et je m'en irai demain. Quand vous viendrez à Grenoble, vous y trouverez un ami de plus, et ce n'est pas un ami pour rire. La bourse, le sabre, le sang, tout est à vous chez Pierre Joseph Genestas. Après tout, vous avez semé vos paroles dans un bon terrain. Quand j'aurai ma retraite, j'irai dans une manière de trou, j'en serai le maire, et tâcherai de vous imiter. S'il me manque votre science, j'étudierai.

— Vous avez raison, monsieur, le propriétaire qui emploie son temps à corriger un simple vice d'exploi-

tation dans une commune fait à son pays autant de bien que peut en faire le meilleur médecin : si l'un soulage les douleurs de quelques hommes, l'autre panse les plaies de la patrie. Mais vous excitez singulièrement ma curiosité. Puis-je donc vous être utile en quelque chose ?

— Utile, dit le commandant d'une voix émue. Mon Dieu ! mon cher monsieur Benassis, le service que je venais vous prier de me rendre est presque impossible. Tenez, j'ai bien tué des chrétiens dans ma vie, mais on peut tuer les gens et avoir un bon cœur ; aussi, quelque rude que je paraisse, sais-je encore comprendre certaines choses.

— Mais parlez.

— Oh ! je ne veux pas vous causer volontairement de la peine.

— Oh ! commandant, je puis beaucoup souffrir.

— Monsieur, dit le militaire en tremblant, il s'agit de la vie d'un enfant.

Le front de Benassis se plissa soudain, mais il fit un geste pour prier Genestas de continuer.

— Un enfant, reprit le commandant, qui peut encore être sauvé par des soins constants et minutieux. Où trouver un médecin capable de se consacrer à un seul malade ? à coup sûr, il n'était pas dans une ville. J'avais entendu parler de vous comme d'un excellent homme, mais j'avais peur d'être la dupe de quelque réputation usurpée. Or, avant de confier mon petit à ce monsieur Benassis, sur qui l'on me contait tant de belles choses, j'ai voulu l'étudier. Maintenant...

MC/578

— Assez, dit le médecin. Cet enfant est donc à vous?

— Non, mon cher monsieur Benassis, non. Pour vous expliquer ce mystère, il faudrait vous raconter une histoire où je ne joue pas le plus beau rôle; mais vous m'avez confié vos secrets, je puis bien vous dire les miens.

— Attendez, commandant, dit le médecin en appelant Jacquotte qui vint aussitôt, et à laquelle il demanda son thé. Voyez-vous, commandant, le soir, quand tout dort, je ne dors pas, moi!... Mes chagrins m'oppressent, je cherche alors à les oublier en buvant mon thé. Cette boisson procure une espèce d'ivresse nerveuse, un sommeil sans lequel je ne vivrais pas. Refusez-vous toujours d'en prendre?

— Moi, dit Genestas, je préfère votre vin de l'Ermitage.

— Soit. Jacquotte, dit Benassis à sa servante, apportez du vin et des biscuits.

— Nous nous coifferons pour la nuit, reprit le médecin en s'adressant à son hôte.

— Ce thé doit vous faire bien du mal? dit Genestas.

— Il me cause d'horribles accès de goutte; mais je ne saurais me défaire de cette habitude, elle est trop douce, elle me donne tous les soirs un moment pendant lequel la vie n'est plus pesante. Allons, je vous écoute; votre récit effacera peut-être l'impression trop vive des souvenirs que je viens d'évoquer.

— Mon cher monsieur, dit Genestas, en plaçant sur la cheminée son verre vide, après la retraite de Moscou

on régiment se refit dans une petite ville de Pologne. ous y rachetâmes des chevaux à prix d'or, et nous y estâmes en garnison jusqu'au retour de l'empereur. oilà qui va bien. Il faut vous dire que j'avais alors un mi. Pendant la retraite je fus plus d'une fois sauvé r les soins d'un maréchal des logis nommé Renard, ui fit pour moi de ces choses après lesquelles deux mmes doivent être frères, sauf les exigences de la scipline. Nous étions logés dans la même maison, un ces nids à rats construits en bois, où demeurait toute ne famille, et où vous n'auriez pas cru pouvoir mettre cheval. Cette bicoque appartenait à des juifs qui y atiquaient leurs trente-six commerces, et le vieux re juif, de qui les doigts ne se trouvèrent pas gelés ur manier de l'or, avait très-bien fait ses affaires ndant notre déroute. Ces gens-là, ça vit dans l'ordre et ça meurt dans l'or. Leur maison était élevée r des caves, en bois bien entendu, sous lesquelles ils aient fourré leurs enfants, et notamment une fille lle comme une juive quand elle se tient propre et elle n'est pas blonde. Ça avait dix-sept ans, c'était anc comme neige, des yeux de velours, des cils noirs mme des queues de rat, des cheveux luisants, touffus, i donnaient envie de les manier, une créature vraient parfaite! Enfin, monsieur, j'aperçus le premier s singulières provisions, un soir que l'on me croyait uché, et que je fumais tranquillement ma pipe en me omenant dans la rue. Ces enfants grouillaient tous, le-mêle comme une nichée de chiens. C'était drôle à ir. Le père et la mère soupaient avec eux. A force de garder, je découvris dans le brouillard de fumée que

MC/578

faisait le père avec ses bouffées de tabac, la jeune fille qui se trouvait là comme un napoléon tout neuf dans un tas de gros sous. Moi mon cher Benassis, je n'ai jamais eu le temps de réfléchir à l'amour; cependant, lorsque je vis cette jeune fille, je compris que jusqu'alors je n'avais fait que céder à la nature; mais cette fois tout en était, la tête, le cœur et le reste. Je devins donc amoureux de la tête aux pieds, oh! mais rudement. Je demeurai là, fumant ma pipe, occupé à regarder la juive, jusqu'à ce qu'elle eût soufflé sa chandelle et qu'elle se fût couchée. Impossible de fermer l'œil! je restai pendant toute la nuit, chargeant ma pipe, la fumant, me promenant dans la rue. Je n'avais jamais été comme ça. Ce fut la seule fois de ma vie que je pensai à me marier. Quand vint le jour, j'allai seller mon cheval, et je trottai pendant deux grandes heures dans la campagne pour me rafraîchir; et, sans m'en apercevoir, j'avais presque fourbu ma bête...Genestas s'arrêta, regarda son nouvel ami d'un air inquiet, et lui dit: — Excusez-moi, Benassis, je ne suis pas orateur, je parle comme ça me vient; si j'étais dans un salon, je me gênerais; mais avec vous à la campagne...

— Continuez, dit le médecin.

— Quand je revins à ma chambre, j'y trouvai Renard tout affairé. Me croyant tué en duel, il nettoyait ses pistolets, et avait idée de chercher chicane à celui qui m'aurait mis à l'ombre... Oh! mais voilà le caractère du pèlerin. Je confiai mon amour à Renard, en lui montrant la niche aux enfants. Comme mon Renard entendait le patois de ces chinois-là, je le priai de m'aider à faire mes propositions au père et à la mère et de tâcher

l'établir une correspondance avec Judith. Elle se nommait Judith. Enfin, monsieur, pendant quinze jours je us le plus heureux des hommes, parce que tous les oirs le juif et sa femme nous firent souper avec Judith. ous connaissez ces choses-là, je ne vous en impatienerai nullement; cependant, si vous ne comprenez pas e tabac, vous ignorez le plaisir d'un honnête homme ui fume tranquillement sa pipe avec son ami Renard t le père de la fille, en voyant la princesse. C'est très-gréable. Mais je dois vous dire que Renard était un Parisien, un fils de famille. Son père, qui faisait un gros commerce d'épiceries, l'avait élevé pour être notaire, et l savait quelque chose; mais la conscription l'ayant pris, l lui fallut dire adieu à l'écritoire. Moulé d'ailleurs pour porter l'uniforme, il avait une figure de jeune fille et connaissait l'art d'enjôler le monde parfaitement bien. C'était lui que Judith aimait, et elle se souciait de moi comme un cheval se soucie de poulets rôtis. Pendant que je m'extasiais et que je voyageais dans la lune en regardant Judith, mon Renard, qui n'avait pas volé son nom, entendez-vous? faisait son sous-terre; le traître s'entendait avec la fille, et si bien, qu'ils se marièrent à la mode du pays, parce que les permissions auraient été trop de temps à venir. Mais il promit d'épouser suivant la loi française, si par hasard le mariage était attaqué. Le fait est qu'en France madame Renard redevint mademoiselle Judith. Si j'avais su cela, moi, j'aurais tué Renard, et net, sans seulement lui laisser le temps de souffler; mais le père, la mère, la fille et mon maréchal des logis, tout cela s'entendait comme des larrons en foire. Pendant que je fumais ma pipe, que j'adorais Judith comme un saint

MC/578

sacrement, mon Renard convenait des rendez-vous, et poussait très-bien ses petites affaires. Vous êtes la seule personne à qui j'aie parlé de cette histoire que je nomme une infâmie; je me suis toujours demandé pourquoi un homme qui mourrait de honte s'il prenait une pièce d'or, vole la femme, le bonheur, la vie, de son ami, sans scrupule. Enfin, mes mâtins étaient mariés et heureux, que j'étais toujours là le soir, à souper, admirant comme un imbécile Judith, et répondant comme un *ténor* aux mines qu'elle faisait pour me clore les yeux. Vous pensez bien qu'ils ont payé leurs tromperies singulièrement cher. Foi d'honnête homme, Dieu fait plus attention aux choses de ce monde que nous ne le croyons. Voici les Russes qui nous débordent. La campagne de 1813 commence. Nous sommes envahis. Un beau matin, l'ordre nous arrive de nous trouver sur le champ de bataille de Lutzen à une heure dite. L'empereur savait bien ce qu'il faisait en nous commandant de partir promptement. Les Russes nous avaient tournés. Notre colonel s'embarbouille à faire des adieux à une Polonaise qui demeurait à un demi-quart de lieue de la ville, et l'avant-garde des Cosaques l'empoigne juste, lui et son piquet. Nous n'avons que le temps de monter à cheval, de nous former en avant de la ville, pour livrer une escarmouche de cavalerie et repousser mes Russes afin d'avoir le temps de filer pendant la nuit. Nous avons chargé durant trois heures et fait de vrais tours de force. Pendant que nous nous battions, les équipages et notre matériel prenaient les devants. Nous avions un parc d'artillerie et de grandes provisions de poudre furieusement necessaires à l'empereur, il fallait les lui

ener à tout prix. Notre défense en imposa aux
sses, qui nous crurent soutenus par un corps d'ar-
e. Néanmoins, bientôt avertis de leur erreur par des
ions, ils apprirent qu'ils n'avaient devant eux qu'un
iment de cavalerie et nos dépôts d'infanterie. Alors,
nsieur, vers le soir, ils firent une attaque à tout dé-
lir, et si chaude, que nous y sommes restés plusieurs.
us fûmes enveloppés. J'étais avec Renard au premier
g, et je voyais mon Renard se battant et chargeant
mme un démon, car il pensait à sa femme. Grâce à
, nous pûmes regagner la ville, que nos malades
aient mise en état de défense; mais c'était à faire pitié.
us rentrions les derniers, lui et moi, nous trouvons
tre chemin barré par un gros de Cosaques, et nous pi-
ons là-dessus. Un ce ces sauvages allait m'enfiler avec
lance; Renard le voit, pousse son cheval entre nous
ux pour détourner le coup; sa pauvre bête, un bel
imal, ma foi, reçoit le fer, entraîne, en tombant par
re, Renard et le Cosaque. Je tue le Cosaque, je prends
nard par le bras et le mets devant moi sur mon che-
, en travers comme un sac de blé.—Adieu, mon ca-
taine, tout est fini, me dit Renard.—Non, lui répon-
s-je, faut voir. J'étais alors en ville, je descends, et
ssieds au coin d'une maison, sur un peu de paille. Il
ait la tête brisée, la cervelle dans les cheveux, et il
rlait. Oh! c'était un fier homme. — Nous sommes
uittes, dit-il. Je vous ai donné ma vie, je vous avais pris
dith. Ayez soin d'elle et de son enfant, si elle en a un.
'ailleurs, épousez-la. Monsieur, dans le premier mo-
ent, je le laissai là comme un chien; mais quand ma
ge fut passée, je revins... Il était mort. Les Cosaques

MC/578

avaient mis le feu à la ville, je me souvins alors de Ju-
dith, j'allai donc la chercher, elle se mit en croupe, et
grâce à la vitesse de mon cheval, je rejoignis le régi-
ment, qui avait opéré sa retraite. Quant au juif et à sa
famille, plus personne ! tous disparus comme des rats.
Judith seule attendait Renard ; je ne lui ai rien dit, vous
comprenez, dans le commencement. Monsieur, il me
fallu songer à cette femme au milieu de tous les désas-
tres de la campagne de 1813, la loger, lui donner ses
aises, enfin la soigner, et je crois qu'elle ne s'est guère
aperçue de l'état où nous étions. J'avais l'attention de
la tenir toujours à dix lieues de nous, en avant, vers la
France ; elle est accouchée d'un garçon pendant que nous
nous battions à Hanau. Je fus blessé à cette affaire-là ;
je rejoignis Judith à Strasbourg, puis je revins sur Paris,
car j'ai eu le malheur d'être au lit pendant la campagne
de France. Sans ce triste hasard, je passais dans les gre-
nadiers de la garde, l'empereur m'y avait donné de
l'avancement. Enfin, monsieur, j'ai donc été obligé de
soutenir une femme, un enfant qui ne m'appartenaient
point, et j'avais trois côtes ébréchées ! Vous comprenez
que ma solde, ce n'était pas la France. Le père Renard,
vieux requin sans dents, ne voulut pas de sa bru ; le
père juif était fondu. Judith se mourait de chagrin. Un
matin elle pleurait en achevant mon pansement. —
Judith, lui dis-je, votre enfant est perdu. — Et moi aussi,
dit-elle. — Bah ! répondis-je, nous allons faire venir les
papiers nécessaires, je vous épouserai et reconnaîtrai
pour mien l'enfant de... Je n'ai pas pu achever. Ah ! mon
cher monsieur, l'on peut tout faire pour recevoir le re-
gard de morte par lequel Judith me remercia ; je vis que

j'aimais toujours, et dès ce jour-là son petit entra dans
son cœur. Pendant que les papiers, le père et la mère
fils étaient en route, la pauvre femme acheva de mou-
rir. L'avant-veille de sa mort, elle eut la force de s'ha-
biller, de se parer, de faire toutes les cérémonies d'u-
sage, de signer leurs tas de papiers ; puis, quand son
enfant eut un nom et un père elle revint se coucher, je
lui baisai les mains et le front, puis elle mourut. Voilà
mes noces. Le surlendemain, après avoir acheté les
quelques pieds de terre où la pauvre fille est couchée,
je me suis trouvé le père d'un orphelin que j'ai mis en
nourrice pendant la campagne de 1815. Depuis ce temps-
là, sans que personne sût mon histoire, qui n'était pas
celle à dire, j'ai pris soin de ce petit drôle comme s'il
était à moi ; son grand-père est au diable, il est ruiné,
il court avec sa famille entre la Perse et la Russie. Il y
a des chances pour qu'il fasse fortune, car il paraît s'en-
tendre au commerce des pierres précieuses. J'ai mis cet
enfant au collége ; mais, dernièrement, je l'ai fait si
bien manœuvrer dans ses mathématiques pour le col-
loquer à l'École polytechnique, et l'en voir sortir avec un
non état, que le pauvre petit bonhomme est tombé ma-
lade. Il a la poitrine faible. A entendre les médecins de
Paris, il y aurait encore de la ressource s'il courait dans
les montagnes, s'il était soigné comme il faut, à tout
moment, par un homme de bonne volonté. J'ai donc
pensé à vous, et j'étais venu pour faire une reconnais-
sance de vos idées, de votre train de vie. D'après ce
que vous m'avez dit, je ne saurais vous donner ce
chagrin-là, quoique nous soyons déjà bons amis.

— Commandant, dit Benassis après un moment de

MC/578

silence, amenez-moi l'enfant de Judith. Dieu veut sans doute que je passe par cette dernière épreuve, et je le subirai. J'offrirai ces souffrances au Dieu dont le fils est mort sur la croix. D'ailleurs mes émotions pendant votre récit ont été douces, n'est-ce pas d'un favorable augure ?

Genestas serra vivement les deux mains de Benassis dans les siennes, sans pouvoir réprimer quelques larmes qui humectèrent ses yeux et roulèrent sur ses joues tannées.

— Gardons-nous le secret de tout cela, dit-il.

— Oui, commandant. Vous n'avez pas bu ?

— Je n'ai pas soif, répondit Genestas. Je suis tout bête.

— Eh bien, quand me l'amènerez-vous ?

— Mais demain, si vous voulez. Il est à Grenoble depuis deux jours.

— Eh bien, partez demain matin et revenez ; je vous attendrai chez la Fosseuse, où nous déjeunerons tous les quatre ensemble.

— Convenu, dit Genestas.

Les deux amis allèrent se coucher, en se souhaitant mutuellement une bonne nuit. En arrivant sur le palier qui séparait les deux chambres, Genestas posa sa lumière sur l'appui de la croisée et s'approcha de Benassis.

— Tonnerre de Dieu ! lui dit-il avec un naïf enthousiasme, je ne vous quitterai pas ce soir sans vous dire que vous, le troisième parmi les chrétiens, m'avez fait comprendre qu'il y avait quelque chose là-haut ! Et il montra le ciel.

Le médecin répondit par un sourire plein de mélanco- et serra très-affectueusement la main que Genestas i tendait.

Le lendemain, avant le jour, le commandant Genestas rtit pour la ville, et vers le milieu de la journée, il se ouvait sur la grande route de Grenoble au bourg, à la uteur du sentier qui menait chez la Fosseuse. Il était ns un de ces chars découverts et à quatre roues menés r un seul cheval, voiture légère qui se rencontre sur ites les routes de ces pays montagneux. Genestas avait ur compagnon un jeune homme maigre et chétif, qui raissait n'avoir que douze ans, quoiqu'il entrât dans seizième année. Avant de descendre, l'officier regarda ns plusieurs directions afin de trouver dans la cam- gne un paysan qui se chargeât de ramener la voiture ez Benassis, car l'étroitesse du sentier ne permettait s de la conduire jusqu'à la maison de la Fosseuse. Le rde champêtre déboucha par hasard sur la route et a de peine Genestas, qui put avec son fils adoptif gner à pied le lieu du rendez-vous, à travers les ntiers de la montagne.

— Ne serez-vous pas heureux, Adrien, de courir dans beau pays pendant une année, d'apprendre à chasser, monter à cheval, au lieu de pâlir sur vos livres ? enez, voyez !

Adrien jeta sur la vallée le regard pâle d'un enfant alade, mais indifférent comme le sont tous les jeunes ens aux beautés de la nature ; il dit sans cesser de archer :

— Vous êtes bien bon, mon père.

Genestas eut le cœur froissé par cette insouciance ma-

MC/578

ladive, et atteignit la maison de la Fosseuse sans avoir adressé la parole à son fils.

— Commandant, vous êtes exact, s'écria Benassis en se levant du banc de bois sur lequel il était assis.

Mais il reprit aussitôt sa place, et demeura tout pensif en voyant Adrien; il en étudia lentement la figure jaune et fatiguée, non sans admirer les belles lignes ovales qui prédominaient dans cette noble physionomie. L'enfant, le vivant portrait de sa mère, tenait d'elle un teint olivâtre, et de beaux yeux noirs, spirituellement mélancoliques. Tous les caractères de la beauté juive polonaise se trouvaient dans cette tête chevelue trop forte pour le corps frêle auquel elle appartenait.

— Dormez-vous bien, mon petit homme? lui demanda Benassis.

— Oui, monsieur.

— Montrez-moi vos genoux, retroussez votre pantalon.

Adrien dénoua ses jarretières en rougissant, et montra son genou que le médecin palpa soigneusement.

— Bien. Parlez, criez, criez fort!

Adrien cria.

— Assez! Donnez-moi vos mains!...

Le jeune homme tendit des mains molles et blanches, veinées de bleu comme celles d'une femme.

— Dans quel collége étiez-vous à Paris?

— A Saint-Louis.

— Votre proviseur ne lisait-il pas son bréviaire pendant la nuit?

— Oui, monsieur.

— Vous ne dormiez donc pas tout de suite?

Adrien ne répondant pas, Genestas dit au médecin:

— Ce proviseur est un digne prêtre, il m'a conseillé de retirer mon petit fantassin pour cause de santé.

— Eh bien, répondit Benassis en plongeant un regard lumineux dans les yeux d'Adrien, il y a encore de la ressource. Oui, nous ferons un homme de cet enfant. Nous vivrons ensemble comme deux camarades, mon garçon! Nous nous coucherons et nous nous lèverons de bonne heure. J'apprendrai à votre fils à monter à cheval, commandant. Après un mois ou deux consacrés à lui refaire l'estomac, par le régime du laitage, je lui ferai un port d'armes, des permis de chasse, et le remettrai entre les mains de Butifer, et ils iront tous deux chasser le chamois. Donnez quatre ou cinq mois de cette vie agreste à votre fils, et vous ne le reconnaîtrez plus, commandant. Butifer va se trouver bien heureux! Je connais le pèlerin, il vous mènera, mon petit ami, jusqu'en Suisse, à travers les Alpes, vous hissera sur les pics, et vous grandira de six pouces en six mois; il rougira vos joues, endurcira vos nerfs, et vous fera oublier vos mauvaises habitudes de collége. Vous pourrez alors aller reprendre vos études, et vous deviendrez un homme. Butifer est un honnête garçon, nous pouvons lui confier la somme nécessaire pour défrayer la dépense de vos voyages et de vos chasses; sa responsabilité me le rendra sage pendant une demi-année, et, pour lui, ce sera autant de gagné.

La figure de Genestas semblait s'éclairer de plus en plus, à chaque parole du médecin.

— Allons déjeuner. La Fosseuse est impatiente de

MC/578

vous voir, dit Benassis en donnant une petite tape sur les joues d'Adrien.

— Il n'est donc pas poitrinaire? demanda Genestas au médecin en le prenant par le bras et l'entraînant à l'écart.

— Pas plus que vous ni moi.

— Mais, qu'a-t-il?

— Bah! répondit Benassis, il est dans un mauvais moment, voilà tout.

La Fosseuse se montra sur le seuil de sa porte, et Genestas n'en vit pas sans surprise la mise à la fois simple et coquette. Ce n'était plus la paysanne de la veille, mais une élégante et gracieuse femme de Paris qui lui jeta des regards contre lesquels il se trouva faible. Le soldat détourna les yeux sur une table de noyer sans nappe, mais si bien cirée qu'elle semblait avoir été vernie, et où étaient des œufs, du beurre, un pâté, des fraises de montagne qui embaumaient. Partout la pauvre fille avait mis des fleurs qui faisaient voir que, pour elle, ce jour était une fête. A cet aspect, le commandant ne put s'empêcher d'envier cette simple maison et cette pelouse ; il regarda la paysanne d'un air qui exprimait à la fois des espérances et des doutes; puis il reportases yeux sur Adrien, à qui la Fosseuse servait des œufs, en s'occupant de lui par maintien.

— Commandant, dit Benassis, vous savez à quel prix vous recevez ici l'hospitalité. Vous devez conter à ma Fosseuse quelque chose de militaire.

— Il faut d'abord laisser monsieur déjeuner tranquillement, mais après qu'il aura pris son café...

— Certes, je le veux bien, répondit le commandant,

néanmoins je mets une condition à mon récit, vous nous direz une aventure de votre ancienne existence.

— Mais, monsieur, répondit-elle en rougissant, il ne m'est jamais rien arrivé qui vaille la peine d'être raconté. — Voulez-vous encore un peu de ce pâté au riz, mon petit ami? dit-elle en voyant l'assiette d'Adrien vide.

— Oui, mademoiselle.

— Il est délicieux, ce pâté, dit Genestas.

— Que direz-vous donc de son café à la crème? s'écria Benassis.

— J'aimerais mieux entendre notre jolie hôtesse.

— Vous vous y prenez mal, Genestas, dit Benassis. Ecoute, mon enfant, reprit le médecin en s'adressant à la Fosseuse, à qui il serra la main, cet officier que tu vois là près de toi cache un cœur excellent sous des dehors sévères, et tu peux causer ici à ton aise. Parle, ou tais-toi, nous ne voulons pas t'importuner. Pauvre enfant, si jamais tu peux être entendue et comprise, ce sera par les trois personnes avec lesquelles tu te trouves en ce moment. Raconte-nous tes amours passés, ce ne sera point prendre sur les secrets actuels de ton cœur.

— Voici le café que nous apporte Mariette, répondit-elle. Lorsque vous serez tous servis, je veux bien vous dire mes amours. — Mais monsieur le commandant n'oubliera pas sa promesse, ajouta-t-elle en lançant à Genestas un regard à la fois modeste et agressif.

— J'en suis incapable, mademoiselle, répondit respectueusement Genestas.

— A l'âge de seize ans, dit la Fosseuse, quoique je fusse malingre, j'étais forcée de mendier mon pain sur

MC/578

les routes de la Savoie. Je couchais aux Échelles, dans une grande crèche pleine de paille. L'aubergiste qui me logeait était un bon homme, mais sa femme ne pouvait me souffrir et m'injuriait toujours. Ça me faisait bien de la peine, car je n'étais pas une mauvaise pauvresse : je priais Dieu soir et matin, je ne volais point, j'allais au commandement du ciel, demandant de quoi vivre, parce que je ne sais rien faire et que j'étais vraiment malade, tout à fait incapable de lever une houe ou de dévider du coton. Eh bien, je fus chassée de chez l'aubergiste à cause d'un chien. Sans parents, sans amis, depuis ma naissance, je n'avais jamais rencontré chez personne de regards qui me fissent du bien. La bonne femme Morin qui m'a élevée était morte; elle a été bien bonne pour moi ; mais je ne me souviens guère de ses caresses; d'ailleurs la pauvre vieille travaillait à la terre comme un homme; et, si elle me dorlotait, elle me donnait aussi des coups de cuillère sur les doigts quand j'allais trop vite en mangeant notre soupe dans son écuelle. Pauvre vieille, il ne se passe pas de jour que je ne la mette dans mes prières ! veuille le bon Dieu lui faire là-haut une vie plus heureuse qu'ici-bas, surtout un lit meilleur ; elle se plaignait toujours du grabat où nous couchions toutes les deux. Vous ne sauriez vous imaginer, mes chers messieurs, comme ça vous blesse l'âme que de ne récolter que des injures, des rebuffades et des regards qui vous percent le cœur comme si l'on vous y donnait des coups de couteau. J'ai fréquenté de vieux pauvres à qui ça ne faisait plus rien du tout; mais je n'étais point née pour ce métier-là. Un *non* m'a toujours fait pleurer. Chaque soir, je revenais plus triste,

et je ne me consolais qu'après avoir dit mes prières. Enfin, dans toute la création de Dieu, il ne se trouvait pas un seul cœur où je pusse reposer le mien ! Je n'avais que le bleu du ciel pour ami. J'ai toujours été heureuse en voyant le ciel tout bleu. Quand le vent avait balayé les nuages, je me couchais dans un coin des rochers, et je regardais le temps. Je rêvais alors que j'étais une grande dame. A force de voir, je me croyais baignée dans ce bleu ; je vivais là-haut en idée, je ne me sentais plus rien de pesant, je montais, montais, et je devenais tout aise. Pour en revenir à mes amours, je vous dirai que l'aubergiste avait eu de sa chienne un petit chien gentil comme une personne, blanc, moucheté de noir aux pattes; je le vois toujours ce chérubin ! Ce pauvre petit est la seule créature qui, dans ce temps-là, m'ait jeté des regards d'amitié; je lui gardais mes meilleurs morceaux, il me connaissait, venait au-devant de moi le soir, n'avait point honte de ma misère, sautait sur moi, me léchait les pieds; enfin il y avait dans ses yeux quelque chose de si bon, de si reconnaissant, que souvent je pleurais en le voyant. — Voilà pourtant le seul être qui m'aime bien, disais-je. L'hiver il se couchait à mes pieds. Je souffrais tant de le voir battu, que je l'avais accoutumé à ne plus entrer dans les maisons pour y voler des os, et il se contentait de mon pain. Si j'étais triste, il se mettait devant moi, me regardait dans les yeux, et semblait me dire : « Tu es donc triste, ma pauvre Fosseuse ! » Si les voyageurs me jetaient des sous, il les ramassait dans la poussière et me les apportait, ce bon caniche. Quand j'ai eu cet ami-là, j'ai été moins malheureuse. Je mettais de côté

MC/578

tous les jours quelques sous pour tâcher de faire cinquante francs afin de l'acheter au père Manseau. Un jour, sa femme voyant que le chien m'aimait, s'avisa d'en raffoler. Notez que le chien ne pouvait pas la souffrir. Ces bêtes-là, ça flaire les âmes ! elles voient tout de suite quand on les aime. J'avais une pièce d'or cousue dans le haut de mon jupon; alors je dis à monsieur Manseau : — Mon cher monsieur, je comptais vous offrir mes économies de l'année pour votre chien; mais avant que votre femme le veuille pour elle, quoiqu'elle ne s'en soucie guère, vendez-le-moi vingt francs; tenez-les voici. — Non, ma mignonne, me dit-il, serrez vos vingt francs. Le ciel me préserve de prendre l'argent des pauvres ! Gardez le chien. Si ma femme crie trop, allez-vous-en. Sa femme lui fit une scène pour le chien... ah, mon Dieu ! l'on aurait dit que le feu était à la maison. Et vous ne savez pas ce qu'elle imagina ? Voyant que le chien était à moi d'amitié, qu'elle ne pourrait jamais l'avoir, elle l'a fait empoisonner; mon pauvre caniche est mort entre mes bras, je l'ai pleuré comme si c'eût été mon enfant, et je l'ai enterré sous un sapin. Vous ne savez pas tout ce que j'ai mis dans cette fosse. Je me suis dit, en m'asseyant là, que je serais seule sur la terre, que rien ne me réussirait, que j'allais redevenir comme j'étais auparavant, sans personne au monde, et que je ne verrais pour moi d'amitié dans aucun regard. Je suis restée enfin là toute une nuit, à la belle étoile, priant Dieu de m'avoir en pitié. Quand je revins sur la route, je vis un petit pauvre de dix ans qui n'avait pas de mains. Le bon Dieu m'a exaucée, pensai-je; je ne l'avais jamais prié comme je le fis pendant

cette nuit-là. Je vais prendre soin de ce pauvre petit, me dis-je, nous mendierons ensemble et je serai sa mère; à deux on doit mieux réussir; j'aurai peut-être plus de courage pour lui que je n'en ai pour moi ! D'abord, le petit a paru content, il lui aurait été bien difficile de ne pas l'être, je faisais tout ce qu'il voulait, je lui donnais ce que j'avais de meilleur, enfin j'étais son esclave, il me tyrannisait; mais ça me semblait toujours mieux que d'être seule. Ah ! aussitôt que le petit ivrogne a su que j'avais vingt francs dans le haut de ma robe, il l'a décousue et m'a volé m'a pièce d'or, le prix de mon pauvre caniche ! je voulais faire dire des messes avec. Un enfant sans mains ! ça fait trembler. Ce vol m'a plus découragée de la vie que je ne sais quoi. Je ne pouvais donc rien aimer qui ne me périt entre les mains ? Un jour je vois venir une jolie calèche française qui montait la côte des Échelles. Il se trouvait dedans une demoiselle belle comme une vierge Marie, et un jeune homme qui lui ressemblait. « Vois donc la jolie fille ? » lui dit ce jeune homme en me jetant une pièce d'argent. Vous seul, monsieur Benassis, pouvez savoir le bonheur que me causa ce compliment, le seul que j'aie jamais entendu; mais le monsieur aurait bien dû ne pas me jeter d'argent. Aussitôt, poussée par mille je ne sais quoi qui m'ont tarabusté la tête, je me suis mise à courir par des sentiers qui coupaient au plus court; et me voilà dans les rochers des Échelles, bien avant la calèche qui montait tout doucement. J'ai pu revoir le jeune homme, il a été tout surpris de me retrouver, et moi j'étais si aise que le cœur me battait dans la gorge; un je ne sais quoi m'attirait vers lui; quand

MC/578

il m'eut reconnue, je repris ma course, en me doutant bien que la demoiselle et lui s'arrêteraient pour voir la cascade de Couz ; lorsqu'ils sont descendus ils m'ont encore aperçue sous les noyers de la route, ils m'ont alors questionnée en paraissant s'intéresser à moi. Jamais de ma vie je n'avais entendu de voix plus douce que celle de ce beau jeune homme et de sa sœur, car c'était sa sœur ; j'y ai pensé pendant un an, j'espérais toujours qu'ils reviendraient. J'aurais donné deux ans de ma vie rien que pour revoir ce voyageur, il paraissait si doux ! Voilà, jusqu'au jour où j'ai connu monsieur Benassis, les plus grands événements de ma vie ; car, quand ma maîtresse m'a renvoyée pour avoir mis sa méchante robe de bal, j'ai eu pitié d'elle, je lui ai pardonné ; et foi d'honnête fille, si vous me permettez de vous parler franchement, je me suis crue bien meilleure qu'elle ne l'était, quoiqu'elle fût comtesse.

— Eh bien, dit Genestas aprés un moment de silence, vous voyez que Dieu vous a prise en amitié ; ici vous êtes comme le poisson dans l'eau.

A ces mots, la Fosseuse regarda Benassis avec des yeux pleins de reconnaissance.

— Je voudrais être riche ! dit l'officier.

Cette exclamation fut suivie d'un profond silence.

— Vous me devez une histoire, dit enfin la Fosseuse d'un son de voix câlin.

— Je vais vous la dire, répondit Genestas. La veille de la bataille de Friedland, reprit-il après une pause, j'avais été envoyé en mission au quartier du général Davoust, et je revenais à mon bivouac, lorsqu'au détour d'un chemin je me trouve nez à nez avec l'empereur. Napoléon me regarde : « Tu es le capitaine Genestas ? me dit-il. — Oui, sire. — Tu es allé en Égypte ? — Oui, sire. — Ne continue pas d'aller par ce chemin-là, me dit-il, prends à gauche, tu te trouveras plus tôt à ta division. » Vous ne sauriez imaginer avec quel accent de bonté l'empereur me dit ces paroles, lui qui avait bien d'autres chats à fouetter, car il parcourait le pays pour reconnaître son champ de bataille. Je vous raconte cette aventure pour vous faire voir quelle mémoire il avait, et vous apprendre que j'étais un de ceux dont la figure lui était connue. En 1815, j'ai prêté le serment. Sans cette faute-là je serais peut-être colonel aujourd'hui ; mais je n'ai jamais eu l'intention de trahir les Bourbons ; dans ce temps-là je n'ai vu que la France à défendre. Je me suis trouvé chef d'escadron dans les grenadiers de la garde impériale, et malgré les douleurs que je ressentais encore de ma blessure, j'ai fait ma partie de moulinet à la bataille de Waterloo. Quand tout a été dit, j'ai accompagné Napoléon à Paris ; puis, lorsqu'il a gagné Rochefort, je l'ai suivi malgré ses ordres ; j'étais bien aise de veiller à ce qu'il ne lui arrivât pas de malheurs en route. Aussi, lorsqu'il vint se promener sur le bord de la mer, me trouva-t-il en faction à dix pas de lui. « Eh bien, Genestas, me dit-il en s'approchant de moi, nous ne sommes donc pas morts ? » Ce mot-là m'a crevé le cœur. Si vous l'aviez entendu, vous auriez frémi, comme moi, de la tête aux pieds. Il me montra ce scélérat de vaisseau anglais qui bloquait le port, et me dit : « En voyant ça, je regrette de ne m'être pas noyé dans le sang de ma garde ! » Oui, dit Genestas en regardant le médecin et la Fosseuse, voilà

MC/578

ses propres paroles. « Les maréchaux qui vous ont empêché de charger vous-même, lui dis-je, et qui vous ont mis dans votre berlingot, n'étaient pas vos amis.—Viens avec moi, s'écria-t-il vivement, la partie n'est pas finie. — Sire, je vous rejoindrai volontiers; mais quant à présent j'ai sur les bras un enfant sans mère, et je ne suis pas libre. » Adrien que vous voyez là m'a donc empêché d'aller à Sainte-Hélène. « Tiens, me dit-il, je ne t'ai jamais rien donné, tu n'étais pas de ceux qui avaient toujours une main pleine et l'autre ouverte; voici la tabatière qui m'a servi pendant cette dernière campagne. Reste en France, il y faut des braves après tout! Demeure au service, souviens-toi de moi. Tu es de mon armée le dernier Égyptien que j'aurai vu debout en France. » Et il me donna une petite tabatière. « Fais graver dessus : *Honneur et patrie*, me dit-il, c'est l'histoire de nos deux dernières campagnes. » Puis ceux qui l'accompagnaient l'ayant rejoint, je restai pendant toute la matinée avec eux. L'empereur allait et venait sur la côte, il était toujours calme, mais il fronçait parfois les sourcils. A midi, son embarquement fut jugé tout à fait impossible. Les Anglais savaient qu'il était à Rochefort, il fallait ou se livrer à eux ou retraverser la France. Nous étions tous inquiets! Les minutes étaient comme des heures. Napoléon se trouvait entre les Bourbons qui l'auraient fusillé, et les Anglais qui ne sont point des gens honorables, car ils ne se laveront jamais de la honte dont ils se sont couverts en jetant sur un rocher un ennemi qui leur demandait l'hospitalité. Dans cette anxiété, je ne sais quel homme de sa suite lui présente le lieutenant Doret, un marin

qui venait lui proposer les moyens de passer en Amérique. En effet, il y avait dans le port un brick de l'État et un bâtiment marchand. « Capitaine! lui dit l'empereur, comment vous y prendriez-vous donc? — Sire, répondit l'homme, vous serez sur le vaisseau marchand, je monterai le brick sous pavillon blanc avec des hommes dévoués, nous aborderons l'Anglais, nous y mettrons le feu, sous sauterons, vous passerez.—Nous irons avec vous! » criai-je au capitaine. Napoléons nous regarda tous et dit : « Capitaine Doret, restez à la France. » C'est la seule fois que j'aie vu Napoléon ému. Puis il nous fit un signe de la main et rentra. Je partis quand je l'eus vu abordant le vaisseau anglais. Il était perdu, il le savait. Il y avait dans le port un traître qui, par des signaux, avertissait les ennemis de la présence de l'empereur. Napoléon a donc essayé un dernier moyen, il a fait ce qu'il faisait sur les champs de bataille, il est allé à eux, au lieu de les laisser venir à lui. Vous parlez de chagrins; rien ne peut vous peindre le désespoir de ceux qui l'ont aimé pour lui.

— Où donc est sa tabatière? dit la Fosseuse.

— Elle est à Grenoble, dans une boîte, répondit le commandant.

— J'irai la voir, si vous me le permettez. Dire que vous avez une chose où il a mis ses doigts. Il avait une belle main?

— Très-belle.

— Est-il vrai qu'il soit mort? demanda-t-elle. La, dites moi bien la vérité.

— Oui, certes, il est mort, ma pauvre enfant.

MC/578

— J'étais si petite en 1815, que je n'ai jamais pu voir que son chapeau, encore ai-je manqué d'être écrasée à Grenoble.

— Voilà de bien bon café à la crème, dit Genestas. En bien, Adrien, ce pays-ci vous plaira-t-il? viendrez-vous voir mademoiselle?

L'enfant ne répondit pas, il paraissait avoir peur de regarder la Fosseuse. Benassis ne cessait d'examiner ce jeune homme, dans l'âme duquel il semblait lire.

— Certes il viendra la voir, dit Benassis. Mais revenons au logis, il faut que j'aille prendre un de mes chevaux pour faire une course assez longue. Pendant mon absence vous vous entendrez avec Jacquotte.

— Venez donc avec nous, dit Genestas à la Fosseuse.

— Volontiers, répondit-elle, j'ai plusieurs choses à rendre à madame Jacquotte.

Ils se mirent en route pour revenir chez le médecin, et la Fosseuse, que cette compagnie rendait gaie, les conduisit par de petits sentiers à travers les endroits les plus sauvages de la montagne.

— Monsieur l'officier, dit-elle après un moment de silence, vous ne m'avez rien dit de vous, et j'aurais voulu vous entendre raconter quelque aventure de guerre. J'aime bien ce que vous avez dit de Napoléon, mais ça m'a fait mal... Si vous étiez bien aimable...

— Elle a raison, s'écria doucement Benassis, vous devriez nous conter quelque bonne aventure, pendant que nous marchons. Allons, une affaire intéressante, comme celle de votre poutre, à la Bérésina.

— J'ai bien peu de souvenirs, dit Genestas. Il se rencontre des gens auxquels tout arrive, et moi je n'ai jamais pu être le héros d'aucune histoire. Tenez, voici la seule drôlerie qui me soit arrivée. En 1805, je n'étais encore que sous-lieutenant, je fis partie de la grande armée, et je me trouvai à Austerlitz. Avant de prendre Ulm, nous eûmes à livrer quelques combats où la cavalerie donna singulièrement. J'étais alors sous le commandement de Murat, qui ne renonçait guère sur la couleur. Après une des premières affaires de la campagne, nous nous emparâmes d'un pays où il y avait plusieurs belles terres. Le soir, mon régiment se cantonna dans le parc d'un beau château habité par une jeune et jolie femme, une comtesse; je vais naturellement me loger chez elle, et j'y cours afin d'empêcher tout pillage. J'arrive au salon au moment où mon maréchal des logis couchait en joue la comtesse, et lui demandait brutalement ce que cette femme ne pouvait certes lui donner, il était trop laid; je relève d'un coup de sabre sa carabine, le coup part dans une glace; puis je flanque un revers à mon homme, et l'étends par terre. Aux cris de la comtesse, et en entendant le coup de fusil, tout son monde accourt et me menace. « Arrêtez! dit-elle en allemand à ceux qui voulaient m'embrocher, cet officier m'a sauvé la vie. » Ils se retirèrent. Cette dame m'a donné son mouchoir, un beau mouchoir brodé que j'ai encore, et m'a dit que j'aurais toujours un asile sur sa terre, et que si j'éprouvais un chagrin, de quelque nature qu'il fût, je trouverais en elle une sœur et une amie dévouée; enfin, elle y mit toutes les herbes de la Saint-Jean. Cette femme était

MC/578

belle comme un jour de noces, mignonne comme une jeune chatte. Nous avons dîné ensemble. Le lendemain j'étais devenu amoureux fou ; mais le lendemain il fallait se trouver en ligne à Guntzbourg, je crois, et je délogeai muni du mouchoir. Le combat se livre ; je me disais : — A moi les balles ! mon Dieu, parmi toutes celles qui passent, n'y en aura-t-il pas une pour moi? Mais je ne la souhaitais pas dans la cuisse, je n'aurais pas pu retourner au château. Je n'étais pas dégoûté, je voulais une bonne blessure au bras pour pouvoir être pansé, mignotté par la princesse. Je me précipitais comme un enragé sur l'ennemi. Je n'ai pas eu de bonheur, je suis sorti de là sain et sauf. Plus de comtesse, il a fallu marcher. Voilà.

Ils étaient arrivés chez Benassis, qui monta promptement à cheval et disparut. Lorsque le médecin rentra, la cuisinière, à laquelle Genestas avait recommandé son fils, s'était déjà emparée d'Adrien, et l'avait logé dans la fameuse chambre de monsieur Gravier. Elle fut singulièrement étonnée de voir son maître ordonnant de dresser un simple lit de sangle, dans sa chambre à lui, pour le jeune homme, et le commandant d'un ton si impératif qu'il fut impossible à Jacquotte de faire la moindre observation. Après le dîner, le commandant reprit la route de Grenoble, heureux des nouvelles assurances que lui donna Benassis du prochain rétablissement de l'enfant.

Dans les premiers jours de décembre, huit mois après avoir confié son enfant au médecin, Genestas fut nommé lieutenant-colonel dans un régiment en garnison à Poitiers. Il songeait à mander son départ a

Benassis, lorsqu'il reçut une lettre de lui par laquelle son ami lui annonçait le parfait rétablissement d'Adrien.

« L'enfant, disait-il, est devenu grand et fort, il se porte à merveille. Depuis que vous ne l'avez vu, il a si bien profité des leçons de Butifer, qu'il est aussi bon tireur que notre contrebandier lui-même ; il est d'ailleurs leste et agile, bon marcheur, bon cavalier. En lui tout est changé. Le garçon de seize ans, qui naguère paraissait en avoir douze, semble maintenant en avoir vingt. Il a le regard assuré, fier. C'est un homme, et un homme à l'avenir de qui vous devez maintenant songer. »

— J'irai sans doute voir Benassis demain, et je prendrai son avis sur l'état que je dois faire embrasser à ce camarade-là, se dit Genestas en allant au repas d'adieu que ses officiers lui donnaient, car il ne devait plus rester que quelques jours à Grenoble.

Quand le lieutenant-colonel rentra, son domestique lui remit une lettre apportée par un messager qui en avait longtemps attendu la réponse. Quoique fort étourdi par les toasts que les officiers venaient de lui porter, Genestas reconnut l'écriture de son fils, crut qu'il le priait de satisfaire quelque fantaisie de jeune homme, et laissa la lettre sur sa table, où il la reprit le lendemain, lorsque les fumées du vin de Champagne furent dissipées.

« Mon cher père... »

— Ah ! petit drôle, se dit-il, tu ne manques jamais de

MC/578

me cajoler quand tu veux quelque chose! Puis il reprit et lut ces mots:

« Le bon monsieur Benassis est mort... »

La lettre tomba des mains de Genestas, qui n'en reprit la lecture qu'après une longue pause.

« Ce malheur a jeté la consternation dans le pays, et » nous a d'autant plus surpris, que monsieur Benassis » était la veille parfaitement bien portant, et sans nulle » apparence de maladie. Avant-hier, comme s'il eût » connu sa fin, il alla visiter tous ses malades, même les » plus éloignés; il avait parlé à tous les gens qu'il ren- » contrait, en leur disant: « Adieu, mes amis. » Il est » revenu, suivant son habitude, pour dîner avec moi, » sur les cinq heures. Jacquotte lui trouva la figure un » peu rouge et violette; comme il faisait froid, elle ne lui » donna pas un bain de pieds, qu'elle avait l'habitude » de le forcer à prendre quand elle le voyait le sang à » la tête. Aussi la pauvre fille, à travers ses larmes, » crie-t-elle depuis deux jours: « Si je lui avais donné » un bain de pieds, il vivrait encore! » Monsieur Be- » nassis avait faim, il mangea beaucoup, et fut plus gai » que de coutume. Nous avons beaucoup ri ensemble, » et je ne l'avais jamais vu riant. Après le dîner, sur les » sept heures, un homme de Saint-Laurent-du-Pont vint » le chercher pour un cas très-pressé. Il me dit: « Il » faut que j'y aille; cependant ma digestion n'est pas » faite, et je n'aime pas monter à cheval en cet état, » surtout par un temps froid; il y a de quoi tuer un

» homme! » Néanmoins il partit. Goguelat, le piéton, » apporta sur les neuf heures une lettre pour monsieur » Benassis. Jacquotte, fatiguée d'avoir fait sa lessive, » alla se coucher en me donnant la lettre, et me pria de » préparer le thé dans notre chambre au feu de mon- » sieur Benassis, car je couche encore près de lui sur » mon petit lit de crin. J'éteignis le feu du salon, et je » montai pour attendre mon bon ami. Avant de poser » la lettre sur la cheminée, je regardai, par un mouve- » ment de curiosité, le timbre et l'écriture. Cette lettre » venait de Paris, et l'adresse me parut avoir été écrite » par une femme. Je vous en parle à cause de l'influence » que cette lettre a eue sur l'événement. Vers dix heures » j'entendis les pas du cheval de monsieur Benassis. Il » dit à Nicolle: « Il fait un froid de loup, je suis mal à » mon aise. — Voulez-vous que j'aille réveiller Jac- » quotte? lui demanda Nicolle. — Non! non! » Et il » monta. « Je vous ai apprêté votre thé, lui dis-je. — » Merci, Adrien! » me répondit-il en me souriant » comme vous savez. Ce fut son dernier sourire. Le » voilà qui ôte sa cravate comme s'il étouffait. « Il fait » chaud ici! » dit-il. Puis il se jeta sur un fauteuil. « Il » est venu une lettre pour vous, mon bon ami, la voici, » » lui dis-je. Il prend la lettre, regarde l'écriture et s'écrie: » Ah! mon Dieu! peut-être est-elle libre! Puis il s'est » penché la tête en arrière et ses mains ont tremblé; » enfin, il mit une lumière sur la table et décacheta la » lettre. Le ton de son exclamation était si effrayant, que » je le regardai pendant qu'il lisait, et je le vis rougir » et pleurer. Puis tout à coup il tombe la tête la première » en avant, je le relève et lui vois le visage tout violet,

MC/578

» « Je suis mort, dit-il en bégayant et en faisant un effort
» affreux pour se dresser. Saignez, saignez-moi! cria-
» t-il en me saisissant la main. Adrien, brûlez cette
» lettre! » Et il me tendit la lettre, que je jetai au feu.
» J'appelle Jacquotte et Nicolle; mais Nicolle seul m'en-
» tend; il monte, et m'aide à mettre monsieur Benassis
» sur mon petit lit de crin. Il n'entendait plus, notre bon
» ami! Depuis ce moment il a bien ouvert les yeux,
» mais il n'a plus rien vu. Nicolle, en partant à cheval
» pour aller chercher monsieur Bordier, le chirurgien,
» a semé l'alarme dans le bourg. Alors en un moment
» tout le bourg a été sur pied. Monsieur Janvier, mon-
» sieur Dufau, tous ceux que vous connaissez sont ve-
» nus les premiers. Monsieur Benassis était presque
» mort, il n'y avait plus de ressource. Monsieur Bordier
» lui a brûlé la plante des pieds sans pouvoir en obtenir
» signe de vie. C'était à la fois un accès de goutte et un
» épanchement au cerveau. Je vous donne fidèlement
» tous ces détails parce que je sais, mon cher père, com-
» bien vous aimez monsieur Benassis. Quant à moi, je
» suis bien triste et bien chagrin. Je puis vous dire
» qu'excepté vous, il n'est personne que j'aie mieux aimé.
» Je profitais plus en causant le soir avec ce bon mon-
» sieur Benassis, que je ne gagnais en apprenant toutes
» les choses du collége. Quand le lendemain matin sa
» mort a été sue dans le bourg, ç'a été un spectacle in-
» croyable. La cour, le jardin ont été remplis de monde.
» C'était des pleurs, des cris; enfin personne n'a tra-
» vaillé, chacun se racontait ce que monsieur Benassis
» lui avait dit, quand il lui avait parlé pour la dernière
» fois; l'un racontait tout ce qu'il lui avait fait de bien;

» les moins attendris parlaient pour les autres; la foule
» croissait d'heure en heure, et chacun voulait le voir.
» La triste nouvelle s'est promptement répandue; les
» gens du canton et ceux même des environs ont eu
» la même idée : hommes, femmes, filles et garçons
» sont arrivés au bourg de dix lieues à la ronde. Lors-
» que le convoi s'est fait, le cercueil a été porté dans
» l'église par les quatre plus anciens de la commune,
» mais avec des peines infinies, car il se trouvait, entre
» la maison de monsieur Benassis et l'église, près de
» cinq mille personnes qui, pour la plupart, se sont age-
» nouillées comme à la procession. L'église ne pouvait
» contenir tout le monde. Quand l'office a commencé, il
» s'est fait, malgré les pleurs, un si grand silence, que
» l'on entendait la clochette et les chants au bout de la
» grande rue. Mais lorsqu'il a fallu transporter le corps
» au nouveau cimetière que monsieur Benassis avait
» donné au bourg, ne se doutant guère, le pauvre
» homme, qu'il y serait enterré le premier, il s'est alors
» élevé un grand cri. Monsieur Janvier disait les prières
» en pleurant, et tous ceux qui étaient là avaient des
» larmes dans les yeux. Enfin il a été enterré. Le soir,
» la foule était dissipée, et chacun s'en est allé chez soi,
» semant le deuil et les pleurs dans le pays. Le lende-
» main matin, Gondrin, Goguelat, Butifer, le garde
» champêtre et plusieurs personnes se sont mis à tra-
» vailler pour élever sur la place où gît monsieur Be-
» nassis une espèce de pyramide en terre, haute de vingt
» pieds, que l'on gazonne, et à laquelle tout le monde
» s'emploie. Tels sont, mon bon père, les événements
» qui se sont passés ici depuis trois jours. Le testament

MC/578

» de monsieur Benassis a été trouvé tout ouvert dans sa » table, par monsieur Dufau. L'emploi que notre bon » ami fait de ses biens a encore augmenté, s'il est pos- » sible, l'attachement qu'on avait pour lui, et les regrets » causés par sa mort. Maintenant, mon cher père, j'at- » tends par Butifer, qui vous porte cette lettre, une ré- » ponse pour que vous me dictiez ma conduite. Viendrez- » vous me chercher, ou dois-je aller vous rejoindre à » Grenoble? Dites-moi ce que vous souhaitez que je » fasse, et soyez sûr de ma parfaite obéissance.

» Adieu, mon père; je vous envoie les mille tendresses » de votre fils affectionné,

» ADRIEN GENESTAS. »

— Allons, il faut y aller, s'écria le soldat.

Il commanda de seller son cheval, et se mit en route par une de ces matinées de décembre où le ciel est couvert d'un voile grisâtre, où le vent n'est pas assez fort pour chasser le brouillard à travers lequel les arbres décharnés et les maisons humides n'ont plus leur physionomie habituelle. Le silence était terne, car il est d'éclatants silences. Par un beau temps, le moindre bruit a de la gaieté; mais par un temps sombre, la nature n'est pas silencieuse, elle est muette. Le brouillard, en s'attachant aux arbres, s'y condensait en gouttes qui tombaient lentement sur les feuilles, comme des pleurs. Tout bruit mourait dans l'atmosphère. Le colonel Genestas, dont le cœur était serré par des idées de mort et par de profonds regrets, sympathisait avec cette nature si triste. Il comparait involontairement le joli ciel du

printemps et la vallée qu'il avait vue si joyeuse pendant son premier voyage aux aspects mélancoliques d'un ciel gris de plomb, à ces montagnes dépouillées de leurs vertes parures, et qui n'avaient pas encore revêtu leurs robes de neige dont les effets ne manquent pas de grâce. Une terre nue est un douloureux spectacle pour un homme qui marche au-devant d'une tombe; pour lui, cette tombe semble être partout. Les sapins noirs qui, çà et là, décoraient les cimes, mêlaient des images de deuil à toutes celles qui saisissaient l'âme de l'officier; aussi, toutes les fois qu'il embrassait la vallée dans toute son étendue, ne pouvait-il s'empêcher de penser au malheur qui pesait sur ce canton, et au vide qu'y faisait la mort d'un homme. Genestas arriva bientôt à l'endroit où, dans son premier voyage, il avait pris une tasse de lait. En voyant la fumée de la chaumière où s'élevaient les enfants de l'hospice, il songea plus particulièrement à l'esprit bienfaisant de Benassis, et voulut y entrer pour faire en son nom une aumône à la pauvre femme. Après avoir attaché son cheval à un arbre, il ouvrit la porte de la maison sans frapper.

— Bonjour, la mère, dit-il à la vieille, qu'il trouva au coin du feu, et entourée de ses enfants accroupis, me reconnaissez-vous?

— Oh! oui bien, mon cher monsieur. Vous êtes venu par un joli printemps chez nous, et vous m'avez donné deux écus.

— Tenez, la mère, voilà pour vous et pour les enfants!

— Mon bon monsieur, je vous remercie. Que le ciel vous bénisse!

MC/578

— Ne me remerciez pas, vous devez cet argent au pauvre père Benassis.

La vieille leva la tête et regarda Genestas.

— Ah ! monsieur, quoiqu'il ait donné son bien à notre pauvre pays, et que nous soyons tous ses héritiers, nous avons perdu notre plus grande richesse, car il faisait tout venir à bien ici.

— Adieu, la mère, priez pour lui ! dit Genestas, après avoir donné aux enfants de légers coups de cravache.

Puis, accompagné de toute la petite famille et de la vieille, il remonta sur son cheval et partit. En suivant le chemin de la vallée, il trouva le large sentier qui menait chez la Fosseuse. Il arriva sur la rampe d'où il pouvait apercevoir la maison ; mais il n'en vit pas, sans une grande inquiétude, les portes et les volets fermés ; il revint alors par la grande route dont les peupliers n'avaient plus de feuilles. En y entrant, il aperçut le vieux laboureur presque endimanché, qui marchait lentement tout seul et sans outils.

— Bonjour, bonhomme Moreau.

— Ah ! bonjour, monsieur ! Je vous remets, ajouta le bonhomme après un moment de silence. Vous êtes un ami de défunt monsieur notre maire ! Ah ! monsieur, ne valait-il pas mieux que le bon Dieu prît à sa place un pauvre sciatique comme moi ? Je ne suis rien ici, tandis que lui était la joie de tout le monde.

— Savez-vous pourquoi il n'y a personne chez la Fosseuse ?

Le bonhomme regarda dans le ciel.

— Quelle heure est-il, monsieur ? On ne voit point le soleil, dit-il.

— Il est dix heures.

— Oh bien ! elle est à la messe ou au cimetière. Elle y va tous les jours, elle est son héritière de cinq cents livres de viager et de sa maison pour sa vie durant : mais elle est quasi folle de sa mort.

— Où allez-vous donc, mon bon homme ?

— A l'enterrement de ce pauvre petit Jacques, qu'est mon neveu. Ce petit chétif est mort hier matin. Il semblait vraiment que ce fût ce cher monsieur Benassis qui le soutînt. Tous ces jeunes, ça meurt ! ajouta Moreau d'un air moitié plaintif, moitié goguenard.

A l'entrée du bourg, Genestas arrêta son cheval en apercevant Gondrin et Goguelat, tous deux armés de pelles et de pioches.

— Eh bien, mes vieux troupiers, leur cria-t-il, nous avons donc eu le malheur de le perdre ?...

— Assez, assez, mon officier, répondit Goguelat d'un ton bourru, nous le savons bien, nous venons de tirer des gazons pour sa tombe.

— Ne sera-ce pas une belle vie à raconter ? dit Genestas.

— Oui, reprit Goguelat, c'est, sauf les batailles, le Napoléon de notre vallée.

En arrivant au presbytère, Genestas aperçut à la porte Butifer et Adrien causant avec monsieur Janvier, qui revenait sans doute de dire sa messe. Aussitôt Butifer, voyant l'officier se disposer à descendre, alla tenir son cheval par la bride, et Adrien sauta au cou de son père, qui fut tout attendri de cette effusion ; mais le militaire

MC/578

lui cacha ses sentiments, et lui dit : — Vous voilà bien réparé, Adrien ! Tudieu ! vous êtes, grâce à notre pauvre ami, devenu presque un homme ! Je n'oublierai pas maître Butifer, votre instituteur.

— Ah ! mon colonel, dit Butifer, emmenez-moi dans votre régiment ! Depuis que monsieur le maire est mort, j'ai peur de moi. Ne voulait-il pas que je fusse soldat ? eh bien, je ferai sa volonté. Il vous a dit qui j'étais, vous aurez quelque indulgence pour moi...

— Convenu, mon brave, dit Genestas, en lui frappant dans la main. Sois tranquille, je te procurerai quelque bon engagement.

— Eh bien, monsieur le curé...

— Monsieur le colonel, je suis aussi chagrin que le sont tous les gens du canton, mais je sens plus vivement qu'eux combien est irréparable la perte que nous avons faite. Cet homme était un ange ! Heureusement il est mort sans souffrir. Dieu a dénoué d'une main bienfaisante les liens d'une vie qui fut un bienfait constant pour nous.

— Puis-je vous demander sans indiscrétion de m'accompagner au cimetière ? je voudrais lui dire comme un adieu.

Butifer et Adrien suivirent alors Genestas et le curé, qui marchèrent en causant à quelques pas en avant. Quand le lieutenant-colonel eut dépassé le bourg, en allant vers le petit lac, il aperçut, au revers de la montagne, un grand terrain rocailleux environné de murs.

— Voilà le cimetière, lui dit le curé. Trois mois avant d'y venir, lui, le premier, il fut frappé des inconvénients qui résultent du voisinage des cimetières autour des

églises ; et, pour faire exécuter la loi qui en ordonne la translation à une certaine distance des habitations, il a donné lui-même ce terrain à la commune. Nous y enterrons aujourd'hui un pauvre petit enfant. nous aurons ainsi commencé par y mettre l'Innocence et la Vertu. La mort est-elle donc une récompense ? Dieu nous donne-t-il une leçon en appelant à lui deux créatures parfaites ? allons-nous vers lui, lorsque nous avons été bien éprouvés au jeune âge par la souffrance physique et dans un âge plus avancé par la souffrance morale ? Tenez, voilà le monument rustique que nous lui avons élevé.

Genestas aperçut une pyramide en terre, haute d'environ vingt pieds, encore nue, mais dont les bords commençaient à se gazonner sous les mains actives de quelques habitants. La Fosseuse fondait en larmes, la tête entre ses mains et assise sur les pierres qui maintenaient le scellement d'une immense croix faite avec un sapin revêtu de son écorce. L'officier lut en gros caractères ces mots gravés sur le bois :

D. O. M.
CI-GÎT
LE BON MONSIEUR BENASSIS,
NOTRE PÈRE
A
TOUS.
PRIEZ POUR LUI !

— C'est vous, monsieur, dit Genestas, qui avez...

MC/578

— Non, répondit le curé, nous avons mis la parole qui a été répétée depuis le haut de ces montagnes jusqu'à Grenoble.

Après être demeuré silencieux pendant un moment, et s'être approché de la Fosseuse qui ne l'entendit pas, Genestas dit au curé : — Dès que j'aurai ma retraite, je viendrai finir mes jours parmi vous.

Octobre 1832 - Juillet 1833.

FIN.

TABLE

	Page
I. — Le Pays de l'homme.	1.
II. — A travers champs	84.
III. — Le Napoléon du peuple.	164.
IV. — La confession du médecin de campagne. . .	224.
V. — Élégies	273.

Imprimerie de Poissy — S. Lejay et Cie.

MC/578

MUZEUM ETNOGRAFICZNE W TORUNIU
NUFC
MC/578

MC/578

MC/578

MC/578